3 1761 04645469 0

I

PARIS

ET

LA PROVINCE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT, 7.

MONNIER, HENRI BONAVENTURE

PARIS

ET

LA PROVINCE

PAR

HENRY MONNIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1866

PQ
2366
M42 P3

LIBRARY
747570
UNIVERSITY OF TORONTO

HENRY MONNIER

Henry Monnier est une des originalités les plus tranchées de ce temps-ci. — Bien avant le daguerréotype et l'école réaliste, il a poursuivi et atteint dans l'art la vérité absolue.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est *aimable,*

est une devise qu'il pourrait faire graver sur son cachet comme la sienne, car il s'y est toujours conformé. Il faut avoir une rare puissance pour suivre avec rigueur un tel parti pris du bout à l'autre d'une carrière qui commence à être longue et qui s'est développée sur une triple voie : celle de l'artiste, celle de l'écrivain et celle de l'acteur.

Henry Monnier a commencé par faire le cro-

quis des types qui le frappaient et dont il saisissait en quelques coups de crayon les gestes, les habitudes, les angles sortants et rentrants, les tics, les cassures, tous ces signes que le vulgaire n'aperçoit pas, et qui, pour l'œil observateur, sont des révélations de caractère; ensuite, non content de cette reproduction muette, il a parlé ses dessins dans des *charges* devenues célèbres; — nous disons charges pour nous servir du mot consacré, car rien n'y ressemble moins que ces moulages sur nature exécutés par un procédé dont Monnier seul a le secret.

C'était d'abord comme une sorte de légende de la caricature, — puis l'artiste réunissant plusieurs types en a formé des scènes d'un comique irrésistible, où il imitait la voix des différents acteurs. Ensuite il les a écrites en les amplifiant et en les perfectionnant, car la parole est ailée et l'impression reste. Non content de cela, il les a jouées sur le théâtre avec une per-

fection incisive et froide qui rappelle Perlet, le plus physiologiste des acteurs; — peut-on mettre cependant Monnier à côté de Potier, de Vernet, de Bouffé et autres illustrations du genre? Non, car il ne représente pas une action dramatique, mais des idiosyncrasies particulières, des types observés, des natures spéciales, des originaux existant par eux-mêmes et qui demandent un cadre à part; aussi réussit-il plus que personne dans les pièces à tiroirs comme la *Famille improvisée;* là, il est à son aise, il se carre, il se développe, il se transforme quittant les bottes et le brûle-gueule du marchand de bœufs pour le soulier à boucles de marcassite et la tabatière d'or du vieil épicurien, qui a beaucoup connu la Duthé.

Henry Monnier est pour lui la toile blanche sur laquelle il peint son personnage. Son individualité propre disparaît alors tout à fait sous les couleurs dont il la recouvre. Il se métamorphose des pieds à la tête; il a la chaussure et

la coiffure, le linge et l'habit, la figure et les yeux, la voix et l'accent du type qu'il veut rendre; la ressemblance est extérieure et intérieure, c'est l'homme même. Labruyère et Larochefoucauld, ces impitoyables anatomistes, ne plongent pas le scalpel plus avant dans une nature. Telle douillette d'Henry Monnier vaut une page des *Caractères;* telle façon de serrer le tabac entre le pouce et l'index, un alinéa des *Maximes*.

Si cela est ainsi, comment se fait-il que Monnier ne soit pas le plus grand peintre, le plus grand écrivain et le plus grand acteur de l'époque? — La nature n'est pas le but de l'art, elle en est tout au plus le moyen : le daguerréotype reproduit les objets sans leurs couleurs, et le miroir les renverse, ce qui est déjà une inexactitude, — une fantaisie, comme diraient les réalistes; il faut, à toute chose exprimée, une incidence de lumière, un sentiment, une touche, qui trahissent l'âme de l'artiste. Henry

Monnier ne choisit pas, n'atténue pas, n'exagère pas et ne fait aucun sacrifice; il se gardera d'augmenter l'intensité des ombres pour faire valoir les jours. Ses portiers sont des portiers, rien de plus; il ne leur donne pas ces fantastiques laideurs, ces haillons richement sordides, ces teintes de vernis jaune que les Flamands prêtent à leurs magots; il ne fait pas cuire dans leur loge ce hareng saur de Rembrandt, dont la fumée colore de chaudes teintes blondes les vitres sales, les linges rances et les murailles bitumineuses. Derrière le poêle où se cuisine le miroton, aux poutres d'où pend la cage de l'oiseau, il n'accroche pas ces ombres douteuses et rousses qui ont l'air de chauves-souris ou de gnomes assis sur leurs articulations ployées; ses portières sont purement ignobles. Il ne les hausse pas jusqu'à la truculence en appuyant un croc de sanglier sur une lèvre calleuse comme en ont les vieilles des *Tentations de saint Antoine* de Téniers; ses bourgeois, — et

nul ne les a peints plus juste, pas même Balzac, — vous ennuient comme des bourgeois véritables par d'intarissables flots de lieux communs et d'âneries solennelles. Ce n'est plus de la comédie, c'est de la sténographie. Cependant, de toutes ces silhouettes découpées sur le vif, se détache majestueusement la figure monumentale de Joseph Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer, assermenté près des tribunaux, si connu par sa calligraphie et son euphémisme. Joseph Prudhomme est la synthèse de la bêtise bourgeoise; il semble qu'on l'ait connu et qu'il vient de vous quitter en vous secouant la main et riant de son gros rire satisfait. Quel magnifique imbécile! Jamais la fleur de la bêtise humaine ne s'est plus candidement épanouie! Est-il heureux, est-il rayonnant! comme il laisse tomber de sa lèvre épaisse ses aphorismes de plomb qui feraient prendre le sens commun en horreur; Joseph Prudhomme, c'est la vengeance d'Henry Monnier, il s'est dé-

dommagé sur lui des ennuis, des contrariétés, des humiliations et de toutes ces petites souffrances que les bourgeois causent aux artistes, souvent sans le vouloir. — Cette fois, seulement, il est sorti de son impartialité glaciale, il s'est échauffé, il s'est animé, il a chargé le trait, il a outré l'effet, il a composé enfin. — Prudhomme, malgré son extrême vérité, n'est plus un calque, c'est une création. Balzac, qui faisait le plus grand cas de Monnier, a essayé d'introduire Prudhomme dans sa *Comédie humaine* sous le nom de Phellion (voir les *Employés*). Phellion sans doute est beau avec sa tête de bélier marquée de petite vérole, sa cravate blanche empesée, son vaste habit noir et ses souliers à nœuds barbotants; mais sa phrase : « Il se rendra sur les lieux avec les papiers nécessaires, » ne vaut pas : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie! »

Toutes les fois que Monnier joue, il attire au théâtre un public spécial d'artistes et de con-

naisseurs, mais son jeu est trop fin, trop vrai, trop naturel pour amuser beaucoup la foule. Les Prudhommes de la salle sont étonnés de voir rire de celui de la scène : ils ont des idées pareilles, ils s'expriment ainsi et s'étonnent qu'on trouve ces façons ridicules. Monnier, lui-même, à force de vivre avec sa création, en a pris les allures, les poses, les tons de voix et la phraséologie, et souvent à la conversation la plus spirituelle il mêle sérieusement une période à la Joseph Prudhomme ; de même qu'en écrivant un billet, il ajoute à son nom le triomphant paraphe du maître d'écriture qu'il a illustré.

Qui n'a lu, dans les *Scènes populaires*, les *Plaisirs de la campagne* et le *Roman chez la portière?* Mme Desjardins est immortelle comme Mme Gibou et Mme Pochet. Ce bonnet dont les barbes flasques s'agitent comme des oreilles d'éléphant flotte dans toutes les mémoires, et personne n'a oublié la Lyonnaise si préoccupée du sort des petits oiseaux pendant l'hiver. Les

Plaisirs de la campagne sont une antiphrase, comme vous vous en doutez bien ; les paysans d'Henry Monnier ne sont pas des paysans d'églogue, ils sont voleurs comme des pies, avares comme des griffons, malins comme des renards, diplomates à rouer Talleyrand ; et quelle campagne ! une campagne de banlieue, une campagne pavée, poussiéreuse, sans ombre, sans mystère et sans loisir, qui vous donne l'envie d'habiter un entre-sol rue de la Chaussée d'Antin ou une mansarde sur le boulevard Montmartre !

THÉOPHILE GAUTIER.

UN GUET-APENS

PERSONNAGES.

BRETON.
Mme BRETON.
Mme DESRIOLLES.
FÉLICITÉ.

La scène en province, dans une petite ville.

UN SALON.

UN GUET-APENS

BRETON, MADAME BRETON,
FÉLICITÉ.

Madame Breton raccommode une culotte, M. Breton fait du filet, Félicité debout, des effets sous le bras.

MADAME BRETON.

Cela n'est pas croyable. Comment ils seraient déjà...

FÉLICITÉ.

Dénichés; au coup d' six heures, y montaient en voiture.

MADAME BRETON.

Hier, il n'a été nullement question de cette partie.

FÉLICITÉ.

Faites excuse, madame a dit à table: Demain, s'il fait beau, nous irons à Tourbes.

MADAME BRETON.

Je sais qu'ils devaient y aller, il en a été ques-

tion, mais j'étais à cent lieues de croire que ce fût aujourd'hui.

FÉLICITÉ.

C'est p'tèt' à cause que vous n'aimez pas d'aller en cariole, qu'on vous en a rien dit.

MADAME BRETON.

Si vous voulez que je vous dise, je n'en suis pas folle. (Après un moment de silence pendant lequel madame Breton a donné des signes d'impatience.)

FÉLICITÉ.

Madame!

MADAME BRETON.

Vous m'avez fait peur.

FÉLICITÉ.

J' viens d' batt' les effets de monsieur.

MADAME BRETON.

Ils en avaient besoin.

FÉLICITÉ.

Ça, oui!

MADAME BRETON.

Il est toute la journée dehors.

FÉLICITÉ.

Faut-y les monter dans vot' chambre?

MADAME BRETON.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

FÉLICITÉ.

Madame n'a besoin de rien?

MADAME BRETON.

Je vous remercie.

FÉLICITÉ.

A quelle heure que madame veut déjeuner?

MADAME BRETON.

Comme à l'ordinaire.

FÉLICITÉ.

Si madame ne voulait déjeuner qu'à midi, ça m' rendrait fièrement service.

MADAME BRETON.

Va pour midi, pas plus tard.

FÉLICITÉ.

Ça, par exemple, j'vous en réponds.

MADAME BRETON.

Quand reviennent les maîtres de la maison, n'est-ce pas ce soir?

FÉLICITÉ.

Ils l'ont promis, mais vous savez, j'y compte pas.

MADAME BRETON.

Ils ne sont pas de parole.

FÉLICITÉ.

C'est pas ça, madame, quand elle est dans un endroit, c'est le diable pour l'en démarrer. — Madame a plus rien à me commander?

MADAME BRETON.

Pas pour le moment.

FÉLICITÉ.

Sans adieu.

MADAME BRETON.

Au plaisir de vous voir.

BRETON, MADAME BRETON.

BRETON.

Eh ben?

MADAME BRETON.

Eh ben oui, que veux-tu que j'y fasse? Je trouve qu'ils en prennent fort à leur aise.

BRETON.

Encore une école, madame Breton, encore une école.

MADAME BRETON.

On apprend tous les jours, et en définitive on n'est pas plus savant. Fais-moi le plaisir, quand tu verras madame Boulin, de lui demander si je n'avais pas comme un pressentiment de ce qui nous arrive?

BRETON.

Toute la vie tu as eu peur de ton ombre.

MADAME BRETON.

Chat échaudé craint l'eau froide, et j'ai tant et tant été échaudée, que je suis venue ici comme un chat qu'on fouette.

BRETON.

J'étais loin, je t'avoue, à m'attendre à ça.

MADAME BRETON.

Tu as un tort, monsieur Breton.

BRETON.

J'en ai ben d'autres.

MADAME BRETON.

Un surtout que je trouve capital, tu es trop confiant.

BRETON.

Je juge tout le monde à mon point de vue.

MADAME BRETON.

Voilà où je t'attends.

BRETON.

Chaque fois que je rencontrais M. Tripolin, il m'abordait toujours en me rabâchant la même chose : « Ah ! çà, — quand donc viendrez-vous nous voir ? arrêtons un jour, ma femme serait si heureuse de vous posséder. »

MADAME BRETON.

Elle nous l'a bien prouvé.

BRETON.

« Elle s'en fait une fête », c'était, en quelque sorte, à titre de service qu'il nous priait d'y aller ; puis, s'il était un mois sans me rencontrer, vite il me décochait un mot, pour me rappeler la promesse ; bref, de guerre lasse, je me suis laissé endoctriner, et franchement, je ne m'en souciais guère plus que toi.

MADAME BRETON.

A ta place, j'aurais tenu bon.

BRETON.

Tu eusses fait comme moi.

MADAME BRETON.

Je ne crois pas.

BRETON.

Tu t'y serais laissé prendre ; d'après ce qu'il me disait, je croyais, en venant le voir, lui rendre service et ma présence nécessaire à son repos.

MADAME BRETON.

Et à peine arrivés, il n'est sorte de misères et d'avanies qu'ils ne nous aient faites ! Je t'en fais juge.

BRETON.

Il est certain...

MADAME BRETON.

Monsieur Breton...

BRETON.

Chère amie ?

MADAME BRETON.

Nous avons commis une faute.

BRETON.

Tu crois.

MADAME BRETON.

Une très-grande faute.

BRETON.

Laquelle, s'il vous plaît?

MADAME BRETON.

Nous aurions dû les prévenir.

BRETON.

Nous n'avons nullement à les prévenir, ne nous avaient-ils pas dit : « Venez quand il vous plaira, vous serez là-bas comme chez vous, chacun vot' chambre. »

MADAME BRETON.

A quoi bon ! Ils savent parfaitement que nous n'avons jamais fait qu'un lit. Non, ce n'était pas le moment. Voilà tout, nous n'avons point saisi le joint.

BRETON.

En définitive, chère amie, ils ne nous ont pas battus.

MADAME BRETON.

Du train dont ils y vont, ça ne tardera pas si nous ne décampons au plus vite, ils y arriveront. Rien ne m'étonne plus, aujourd'hui ; je périrais sur l'échafaud, ça ne me surprendrait pas.

BRETON.

Moi bien.

MADAME BRETON.

Mais où nous sommes-nous fourrés, mon petit

homme, où nous sommes-nous fourrés? Ces gens-là nous en ont-ils fait assez? Jusqu'à nous défendre de cueillir une grappe à leur treille.

BRETON.

Je ne m'en suis pas fait faute.

MADAME BRETON.

Le jour où tu n'as pu sortir...

BRETON.

Lundi dernier.

MADAME BRETON.

Ils ne te l'ont pas mâché. D'abord leur raisin, ils le vendent.

BRETON.

Fallait nous le dire.

MADAME BRETON.

Nous leur en aurions acheté. (Se levant.) Voilà tout ce que je peux faire à ta culotte. (Se regardant dans la glace.) Vois un peu comme je suis attifée! Je leur aurais donné ce qu'ils auraient voulu de leur raisin!

BRETON.

Ils n'ont pas osé.

MADAME BRETON.

Tu sais si je l'adore.

BRETON.

Pas plus que moi.

MADAME BRETON.

J'ai toujours aimé les fruits! J'eusse été homme, j'aurais passé toute la belle saison sur les arbres, à manger des abricots.

BRETON.

Moi aussi. J'aurais une grande fortune...

MADAME BRETON.

Je ne te la souhaite pas : bon comme tu es, tout le monde te grugerait, c'est à qui te dépouillerait.

BRETON.

Ma maison serait la maison du bon Dieu.

MADAME BRETON.

Tu ferais comme les autres.

BRETON.

Chacun irait, viendrait, en ferait à sa guise.

MADAME BRETON.

Je ne crois pas ça.

BRETON.

Voilà comme je comprends la campagne, avec des coqs, des poules, des vaches, des canards et

des lapins ! J'ai eu beau chercher, depuis que nous sommes ici, je n'en ai pas trouvé la queue d'un.

MADAME BRETON.

Mais où sommes-nous ? Dans un trou.

BRETON.

Avec tribunal, sous-préfecture, justice de paix, bureau d'enregistrement et marché tous les vendredis. (On frappe.) Entrez !

MADAME BRETON.

N'entrez pas, un moment; que j'arrange mes cheveux. (Elle ajuste son tour.) Entrez ! Qui est là ?

UNE VOIX EXTÉRIEURE.

C'est moi.

MADAME BRETON.

Qui vous ?

LA VOIX.

Madame Desriolles.

MADAME BRETON.

Madame Desriolles ! Entrez, madame, entrez.

LES MÊMES, MADAME DESRIOLLES.

MADAME DESRIOLLES.

Bonjour, mes petits voisins.

MADAME BRETON.

Bonjour, madame.

BRETON, s'inclinant.

Votre très-humble.

MADAME DESRIOLLES.

Faut donc la croix et la bannière pour entrer chez vous? On dirait de nouveaux mariés. — Ne vous dérangez pas, je vous en conjure, ne vous dérangez pas.

BRETON, avancant un fauteuil.

Prenez donc la peine de vous asseoir.

MADAME DESRIOLLES.

Bien obligée. — Comment avez-vous passé la nuit?

MADAME BRETON.

Comme ça.

MADAME DESRIOLLES.

Toujours ce maudit chien?

MADAME BRETON.

Il n'a cessé d'aboyer. Tout ça n'aurait pas eu lieu si l'on m'avait laissé ma chienne.

MADAME DESRIOLLES.

Ne vous avait-on pas dit qu'on ne voulait pas de chien dans les appartements?

MADAME BRETON.

Si je l'eusse su, je ne serais point venue, bien certainement.

MADAME DESRIOLLES.

D'après ce que m'a dit la bonne, les maîtres sont dehors?

MADAME BRETON.

Ce matin à six heures, ils montaient en voiture.

MADAME DESRIOLLES.

Ils sont allés à Tourbes.

MADAME BRETON.

Probablement.

MADAME DESRIOLLES.

Je le sais, ils me l'ont dit. — Ne regrettez pas cette partie; vous ne vous seriez pas amusés chez ces gens-là, grossiers comme du pain d'orge et communs! comme on ne l'est plus. — Vous avez déjeuné?

MADAME BRETON.

Pas encore.

MADAME DESRIOLLES.

A cette heure-ci?

MADAME BRETON.

Nous déjeunons à midi.

MADAME DESRIOLLES.

A midi ! Par quel hasard?

MADAME BRETON.

Félicité nous a priés d'attendre jusque-là.

MADAME DESRIOLLES.

Vous êtes bien dans ses papiers; d'ordinaire elle ne prévient pas, elle en fait à sa tête.

MADAME BRETON.

N'a-t-elle pas sa lessive ?

MADAME DESRIOLLES.

Un prétexte ; la semaine prochaine, sa lessive, lundi qui vient, pas avant.

MADAME BRETON.

Je ne sais si je me trompe...

MADAME DESRIOLLES.

Vous ne vous trompez pas, elle est la maîtresse.

MADAME BRETON.

Ce n'est pas ça que je voulais dire.

MADAME DESRIOLLES.

Dites, chère madame, dites, je vous écoute.

MADAME BRETON.

Ça c'est de vous à moi.

MADAME DESRIOLLES.

Bien entendu.

MADAME BRETON.

J'ai peur qu'il n'y ait trop longtemps que nous soyons ici. (Breton pousse un soupir.)

MADAME DESRIOLLES.

Je ne vous l'aurais jamais dit...

MADAME BRETON.

Vous le pensiez?

MADAME DESRIOLLES.

Oui!

MADAME BRETON.

A les entendre, ils se faisaient depuis si longtemps une fête de nous recevoir!

MADAME DESRIOLLES.

La fête est passée.

MADAME BRETON.

Et pourtant, je dois le dire, ils ne se gênent guère avec nous.

MADAME DESRIOLLES.

Vaudrait mieux le contraire. A votre arrivée, ne vous ont-ils point admirablement reçus?

MADAME BRETON.

Le premier jour, oui, j'en conviens ; le second, un peu moins bien ; le troisième, ils nous ont fait faire tout le tour de leurs connaissances ; puis vint un jour un petit monsieur tout crépu...

MADAME DESRIOLLES.

Qui donc ça ?

MADAME BRETON.

Avec une grande diablesse de femme qui n'en finissait plus, comment donc déjà...

MADAME DESRIOLLES.

Madame de la Tourette!

MADAME BRETON.

Précisément. C'étaient eux sans doute qu'on attendait ; car nous...

MADAME DESRIOLLES.

On ne vous attendait pas.

MADAME BRETON.

Que t'ai-je dit, monsieur Breton?

BRETON.

À partir de l'arrivée de cette dame et de son mari...

MADAME DESRIOLLES.

On ne s'occupa plus de vous?

BRETON.

Pas plus que si nous n'avions pas existé.

MADAME DESRIOLLES.

Une des premières familles du pays, les La Tourette.

MADAME BRETON.

Ils restèrent ici huit jours.

MADAME DESRIOLLES.

J'étais chez ma fille.

BRETON.

C'est tout au plus si, pendant tout ce temps, on m'adressa deux fois la parole.

MADAME BRETON.

Cela ne m'étonne pas.

BRETON.

Je parlais, on ne me répondait pas.

MADAME DESRIOLLES.

On les reconduisit?

MADAME RRETON.

Ils restèrent vingt-quatre heures dehors.

MADAME DESRIOLLES.

Et à leur retour?

MADAME BRETON.

Monsieur prit médecine.

MADAME DESRIOLLES.

Et madame?

MADAME BRETON.

Se mit au régime.

MADAME DESRIOLLES.

Ils vous ont menés aux *Cavernes?*

BRETON.

Deux fois.

MADAME DESRIOLLES.

Au bout du monde.

MADAME BRETON.

Six heures dans d'infâmes carrioles.

MADAME DESRIOLLES.

Les voitures du pays.

BRETON, se levant.

Aïe! aïe! aïe!

MADAME BRETON.

Qu'as-tu, cher ami?

BRETON.

Ma jambe droite que je ne sens plus.

MADAME BRETON.

Lève-toi, mon bijou, madame le permet.

MADAME DESRIOLLES.

Comment donc!

MADAME BRETON.

Agis un peu, ne reste pas en place.

BRETON.

Où aller?

MADAME BRETON.

Au jardin, dans la cour, où tu voudras, il ne manque pas de promenades. (Breton arpente la pièce.)

MADAME DESRIOLLES.

Au surplus, patientez un peu, je sais qu'ils attendent du monde.

MADAME BRETON.

En ce cas, nous ferons bien de prendre les devants.

MADAME DESRIOLLES.

Ils le disaient hier, toute une famille qui doit leur venir.

MADAME BRETON, à son mari.

Eh bien?

BRETON.

Je vais faire un tour.

MADAME BRETON.

Va, mon bijou chéri, t'échauffe pas. (Ils s'embrassent.)

MADAME BRETON, MADAME DESRIOLLES.

MADAME DESRIOLLES.

Avec un mari comme celui-là, chère madame, vous devez être heureuse comme le poisson dans l'eau.

MADAME BRETON.

Il est excellent; impossible de trouver meilleur, mais d'une faiblesse!... Croiriez-vous que, parce qu'en quittant Paris, il a dit à son café qu'il passait toute la saison à la campagne, il n'ose plus revenir.

MADAME DESRIOLLES.

Ah! vous comptiez...

MADAME BRETON.

Passer ici tout l'été, oui, madame.

MADAME DESRIOLLES.

Vous vous étiez arrangés en conséquence?

MADAME BRETON.

Parfaitement. D'après ce qui nous avait été dit. Nous avons été sur le point de louer notre appartement.

MADAME DESRIOLLES.

A ce point-là!

MADAME BRETON.

En garni.

MADAME DESRIOLLES.

Trop confiant, M. Breton, je vois ça d'ici.

MADAME BRETON.

La candeur d'un enfant.

MADAME DESRIOLLES.

M. Desriolles était taillé dans le même drap.

MADAME BRETON.

Il vous rendait heureuse?

MADAME DESRIOLLES.

Trop heureuse, chère madame, trop heureuse,

c'est là mon malheur. Il eût été moins bon, je l'eusse moins regretté. Quinze années de ma vie et les plus belles, je n'ai rien eu à désirer, il allait au-devant de tout, une reine ne fut pas plus adulée, il n'avait d'yeux que pour moi.

MADAME BRETON.

Vous l'avez perdu?

MADAME DESRIOLLES.

C'est lui, le malheureux, lui, qui s'est perdu, à quarante-sept ans, en pleine santé, par entêtement, à Lanan, en mangeant des champignons.

MADAME BRETON.

Ça ne m'étonne pas. Que de victimes, madame, que de victimes, tous les ans!

MADAME DESRIOLLES.

On ne les compte plus. M. Desriolles aussi croyait les connaître, puis... va te promener!

MADAME BRETON.

On ne souffre pas, dit-on.

MADAME DESRIOLLES.

Le mien a horriblement souffert. Les yeux lui sortaient de tête, ronds comme des boules de loto. Il écumait comme un lion, il s'en est allé en me

demandant pardon. Pauvre ami ! Il était pardonné d'avance ! — Jamais, madame, vous lui auriez donné son âge ! Et gai qu'il était ! Il aurait fait rire un mort.

MADAME BRETON.

Toujours ceux-là qui s'en vont les premiers.

MADAME DESRIOLLES.

Il s'était fait lui-même ; le fils de ses œuvres ! et que d'esprit, chère madame, que d'esprit ! Il en était pétri, et adroit des ses mains ! Comme un singe !

MADAME BRETON, MADAME DESRIOLLES, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Pardon si je vous interromps. (Cherchant dans ses poches.) Dieux ! Faut-y que j' sois bête, faut-y que j' sois bête !

MADAME DESRIOLLES.

Que vous est-il arrivé ?

FÉLICITÉ.

M'en parlez pas, et dire qu'ils me l'avaient

tant recommandé! Non, faut-y que j'sois bête, faut-y que j'sois bête!

MADAME BRETON.

Vous ne voulez pas, décidement, dire pourquoi?

FÉLICITÉ, trouvant une lettre dans sa poche qu'elle remet à madame Breton.

Voilà!

MADAME DESRIOLLES.

Enfin!

FÉLICITÉ.

Un bout de lettre que madame avait laissé pour vous.

MADAME BRETON, à madame Desriolles.

Mon congé?

MADAME DESRIOLLES.

Pouvez-vous croire!

MADAME BRETON.

Vous permettez?

MADAME DESRIOLLES.

Faites, faites, je vous en prie. Cela m'étonnait aussi, qu'ils fussent partis sans vous laisser un mot.

MADAME DESRIOLLES, MADAME BRETON.

MADAME DESRIOLLES.

Ils reviennent ce soir?

MADAME BRETON.

Pas du tout.

MADAME DESRIOLLES.

Ils sont à Tourbes?

MADAME BRETON.

A Servières.

MADAME DESRIOLLES.

A Servières?

MADAME BRETON, lui présentant la lettre.

Voyez.

MADAME DESRIOLLES.

Chez M. Potard. — Une fois chez M. Potard, ils ne seront pas ici de sitôt. J'aimerais mieux aller à Paris; d'ici à Servières, ça n'en finit plus.

MADAME BRETON.

J'en suis enchantée!

MADAME DESRIOLLES.

Parce que?

MADAME BRETON.

Ça nous met parfaitement à notre aise.

MADAME DESRIOLLES.

Il est sûr et certain que c'est un peu fort de café.

MADAME BRETON.

Mais pourquoi nous avoir fait venir?

MADAME DESRIOLLES.

Oui!

MADAME BRETON.

C'est toujours là ce que je demande.

MADAME DESRIOLLES.

Oui, pourquoi?

MADAME DESRIOLLES, MADAME BRETON, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ, un paquet de linge sous le bras.

Vous impatientez pas, vous impatientez pas, vous impatientez pas, j'en ai plus pour longtemps, j' vas vous faire déjeuner. — Ah! Madame Desriolles, le joli petit col que vous avez là!

MADAME DESRIOLLES.

Vous ne me le connaissiez pas?

FÉLICITÉ.

La première fois que je vous le vois.

MADAME DESRIOLLES.

Je l'avais dimanche à la messe.

FÉLICITÉ.

J'y vas jamais.

MADAME BRETON.

Vous n'avez pas vu mon mari?

FÉLICITÉ.

J'ai vu que lui; il a passé et repassé vingt fois la même chose, devant la maison.

MADAME BRETON.

Ça lui fera du bien.

FÉLICITÉ.

J'en sais rien, tout ce que je sais, c'est qu'il a l'air d'aimer beaucoup êt' dehors de chez lui, vot' époux.

MADAME BRETON.

Il vous l'a dit?

FÉLICITÉ.

Pas seulement à moi, mais à tout l' monde. Y a que Paris, qui dit, y a que Paris! — Dame, faut dire aussi qu' vous avez pas grand agrément, de-

puis que vous êtes ici! Y z'ont toujours été en l'air, nos bourgeois, jamais un instant chez eux.

MADAME BRETON.

Aussi allons-nous bientôt prendre notre département.

FÉLICITÉ.

Laissez donc! Voilà pus d' tois semaines que je vous entends dire ça!

MADAME BRETON.

Cette fois sera la dernière. — Et ce déjeuner?

FÉLICITÉ.

J'y pensais plus. J' sais en vérité pas ce que j' vas vous faire manger.

MADAME BRETON.

La première chose venue; mais mangeons, je vous en prie, mangeons.

FÉLICITÉ.

Aimez-vous les œufs?

MADAME BRETON.

Je les aimais.

MADAME DESRIOLLES.

Si j'avais pu prévoir cela.

MADAME BRETON.

Vous êtes trop bonne.

MADAME DESRIOLLES.

Je demeure à deux pas.

MADAME DESRIOLLES, MADAME BRETON, BRETON, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ, à la fenêtre.

T'nez, madame, soyez heureuse, voilà vot' époux.

MADAME BRETON, allant au-devant de son mari.

Eh ben! chéri, tu vas mieux?

BRETON, après un long soupir.

Oui.

MADAME BRETON.

Tu ne dis pas cela de bon cœur.

MADAME DESRIOLLES.

Peut-être monsieur aurait-il besoin de prendre quelque chose, ma maison est à deux pas.

FÉLICITÉ.

Vous allez déjeuner, vous impatientez pas.

MADAME BRETON, à son mari.

Tu as beaucoup marché?

BRETON.

Oui !

MADAME BRETON.

Et ta jambe ?

BRETON.

Ma jambe aussi.

FÉLICITÉ, lui présentant un verre d'eau.

Avalez-moi ça.

BRETON.

Non, merci.

FÉLICITÉ.

Madame...

MADAME BRETON.

S'il vous plaît ?

FÉLICITÉ.

Ça vous ferait-y rien de déjeuner dans la cuisine ?

MADAME BRETON.

Pourvu que nous déjeunions.

FÉLICITÉ.

J'en ai pas pour cinq minutes.

MADAME DESRIOLLES.

Vous voyez ma maison d'ici.

MADAME BRETON, MADAME DESRIOLLES, BRETON.

MADAME BRETON.

Vous m'avouerez que tout ça passe la permission.

MADAME DESRIOLLES.

Ils agissent ainsi avec tout le monde, faut pas leur en vouloir.

MADAME BRETON.

Il ne faut pas non plus leur en savoir gré.

MADAME DESRIOLLES.

Vous êtes les premiers que je vois traiter de la sorte.

MADAME BRETON.

Merci de la préférence.

BRETON.

Patience, ça va finir.

MADAME BRETON.

Te serais-tu entendu ?...

BRETON.

Oui ! avec le serrurier. — Il a connu ton père.

MADAME BRETON.

Eh ben? — Tu peux parler, madame n'est pas de trop.

MADAME DESRIOLLES.

Je serais désolée si j'étais importune.

MADAME BRETON.

Pas du tout, laissez donc! (A son mari.) Eh ben?

BRETON.

Ce soir, nous couchons à Paris.

MADAME BRETON.

Sitôt!

BRETON.

Ce soir.

MADAME BRETON.

Qui nous emmène?

BRETON.

Le serrurier.

MADAME BRETON.

Mon sauveur!

BRETON.

Il nous conduit au chemin de fer, avec sa voiture.

MADAME BRETON.

C'est un ange.

BRETON.

Quant à nos effets, nous les aurons demain.

MADAME BRETON.

Dieu soit loué! Baise-moi, mon bijou, viens me baiser. (Après le baiser.) Vous n'êtes un vieux trésor. — Enfin.

BRETON.

Nous en voilà donc sortis!

MADAME BRETON.

Pas encore.

BRETON.

Ça ne va pas tarder.

MADAME DESRIOLLES.

Petite voisine, vous nous donnerez de vos nouvelles?

MADAME BRETON.

Certainement.

MADAME DESRIOLLES.

Et vos paquets?

MADAME BRETON.

Depuis quinze jours ils nous attendent.

BRETON, de la fenêtre.

Dépêchons, chère amie, dépêchons, le serrurier attelle.

MADAME BRETON, rassemblant les effets de son mari et les siens épars dans le salon et endossant un paletot de voyage.

Me voilà! me voilà!

LES MÊMES, FÉLICITÉ, une serviette à la main.

FÉLICITÉ.

Quand madame voudra déjeuner...

MADAME BRETON.

Merci, bien obligée, pas pour aujourd'hui.

FÉLICITÉ.

Comment?

MADAME BRETON, d'un ton solennel.

Nous ne déjeunons plus ici.

FÉLICITÉ.

Vous voilà partis?

MADAME BRETON, imitant son mari.

Il y a longtemps que nous aurions dû l'être

FÉLICITÉ.

Je sais ben qu'à vot' place y a beau jour que je serais filée.

MADAME DESRIOLLES.

Je n'en suis pas moins ravie, chère madame, d'avoir fait votre connaissance.

MADAME BRETON.

Moi de même. (A son mari.) Couvre bien tes oreilles.

FÉLICITÉ.

Faut-y descendre vos caisses?

BRETON.

Merci, bien obligé, le serrurier s'en charge.

FÉLICITÉ.

Quand ce que vous revenez?

MADAME BRETON.

Pas de sitôt.

LE MARDI GRAS

PERSONNAGES.

BAUDRU.

Mme BAUDRU.

MARGUERITE.

JOSÉPHINE.

LE MARDI GRAS

La scène à Paris chez les Baudru.

BAUDRU, MADAME BAUDRU.

BAUDRU.

Je ne sais vraiment, chère amie, si je n'aimerais pas mieux vivre dans un tombeau que dans les ténèbres comme ceux où tu me plonges.

MADAME BAUDRU.

Donne-moi le temps d'allumer la lampe, tu vas y voir.

BAUDRU.

Qu'avais-tu besoin de fermer les persiennes? nous sommes exactement dans une boîte.

MADAME BAUDRU.

Pour donner plus de vraisemblance à mon projet, pour faire croire que nous sommes réellement à la campagne.

BAUDRU.

Et tu crois, bonnement, que les portiers vont dire ce dont tu les as chargés ?

MADAME BAUDRU.

Pourquoi pas ?

BAUDRU.

Tu sais, comme moi, ce que sont ces gens là.

MADAME BAUDRU.

Il n'y a pas un mois que je leur ai donné leurs étrennes.

BAUDRU.

Raison de plus ! Du moment qu'ils les ont reçues, ils ne se gênent plus.

MADAME BAUDRU.

Et d'assez jolies étrennes ! A la femme un bonnet et à sa petite une fort belle poupée qui, sans reproche, m'a coûté assez cher.

BAUDRU.

Parce que tu l'as bien voulu.

MADAME BAUDRU.

Il est de fait que je n'y étais pas forcée ; aussi je ne vois pas pourquoi, quand je les en prie, ils ne feraient pas ma commission.

BAUDRU.

Tant mieux s'ils justifient la bonne opinion que tu t'es faite de leur mérite ; quant à moi, j'en doute.

MADAME BAUDRU.

Au surplus, si je suis obligée de prendre toutes ces précautions, à qui la faute ?

BAUDRU.

A coup sûr, ce n'est pas la mienne. Nous étions parfaitement rue Git-le-Cœur, des portiers charmants !

MADAME BAUDRU.

Je vous conseille ! une rue, une rue où il ne passait pas un chat.

BAUDRU.

A présent que tu as une belle rue, tu sais ce qu'il en coûte.

MADAME BAUDRU.

Si vous n'aviez été dehors, du matin au soir, si

vous ne m'eussiez laissée seule des journées entières, je ne me serais pas ennuyée comme je l'ai fait et n'aurais pas eu besoin de distractions. Ici, je vois passer des gens qui vont et viennent; ça me distrait, ça m'amuse, ça charme ma solitude.

BAUDRU.

Et nous avons le plaisir, lorsqu'il passe sur le boulevard des troupes, un cortége, un enterrement ou n'importe quoi, de voir la maison ouverte à tout le monde. C'est à qui viendra se pendre à nos croisées et ne nous permettra pas d'approcher; si par hasard il nous prenait envie de voir la cérémonie, il nous faudrait la voir dans la rue.

MADAME BAUDRU.

Aussi, comme je ne me soucie plus que l'on vienne chez moi gratis, ces jours-là, je n'y suis pour personne, vot'servante de tout mon cœur.

BAUDRU.

Autant d'ennemis que nous nous faisons, tu sais.

MADAME BAUDRU.

Je m'en moque, et d'ailleurs, si tu m'avais donné la permission de louer mes croisées...

BAUDRU.

C'eût été joli !

MADAME BAUDRU.

C'était une spéculation, on m'aurait pardonné, en faveur du motif. C'est cinq à six cents francs qu'elle a retirés des siennes, madame Quinchet, à la dernière rentrée des troupes ! Je les aurais dans ma poche, que j'en trouverais admirablement le placement.

BAUDRU.

Elle ne t'a pas parlé d'une superbe paire de rideaux qu'ils ont brûlée avec leurs pipes et leurs cigares et des beaux fauteuils sur lesquels ils ont grimpé avec leurs bottes toutes crottées ! C'était à faire frémir, leur appartement, le lendemain, une écurie ! Et encore j'ai vu des écuries cent fois préférables. (Long silence.)

MADAME BAUDRU.

Comme on change ! Jusqu'au jour où je me suis mariée, jamais je n'avais manqué un bœuf gras ; aujourd'hui, ça m'est parfaitement égal ; je n'irais pas au bout de la rue pour le voir. Les moules, la même chose ; on ne m'en ferait pas manger aujourd'hui pour un empire, et tu sais si je les aimais, Monsieur Baudru !

BAUDRU, s'éveillant.

Chère amie!

MADAME BAUDRU.

Tu sais si je les aimais?

BAUDRU.

Qui, chère amie?

MADAME BAUDRU.

Les moules, tu sais si je les aimais?

BAUDRU.

Oui!... Tu ne te sens pas le besoin de renouveler l'air?

MADAME BAUDRU.

Pas du tout, au contraire.

BAUDRU.

J'étouffe. On frappe. — Déjà?

MADAME BAUDRU.

C'est Marguerite. On frappe. Entrez!

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, poussant un cri.

Oh! mon Dieu!

MADAME BAUDRU.

Qu'est-ce qui vous prend?

MARGUERITE.

Dieu! que c'est bête de faire des peurs pareilles!

MADAME BAUDRU.

Je vous remercie.

MARGUERITE.

C'est vrai, il fait pas clair. Pourquoi qu'vous avez allumé la lampe, en plein jour !

MADAME BAUDRU.

Parce qu'apparemment ça m'a fait plaisir.

MARGUERITE.

On dirait d'un mort. — Jamais n'une part, on n'a tout vu renfermé comme ici.

MADAME BAUDRU.

Aussi ai-je fait dire que nous n'y étions pas.

MARGUERITE.

Au concierge que vous l'avez fait dire? Y dira rien.

MADAME BAUDRU.

Vous croyez.

MARGUERITE.

D'ailleurs, du moment que vous y êtes, à quoi ça sert de mentir?

MADAME BAUDRU.

Il ne me plaît pas d'être chez moi.

MARGUERITE.

C'est ma cousine qui va être contente !

MADAME BAUDRU.

Quelle cousine ?

MARGUERITE.

Lisabeth, que j'y ai fait dire qu'a vienne.

MADAME BAUDRU.

Je ne l'empêche pas de venir.

MARGUERITE.

Manquerait plus qu'ça.

MADAME BAUDRU.

Elle viendra un aut'jour.

MARGUERITE.

Un aut'jour, ça ne sera pas le bœuf gras.

MADAME BAUDRU.

J'en suis bien fâchée.

MARGUERITE.

Pas autant comme elle. — Tenez, regardez, — Mossieu qui file.

MADAME BAUDRU.

Je crois bien, depuis deux heures que vous l'ennuyez avec vos ragots.

MADAME BAUDRU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Comme ça, on sonnerait, que vous ouvririez pas ?

MADAME BAUDRU.

A personne, sous aucun prétexte.

MARGUERITE.

Quoiqu'a va faire, Lisabeth?

MADAME BAUDRU.

Ce qu'elle voudra, ça ne me regarde pas.

MARGUERITE.

Elle qu'a jamais vu l'bœuf gras.

MADAME BAUDRU.

Qu'elle achète l'ordre de sa marche, elle verra le chemin qu'il prendra.

MARGUERITE.

Et dire qu'ici elle aurait été si bien !

MADAME BAUDRU.

Que voulez-vous que je vous dise !

MARGUERITE.

Tout le monde va trouver ça ridicule.

MADAME BAUDRU.

Je me mets au-dessus de tout ce qu'on dira.

MARGUERITE.

Et mossieu?

MADAME BAUDRU.

Vous voyez comme il prend les choses.

MARGUERITE.

Et moi qui va partout chanter vos louanges, ça m'a ben réussi!

MADAME BAUDRU.

Je ne vous ai jamais prié de les chanter. (On sonne.)

MARGUERITE.

Tenez, voilà que ça commence. — Vous voulez pas que je voye qui c'est?

MADAME BAUDRU.

Je vous le défends.

MARGUERITE.

Vous me le défendez...

MADAME BAUDRU.

Je vous le défends. — Il y a longtemps, si ce n'était M. Baudru...

MARGUERITE.

Je sais d'avance ce que vous allez dire.

MADAME BAUDRU.

Il y a longtemps que je vous aurais mise à la porte.

MARGUERITE.

Connu ! (On sonne.) Heureusement qu'ait pas vous qui porte les culottes. (On sonne.) Vous voyez comme le concierge dit que vous y êtes pas. (On sonne.)

MADAME BAUDRU.

Je vous ordonne de ne pas ouvrir.

MARGUERITE.

Je bouge pas. (On sonne.) Ça les amuse, faut croire de décrocher vos sonnettes, madame Baudru.

MADAME BAUDRU.

Ce bruit me répond dans l'estomac.

MARGUERITE.

Avec ça qui vous aiment, les concierges! (On sonne.) A vot' place je préférerais ouvrir. On vous tuera pas.

MADAME BAUDRU.

Laissez-moi. — Et M. Baudru qui n'est pas là!

MARGUERITE.

Bon! Voilà que vous pleurez, à c'theure?

MADAME BAUDRU.

On pleurerait à moins. (On sonne.)

MARGUERITE.

Faut-y ouvrir?

MADAME BAUDRU.

Faites ce que vous voudrez. — Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse!

MADAME BAUDRU, MARGUERITE, puis JOSÉPHINE

MADAME BAUDRU.

Qui est là?

MARGUERITE.

Devinez.

MADAME BAUDRU.

Je vous en supplie, vous me faites mourir à petit feu.

MARGUERITE.

Devinez.

MADAME BAUDRU.

Je ne vous répondrai pas.

MARGUERITE.

Joséphine!

MADAME BAUDRU.

Joséphine?

MARGUERITE.

Faut-y li dire qu'alle entre?

MADAME BAUDRU.

Si vous voulez.

MARGUERITE, allant à la porte.

Joséphine!

JOSÉPHINE, jetant un cri.

Oh! mon Dieu!

MARGUERITE.

La même chose qu'à moi.

MADAME BAUDRU.

Allez-vous vous trouver mal?

JOSÉPHINE.

Non, mais c'est d'y pas voir qui m'a fait peur.

MARGUERITE.

Je crois bien, comme dans un tombeau. — Buvez quet' chose.

JOSÉPHINE.

Non, merci, j'ai pas soif.

MADAME BAUDRU.

Ne vous a-t'on pas dit, chez le portier, que nous n'y étions pas.

JOSÉPHINE.

J'ai pas voulu le croire, j'ai monté.

MADAME BAUDRU.

Nous pouvions être à la campagne.

JOSÉPHINE.

As-tu fini! — D'abord un mardi gras, vous en avez pas l'droit.

MADAME BAUDRU.

Voilà qui est plaisant!

JOSÉPHINE.

Et madame s'en va venir au coupe d'midi avec sa cousine.

MADAME BAUDRU.

Nous n'y serons pas.

MARGUERITE.

Laissez vot' clef, ça leur y ait égal.

MADAME BAUDRU.

Nous ne sommes plus chez nous.

MARGUERITE.

Dame !

GRAND-PÈRE ET PETIT-FILS

PERSONNAGES.

M. DUMONT.
THÉODULE.

GRAND-PÈRE

ET PETIT-FILS

La scène à Paris.

M. DUMONT, THÉODULE.

M. DUMONT.

J'espère, monsieur, qu'aujourd'hui vous allez vous conduire un peu mieux que de coutume?

THÉODULE.

Oui, bon papa; *ze* serai bien *saze* et bien désobéissant.

M. DUMONT.

Pardon, qu'est-ce que vous venez de me faire l'honneur de dire? Répétez-le moi, s'il vous plaît, que venez-vous de me promettre?

THÉODULE.

Que *ze* serai bien *saze* et bien désobéissant.

M. DUMONT.

Désobéissant?

THÉODULE.

Bien obéissant.

M. DUMONT.

A la bonne heure. Vous ne songez jamais à ce que vous dites. Bien sage et bien obéissant.

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Nous verrons si vous tiendrez parole.

THÉODULE.

Ze tiendrai parole.

M. DUMONT.

Que le ciel vous entende!

THÉODULE.

Parce *te* l'aime bien, bien, bien!

M. DUMONT.

Si réellement vous m'aimez autant que vous le dites, voici une occasion de me le prouver.

THÉODULE.

Ze te le prouverai.

M. DUMONT.

Prouverai, si vous voulez bien. — Je ne demande pas mieux, prouvez-le-moi.

THÉODULE.

Bon papa !

M. DUMONT.

Eh bien ?

THÉODULE.

Ze te l'aime de tout mon *tœur*.

M. DUMONT.

Pas tant de démonstrations, je vous prie, ce ne sont pas des paroles que je demande, ce sont des faits.

THÉODULE.

Ze te donnerai des faits.

M. DUMONT.

J'en accepte l'augure.

THÉODULE.

Et toi, *drand*-papa, tu m'aimes-ti tu comme *ze* te l'aime, dis ?

M. DUMONT.

Certainement.

THÉODULE.

Me l'aime-ti tu aussi de tout ton *tœur?*

M. DUMONT.

Oui! si vous êtes raisonnable; autrement, non!

THÉODULE.

Le crois-ti tu, *te ze selai laisonnable?*

M. DUMONT.

Vous me l'avez si souvent promis et vous m'avez toujours si peu tenu parole, que, dans le doute, je m'abstiens.

THÉODULE.

Ze veux *te* tu le croyes.

M. DUMONT.

A votre âge, on ne dit jamais : je le veux, le roi dit : Nous voulons. — Devrait-on jamais vous faire semblables recommandations?

THÉODULE.

Tu m'en *felas* plus *zamais, zamais, zamais* des *letommandations.*

M. DUMONT.

Je ne demande pas mieux. — Vous ne vous

rappelez jamais qu'un jour vous serez un homme.

THÉODULE.

Si, bon papa, *ze selai* un homme, *tand ze selai drand.*

M. DUMONT.

Bien entendu.

THÉODULE.

Ze selai ti un homme la semaine *prosaine?*

M. DUMONT.

Cela dépendra de la conduite que vous aurez tenue.

THÉODULE.

Tand ze selai drand, bon papa, *tand je selai drand!*

M. DUMOND.

Quand vous serez grand, après?

THÉODULE.

Ze selai ti un homme?

M. DUMONT.

Bien entendu. Comme physique.

THÉODULE.

Oui! — *Z'aulai ti* des *moustasses?*

M. DUMONT.

Oui.

THÉODULE.

De *drandes, drandes moustasses?*

M. DUMONT.

De très-grandes moustaches, certainement.

THÉODULE.

Et une *drande, drande* barbe.

M. DUMONT.

Et une très-grande barbe aussi, toujours si vous vous conduisez comme vous devez le faire.

THÉODULE.

Drande, *tomme* un sapeur de la *darde*-nationale?

M. DUMONT.

Oui.

THÉODULE.

Drand-papa!

M. DUMONT.

Eh bien?

THÉODULE.

Tu sais pas?

M. DUMONT.

Non, qu'est-ce encore?

THÉODULE.

Le petit Moignot...

M. DUMONT.

Le petit Moineau? Quel petit Moineau?

THÉODULE.

Le petit Moignot...

M. DUMONT.

J'entends bien. Serait-il mort?

THEODULE.

Non, *te* son papa il est menuisier.

M. DUMONT.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

THÉODULE.

Il a dit *te* les barbes des sapeurs de la *darde*-nationale, elles étaient pas à eux.

M. DUMONT.

Je n'en sais rien, je l'ai toujours ignoré.

THÉODULE.

Telles étaient au *Douvernement*.

M. DUMONT.

Je n'en sais rien, vous dis-je.

THÉODULE.

Tu *l'en* sais rien?

M. DUMONT.

Non! rien absolument!

THÉODULE.

Pourtoi?

M. DUMONT.

Parce qu'on ne m'en a jamais fait part.

THÉODULE.

T'en a *zamais* fait part?

M. DUMONT.

Et que je n'ai jamais été à même de vérifier le fait.

THÉODULE.

Et puis *te tand* ils avaient fini *d'êt'* militaires, y serraient leurs barbes dans des armoires à la *mailelie*.

M. DUMONT.

A la mairie.

THÉODULE.

Mailelie.

M. DUMONT.

Mairie: ouvrez la bouche.

THÉODULE.

Peut pas. A la *mailelie avette* le drapeau.

M. DUMONT.

Avec le drapeau?

THÉODULE.

Oui.

M. DUMONT.

Oui qui?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa, *avette* le drapeau.

M. DUMONT.

Cela ne m'étonnerait pas.

THÉODULE.

Drand-papa!

M. DUMONT.

Eh bien?

THÉODULE.

T'est-ce te c'est, la *mailelie?*

M. DUMONT.

La mairie?

THÉODULE.

Oui, bon papa.

M. DUMONT.

La municipalité.

THÉODULE.

T'est-ce te c'est, la *lucilimalité?*

M. DUMONT.

La municipalité?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Une circonscription de territoire, une partie de ville, administrée par des municipaux....

THÉODULE.

La *darde-lumicipanne.*

M. DUMONT.

Son ressort, sa façon d'administrer.

THÉODULE.

Ah! oui! — *Drand*-papa?

M. DUMONT.

Plaît-il?

THÉODULE.

Les petits *darçons*, qui *le* sont pas *sazes,* les *lumulicipaux*...

M. DUMONT.

Les municipaux?

THÉODULE.

Les *lumilicipaux*, les y mettent-*i* en prison?

M. DUMONT.

Ils ne les y mettent qu'autant qu'ils ne le sont pas.

THÉODULE.

Et des barbes?..

M. DUMONT.

Eh bien?

THÉODULE.

Les en mettent-*i*?

M. DUMONT.

Je l'ignore.

THÉODULE.

Tu l'en as *ti tu zamais* mis, des barbes.

M. DUMONT.

Jamais!

THÉODULE.

Pourtoi?

M. DUMONT.

Parce que jamais je n'en sentis la nécessité. —

Dites-moi, est-ce que, par hasard, madame vot' mère serait sortie?

THÉODULE.

Dustine te ne l'a pas dit?

M. DUMONT.

Jamais mademoiselle Justine ne me fait l'honneur de me répondre lorsque je lui adresse la parole.

THÉODULE.

Pasce tu ne lui donnes *zamais* des étrennes.

M. DUMONT.

Cela ne m'étonne pas.

THÉODULE.

Pourtoi tu lui donnes *zamais* des étrennes?

M. DUMONT.

Parce qu'apparemment cela ne me convient pas.

THÉODULE.

Pasce tu n'as pas de l'*arzent*.

M. DUMONT.

C'est possible.

THÉODULE.

Elle est allée *sé* madame Tulot, *tite* maman.

M. DUMONT.

Chez madame Turlot?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa. — La *tonnais-ti* tu, madame Tulot?

M. DUMONT.

Madame Turlot.

THÉODULE.

Peut pas dire. — La *tonnais-ti tu?*

M. DUMONT.

J'ai cet honneur.

THÉODULE.

Avette ma *tite* sœur, *t'elle* est allée, *tite* maman.

M. DUMONT.

Ah! oui-da!

THÉODULE, élevant la voix.

Avette ma *tite* sœur!

M. DUMONT.

J'entends bien.

THÉODULE.

Drand-papa, *tand* il était petit, papa Lili...

M. DUMONT.

Eh bien?

THEODULE.

Il était *ti* bien *saze?*

M. DUMONT.

Il l'a toujours été.

THEODULE.

Bien *saze* et bien *laisonnable?*

M. DUMONT.

Très-sage et très-raisonnable, c'est une justice que je me plais à lui rendre.

THÉODULE.

Et bien désobéissant?

M. DUMONT.

Et très-obéissant, ne confondons point.

THÉODULE.

Tand il était tout *letit*, tout *letit*...

M. DUMONT.

Tout petit.

THÉODULE.

Lui as-tu donné le fouet?

M. DUMONT.

C'eût été tout à fait inutile, puisque jamais il ne se mit dans ce cas-là.

THÉODULE.

Et toi?

M. DUMONT.

Comment, moi!

THÉODULE.

Te ne la *ti* t'on *zamais* donné, le fouet?

M. DUMONT.

A moi non plus. — A cinq ans, monsieur votre père connaissait toutes ses lettres.

THÉODULE.

A *cint* ans?

M. DUMONT.

A cinq ans.

THÉODULE.

Moi, *z'en* ai six.

M. DUMONT.

Et non-seulement vous ne connaissez pas les vôtres, mais vous ne savez rien, absolument rien.

THÉODULE.

Pasce te z'ai été malade.

M. DUMONT.

Plutôt parce que vous avez toujours été paresseux. Toutes ces prétendues indispositions. ce sont des prétextes pour ne pas travailler.

THÉODULE.

Non, *drand*-papa, *ze* te promets.

M. DUMONT.

A d'autres! Je n'ai jamais donné là dedans, et jamais je n'y donnerai.

THÉODULE.

Zamais te dis!

M. DUMONT.

Je ne vous crois pas. — A cinq ans, monsieur votre père s'habillait et se déshabillait tout seul.

THÉODULE.

Tit papa Lili?

M. DUMONT.

Tout seul, tout seul! Il faut dire aussi qu'il n'a jamais été gâté.

THÉODULE.

Moi *ze l'ai zamais* été, *dâté?*

M. DUMONT.

Vous osez le demander?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Horriblement gâté !

THÉODULE.

Tit papa Lili, il était-*i* poli ?

M. DUMONT.

S'il était poli ?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

D'une politesse exquise.

THÉODULE.

Il était-*i* poli *avette* sa bonne ?

M. DUMONT.

Surtout avec elle, rempli d'égards et d'attentions ; jamais devant son grand-papa il ne se fût permis de se coucher tout de son long sur un canapé, comme quelqu'un de ma connaissance, des chaussures dans la main et sa casquette sur la tête.

THÉODULE.

Bon papa, mes bottines sont propres, *ze* ne suis pas encore sorti dans la *lue*.

M. DUMONT.

Ce n'en est pas moins, vis-à-vis de moi, votre bon papa, une posture des plus inconvenantes.

THÉODULE, élevant la voix.

Puisse *te* ne suis pas sorti ! Te dis !

M. DUMONT.

Je ne suis heureusement pas sourd : inutile, vous dis-je de crier si fort.

THÉODULE.

Puisse tu veux pas m'*étouter !*

M. DUMONT.

Je dis et je maintiens mon dire, un petit garçon,... devant son grand-père, ne doit pas être étalé comme vous l'êtes.

THÉODULE.

Drand-papa, *ze* le *felai* plus.

M. DUMONT.

Je le désire, dans votre intérêt.

THÉODULE.

Tit papa Lili...

M. DUMONT.

Eh bien ?

THÉODULE.

Se *débarboulait-i* tout seul?

M. DUMONT.

Tout seul, et à l'eau froide.

THÉODULE.

Dans l'hiver aussi?

M. DUMONT.

Été comme hiver.

THÉODULE.

Bien vrai, bien vrai?

M. DUMONT.

Ce doute est une injure.

THÉODULE.

Non, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Pardonnez-moi. Vous ai-je jamais menti?

THÉODULE.

Non, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Pourquoi alors cette observation?

THÉODULE.

Mais bon papa, l'hiver, *tand* il fait bien froid,

bien froid, *tit* papa Lili il se *debarboulait-i* aussi, à l'eau froide?

M. DUMONT.

Été comme hiver, vous dis-je; aussi en avait-il plus de mérite.

THÉODULE.

Moi *ze* l'aime bien, *tit* papa Lili.

M. DUMONT.

Vous ne faites en cela que votre devoir.

THÉODULE.

Ze l'aime *entore* mieux *te toi*.

M. DUMONT.

Cela ne m'étonne pas.

THÉODULE.

Zaime bien aussi *tite* maman Lili.

M. DUMONT.

Et toute la famille.

THÉODULE.

Et ma *tite* sœur et puis ma bonne.

M. DUMONT.

Vous pouvez l'aimer, mais elle n'est pas de la famille, que je sache.

THÉODULE.

Et puis Mimire.

M. DUMONT.

La petite chienne non plus. — Vous aimez tout le monde.

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Si vous aimez tant tout le monde, vous devriez faire en sorte que tout le monde vous aimât aussi; et pour obtenir ce résultat, il vous faudrait mener une conduite diamétralement opposée à celle que jusqu'à présent vous avez constamment tenue.

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

C'est si beau, un petit garçon qui se conduit bien !

THÉODULE.

C'est-*i* plus beau *t'*une *tetite* fille ?

M. DUMONT.

Sans comparaison, parce qu'un garçon qui a le

sentiment de ses devoirs, doit être, en quelque sorte, en l'absence... de ses père et mère ou à leur défaut, le mentor, ou plutôt le guide, voire même le soutien de sa sœur.

THÉODULE.

Empesser qu'on lui fasse du mal?

M. DUMONT.

Empêcher qu'on lui fasse du mal, comme vous dites fort bien. La mettre à l'abri des piéges qui pourraient lui être tendus. Être son chevalier, lui offrir son bras.

THÉODULE.

Pour aller promener au *zardin* des Plantes; mais, *drand*-papa, si elle veut pas?

M. DUMONT.

Vous aurait-elle jamais refusé ?

THÉODULE.

A veut *zamais*.

M. DUMONT.

C'est que probablement vous vous y serez mal pris.

THÉODULE.

Non, *drand*-papa, *ze* m'y suis pas mal pris.

M. DUMONT.

En un mot être son égide.

THÉODULE.

*T'*est-ce *te* c'est, *drand*-papa, son *ézide?*

M. DUMONT.

Son soutien, son appui.

THÉODULE.

Ah! oui! — *Ze* l'aime bien, ma *tite* sœur.

M. DUMONT.

Vous n'avez point affaire à une ingrate.

THÉODULE.

Tout à l'heure, *tand* elle va revenir *avette tite* maman Lili, veux lui donner tous mes *zouzoux*.

M. DUMONT.

Nous n'exigeons pas de tels sacrifices! Mettez seulement vos joujoux à sa disposition, nous ne demandons pas davantage ; soyez, avec elle, bon, serviable, généreux, et votre famille applaudira à vos efforts.

THÉODULE.

Et puis, au *zour* de l'an, on me *rétompensera*.

M. DUMONT.

Certainement.

THÉODULE.

Pon papa?

M. DUMONT.

Eh bien?

THÉODULE.

Tand est-ce le *zour* de l'an?

M. DUMONT.

Nous sommes en juillet... un, deux, trois... Dans cinq mois.

THÉODULE.

C'est-*i* long?

M. DUMONT.

Ça viendra bien assez tôt, soyez tranquille.

THÉODULE.

On me *rétompensera, pasce te* z'aurai été bien *saze* et bien désobéissant.

M. DUMONT.

Obéissant, si vous voulez bien.

THÉODULE

Drand-papa?

M. DUMONT.

Encore!

THÉODULE.

*Z'*aurai *ti* des belles étrennes?

M. DUMONT.

Je vous ai dit à quelles conditions : si vous tenez toutes les promesses que vous m'avez faites.

THÉODULE.

Ze les tiendrai.

M. DUMONT.

Je le souhaite.

THÉODULE.

Ze mentirai plus *zamais*, plus *zamais*, plus *zamais!*

M. DUMONT.

Comment? Est-ce que par hasard vous auriez menti?

THÉODULE.

Oui, bon papa.

M. DUMONT.

Et vous osez l'avouer?

THÉODULE.

Tu m'as *ti* tu pas dit de *touzours* dire la *vélité?*

M. DUMONT.

Certainement.

THÉODULE.

Ze te l'ai dit. *Z'ai* menti *tand z'é*tais tout petit, tout petit.

M. DUMONT.

Je veux bien vous pardonner cette fois, mais à la condition que vous ne recommencerez plus.

THÉODULE.

Plus *zamais*, plus *zamais*, *ze* te le promets.

M. DUMONT.

C'est si laid, un menteur! Je ne connais rien d'aussi laid.

THÉODULE.

Il était *ti* plus laid *te* mosieu Dutilleul?

M. DUMONT.

M. Dutilleul auquel vous faites allusion...

THÉODULE.

Il est tout plein laid.

M. DUMONT.

Par une cause indépendante de sa volonté.

THÉODULE.

Pas pour avoir menti?

M. DUMONT.

A l'époque où il était en nourrice, il a eu le malheur de tomber dans le feu; mais pour mentir, il n'a jamais menti, que je sache.

THÉODULE.

Ze mentirai plus *zamais.*

M. DUMONT.

J'en prends acte, d'autant qu'un petit garçon qui ment, n'aime pas ses parents.

THÉODULE.

Moi, *ze* les aime bien.

M. DUMONT.

Je dirai plus, il ne les a jamais aimés.

THÉODULE.

Pasce te s'il les aimait, y mentirait pas. — *Drand*-papa ?

M. DUMONT.

Eh bien ?

THÉODULE.

Un menteur, c'est-*i* pire qu'un polisson des *lues?*

M. DUMONT.

Cent fois.

THÉODULE.

Et celui *ti* dit la *vélité?*

M. DUMONT.

Aura sa récompense.

THEODULE.

Au *zour* de l'an.

M. DUMONT.

Si ce n'est dans ce monde, ce sera dans l'autre.

THÉODULE.

Ah! oui! — Dans le *paladis*.

M. DUMONT.

Naturellement.

THÉODULE.

Drand-papa !

M. DUMONT.

Qu'est-ce encore?

THÉODULE.

L'autre *zour*...

M. DUMONT.

L'autre jour.

THÉODULE.

Ze peux pas.

M. DUMONT.

On essaye, vous n'essayez pas.

THÉODULE.

Si, bon papa. L'autre *zour avette Dustine*.

M. DUMONT.

Avec Justine. — Que vous est-il arrivé?

THÉODULE.

Nous avons vu un polisson des *lues*, que des militaires emmenaient, avec leurs fusils...

M. DUMONT.

En prison?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Parce que, sans doute, il avait menti.

THÉODULE.

Il avait *beautout*, *beautout* menti.

M. DUMONT.

Cela ne m'étonne pas. Il devait être fort laid?

THÉODULE.

Oui, bon papa. Il était tout plein vilain, tout plein vilain, tout plein vilain!

M. DUMONT.

Vous voyez où conduit le mensonge, vous le voyez.

THÉODULE.

Et ma bonne a dit *t'*il resterait longtemps, longtemps en *pison*.

M. DUMONT.

Au pain et à l'eau sans doute.

THÉODULE.

Dans une *pison*, toute noire, tout noire.

M. DUMONT.

Nous appelons cela un cachot.

THÉODULE.

Et *t'*on lui donnerait le fouet.

M. DUMONT.

Avec des verges trempées dans du vinaigre, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment prouvé à ses pères et mères qu'il ne recommencerait plus.

THÉODULE.

Et *t'*il ne mentirait plus *zamais*, plus *zamais*. — Bon papa ?

M. DUMONT.

Plaît-il ?

THÉODULE.

Les menteurs...

M. DUMONT.

Eh bien ?

THÉODULE.

C'est pas des voleurs ?

M. DUMONT.

Ils le deviennent.

THÉODULE.

Z'ai menti, mais *z*'ai pas volé.

M. DUMONT.

Vous le seriez devenu, si vous eussiez persévéré.

THÉODULE.

Ze percevrai plus.

M. DUMONT.

Je vous le conseille. — C'est, je ne saurais trop le répéter, c'est, de tous les défauts, le plus vilain?

THÉODULE.

D'être désobéissant, c'est donc pas le plus vilain?

M. DUMONT.

Moins grave, mais aussi fort laid.

THÉODULE.

Tu l'as *ti* tu *zamais* menti, toi?

M. DUMONT.

Je ne me le rappelle pas.

THÉODULE.

Tu t'en souviens plus.

M. DUMONT.

Je viens de vous le dire.

THEODULE.

Et papa Lili?

M. DUMONT.

Vous m'ennuyez.

THEODULE.

Ze t'ennuie?

M. DUMONT.

Beaucoup. Vous me faites depuis deux heures subir un interrogatoire qui n'en finit plus.

THEODULE.

Au *zour* de l'an, si *ze* suis bien *saze*, *z'*aurai *ti* un *drand ceval*, *avette* des roulettes, *tomme* nous en avons vu aux *Samps*-Élysées, *ti marse* tout seul, pour monter dessus *avette* ma *tite* sœur, dis, *drand*-papa?

M. DUMONT.

En admettant que vous l'ayez mérité, je doute fort que madame vot'mère vous le promette.

THÉODULE.

Tu *trois?*

M. DUMONT.

J'en suis sûr. Aussi vous engagé-je à y renoncer.

THÉODULE.

Pourtoi tu veux *ti* tu *te zy* renonce?

M. DUMONT.

Parce que le jeu que vous proposez est un jeu à se casser le cou.

THÉODULE.

Ze ne me *tasserai* pas le *tou*, tu *velas*, *ze* me tiens bien à *ceval*.

M. DUMONT.

Il y a une foule de récréations cent fois préférables.

THÉODULE.

Les *telles*, *drand*-papa, dis, les *telles?*

M. DUMONT.

Quand ce ne serait que la lecture.

THÉODULE.

Drand-papa, les livres...

M. DUMONT.

Eh bien?

THÉODULE.

C'est pas pour s'amuser, c'est pour s'instruire.

M. DUMONT.

Heureux qui s'instruit en s'amusant.

THÉODULE.

*Z'*aime les livres *t'il* y a *beautout d'imazes.*

M. DUMONT.

Vous en avez.

THÉODULE.

Ze voudrais aussi, si *ze* suis bien *saze, ze* voudrais une beau *taste.*

M. DUMONT.

Vous dites?

THEODULE.

Ze voudrais, si *ze* suis bien *saze, ze* voudrais un beau *taste.*

M. DUMONT.

J'entends bien, mais je ne comprends pas.

THÉODULE.

Un beau *taste, avette* un *drand, drand* plumet.

M. DUMONT.

Un casque?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa, *avette* un *drand* plumet, si *ze* suis bien *saze.*

M. DUMONT.

Nous verrons.

THÉODULE.

Dis donc, *drand*-père?

M. DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites?

THÉODULE.

Dis donc, *drand*-père...

M. DUMONT.

Grand-papa, si vous voulez bien.

THÉODULE.

Pourtoi tu veux pas *te ze* t'appelle *drand*-père?

M. DUMONT.

Parce que cela n'est pas convenable.

THÉODULE.

Dustine dit *touzours*, ton vieux *drand*-père.

M. DUMONT.

Parce que cette demoiselle n'a pas reçu d'éducation; mais vous, qui êtes appelé à en recevoir, vous devez, dès à présent, vous faire aux belles manières.

THÉODULE.

Papa Lili, il avait *i* des belles manières?

M. DUMONT.

De très-belles.

THÉODULE.

Et M. Larpenteur?

M. DUMONT.

M. Larpenteur est un brave homme.

THÉODULE.

Et madame Larpenteur?

M. DUMONT.

Madame Larpenteur aussi.

THÉODULE.

Elle a pas des belles manières?

M. DUMONT.

Élevée à la campagne, vivant au milieu de paysans, constamment en rapport avec eux, madame Larpenteur n'a pu se faire aux manières des gens du monde, cela se conçoit.

THÉODULE.

Y zure, M. Larpenteur.

M. DUMONT.

Je ne *l'*ai jamais entendu jurer.

THÉODULE.

Moi *ze* ai entendu.

M. DUMONT.

Cela ne me surprendrait pas, étant obligé, par état, de parler à des chevaux.

THÉODULE.

A *tototte*.

M. DUMONT.

A cocotte.

THÉODULE.

Sa *zument*. — Tu la *tonnais ti* tu, sa *zument?*

M. DUMONT.

Je crois l'avoir vue.

THÉODULE.

Tu l'aimes pas.

M. DUMONT.

Peut-être l'aimerais-je, si je la connaissais; je ne la connais pas.

THEODULE.

A manze du *sutre*.

M. DUMONT.

Tant pis, ça lui fera tomber les dents.

THEODULE.

Il a tout plein de *cevaux*, M. Larpenteur.

M. DUMONT.

Comme tous les fermiers, il en a besoin pour son exploitation.

THÉODULE.

Pourtoi ti zurait, tous les fermiers?

M. DUMONT.

Ce n'est pas précisément jurer, ce que font ces messieurs, c'est parler un langage qui leur est particulier ; d'où vient ce dicton : jurer comme un charretier. Ils jurent par état.

THÉODULE.

Il est pas *sarretier, mosieu* Larpenteur.

M. DUMONT.

Non, mais il vit avec ces messieurs.

THÉODULE.

Les *sarretiers, cété* pas des messieurs.

M. DUMONT.

Ce sera ce que ça voudra, je vous répète que vous m'excédez avec vos questions.

THÉODULE.

Dis donc, bon papa.

M. DUMONT.

Mon Dieu! Je vous prie, en grâce, laissez-moi respirer!

THÉODULE.

Ze te laisse *lespiler*.

M. DUMONT.

Ce n'est pas mon avis.

THÉODULE.

Tand est-ce *te* nous *ilons* à Menicourt, *cez* M. Larpenteur?

M. DUMONT.

Je n'en sais rien.

THÉODULE.

C'est *zoli*, Menicourt.

M. DUMONT.

Je l'ignore, on ne m'a jamais fait l'honneur de m'inviter.

THEODULE.

Pas toi, mais moi, *tand* est-ce *te z*'irai?

M. DUMONT.

Aux vacances, sans doute.

THÉODULE.

Tand est-ce?

M. DUMONT.

Vous le savez mieux que moi, bientôt.

THÉODULE.

Ze pourrai *ti zurer*, *tand ze* serai *avette* les *sarretiers?*

M. DUMONT.

J'aime à croire que vous n'irez pas vous commettre avec ces gens-là.

THÉODULE.

Si papa Lili le permet.

M. DUMONT.

En ce cas-là, je n'ai plus rien à dire; mais je doute qu'il vous le permette.

THÉODULE.

Ze ne *zurerai te tand ze* penserai aux *cevaux*.

M. DUMONT.

Même en pensant à des chevaux, il ne faut jamais jurer.

THÉODULE.

Papa Lili...

M. DUMONT.

Ne jure pas, j'espère.

THÉODULE.

Si, *drand*-papa.

M. DUMONT.

Cela m'étonne.

THEODULE.

Tand il *tonduit* la voiture.

M. DUMONT.

Ça revient à ce que je vous disais, quand mons vot' père conduit, il traite son cheval en conséquence, il se met à son niveau.

THÉODULE.

Y *zure touzours, touzours, tand* il parle à *Bizou.*

M. DUMONT.

A Bijou?

THÉODULE.

Son *ceval!*

M. DUMONT.

Oui, oui, pardon, je n'y étais plus.

THÉODULE.

Ze l'aime bien, *Bizou.*

M. DUMONT.

Il le mérite.

THÉODULE.

Et toi?

M. DUMONT.

Moi aussi.

THÉODULE.

Drand-papa, en as *ti* tu *tonduit*, des voitures?

M. DUMONT.

Des charrettes, oui, étant enfant, jamais de voitures.

THÉODULE.

Pourtoi ?

M. DUMONT.

Parce que mes moyens ne m'ont jamais permis d'en avoir.

THÉODULE.

Pascete tu l'as *zamais* été *risse*.

M. DUMONT.

Je ne suis pas riche, en effet, on me le reproche assez tous les jours.

THÉODULE.

Ton papa l'était *i risse ?*

M. DUMONT.

Il ne l'était pas non plus, attendu qu'il a toujours eu une famille très-lourde.

THÉODULE.

Il avait tout plein de petits enfants.

M. DUMONT.

Nous étions neuf.

THÉODULE.

Mon *drand, drand*-papa, *ze* l'ai *zamais* vu.

M. DUMONT.

Nous l'avions perdu quand vous vîntes au monde.

THÉODULE.

Et ma *drand*, *drand*, *drand*-maman?

M. DUMONT.

Vous avez été à même de la voir.

THÉODULE.

Ze m'en souviens pas. *Drand*-maman, elle avait *i* des *vasses?*

M. DUMONT.

Une seule, une seule vache, Blanchette.

THÉODULE.

Et *pis* des moutons?

M. DUMONT.

Pas de moutons; des poules, si vous voulez. des poules et des poulets.

THÉODULE.

Des petits poulets.

M. DUMONT.

Oui.

THÉODULE.

Et mon *aut' drand*-papa?

M. DUMONT.

Le père de madame vot' mère... M. L'écouffiaic.

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa Fiat-fiaic! — Est-*i risse?*

M. DUMONT.

Très-riche.

THÉODULE.

Tu la *tonnais*-tu, sa belle voiture, sa *caless?*

M. DUMONT.

Sa calèche?

THÉODULE.

Oui!

M. DUMONT.

Oui, qui?

THÉODULE.

Oui, *drand*-papa. — La *tonnais*-tu?

M. DUMONT.

Pas particulièrement, je l'ai vue.

THEODULE.

Tu l'as *ti* tu monté dedans?

M. DUMONT.

Jamais.

THÉODULE.

Pourtoi?

M. DUMONT.

Parce que jamais on ne m'en fit la proposition.

L'ESCALIER

DE

LA COUR D'ASSISES

PERSONNAGES.

UNE DAME DE LA HALLE.
UN ANCIEN ÉPICIER.
UN PARTICULIER.
Mme CAZOTTE.
Mme SEGUIN.
BOSSET.
UN SERGENT DE VILLE.
UN GAMIN.
UNE CORDONNIÈRE.
UN MAÇON.
UN EMBALLEUR.
UNE REVENDEUSE.
UNE ÉCAILLÈRE.
UNE JEUNE PERSONNE.
UNE VOISINE.
UN INDIVIDU.
UN OUVRIER.
UN DOMESTIQUE.

L'ESCALIER

DE

LA COUR D'ASSISES

UNE DAME DE LA HALLE, UN EX-ÉPICIER, UN PARTICULIER, ETC., ETC.

LA DAME DE LA HALLE.

Vous savez toujours rien de nouveau?

L'EX-ÉPICIER.

Pas depuis hier.

LA DAME.

A-vous entendu la déposition du commissaire?

LE PARTICULIER.

C'est d'abord pas une déposition.

LA DAME.

Quoiqu' c'est, eune marmite!

LE PARTICULIER.

Tout au plus un rapport, vu qu' les commissaires de police déposent pas.

LA DAME.

C'est d'abord point n'à vous que j' parle.

LE PARTICULIER.

Moi non plus.

LA DAME.

Où est-ce que j' vous ai vu? Citez-moi l'endroit? Êtes-vous de la police? Quel état qu' vous êtes?

LE PARTICULIER.

J'ai pas d' comptes à vous rend'.

LA DAME.

Moi, pas davantage.

LE PARTICULIER.

J'ai pas moins l' droit d' vous empêcher de dire des bêtises.

LA DAME.

Je vous le r'connais pas, vous savez? (A l'ex-épicier.) A-vous entendu la déposition?

LE PARTICULIER.

C'est pas eune déposition.

LA DAME.

Encore? — Ah çà! décidément, allez-vous m' laisser tranquille? Non-seulement je vous connais pas, mais j' serais désolée d' faire vot' connaissance.

LE PARTICULIER.

Vous en avez connu de pires.

LA DAME.

J'en doute. (A l'ex-épicier.) A-vous entendu le rapport?

LE PARTICULIER.

A la bonne heure.

LA DAME.

J'vous cède pour avoir la paix, sans ça..... (A l'ex-épicier.) A-vous entendu le rapport?

L'EX-ÉPICIER.

Parbleu! J'ai tout entendu, j'en ai pas perdu une goutte.

LA DAME.

En ce cas, quoi qu'vous en pensez de l'affaire, dites-le franchement, me cachez rien.

L'EX-ÉPICIER.

A vous rien cacher, dans mon âme et conscience, non, Mairand n'est pas coupable.

LE PARTICULIER.

C'est pas mon avis, c'est lui qu' a tout fait.

L'EX-ÉPICIER.

Tant qu'au neveu...

LA DAME.

Quoi qu'vous en pensez du neveu?

L'EX-ÉPICIER.

J'en sais rien.

LA DAME.

Qui déjà qu'est Mairand, quel état qui faisait?

L'EX-ÉPICIER.

Chartutier.

LA DAME.

J'y suis. Celui qu'avait la blouse.

LE PARTICULIER.

Y l'en avaient tous des blouses, si vous l' prenez par là.

LA DAME, à l'ex-épicier.

Y répondez pas, moi non plus; laissez-le barboter. — Barbote, mon brave homme, barbote.

LE PARTICULIER.

Ça n'empêche que c'est Mairand qu'a fait l'coup.

L'EX-ÉPICIER.

Pourquoi voulez-vous qu'ça soye plutôt lui qu'un aut' ?

LA DAME.

Vous y répondez, nous sommes perdus.

L'EX-ÉPICIER.

J'vas vous dire...

LA DAME.

Y dites rien.

L'EX-ÉPICIER.

C'est à vous.

LA DAME.

Allez.

LE PARTICULIER.

A preuve que c'était lui...

LA DAME.

Qui lui ?

L'EX-ÉPICIER.

Bon ! v'là qu'vous y répondez !

LA DAME.

J'en ai pitié.

LE PARTICULIER.

La preuve que c'était lui...

LA DAME.

Vous vous répétez, faut prend' garde à ça.

LE PARTICULIER.

La preuve que c'était lui, c'est qu'il était à s' promener.

LA DAME.

On peut donc pas s' promener, à c't' heure? C'est donc défendu? Où qu'est la défense? Montrez-la-moi; l'avons vu, vous. J' demande à savoir!

LE PARTICULIER.

Si on a à s' promener, on s' promène durant qui fait jour...

LA DAME.

Vous avez vu ça?

LE PARTICULIER.

Mais la nuit, à trois heures du matin, qui pleuvait à verse, avec un paquet d'effets sous l' bras.

LA DAME.

Eh ben! moi aussi, la nuit du réveillon, j'étais que j' me promenais rue Montorgueil, la même chose, avec un paquet sous le bras, ous est-ce qu'étaient mes galoches, crainte d'avoir froid aux pieds. Ainsi, on m'aurait ramassée, fait coucher

au violon, vous *aureriez* trouvé ça tout naturel, c'aurait été pain béni. Merci! Pas mal et vous!

LE PARTICULIER.

Vous vous promeniez toujours pas dans des terres labourées.

LA DAME.

J' me promenais où ça me faisait plaisir, ça vous regarde pas, à la fin!

L'EX-ÉPICIER.

Je suis *jusse* et d' bon compte.

LA DAME.

Moi aussi, j' l'ai toujours été.

L'EX-ÉPICIER.

La p'tite femme, entre nous, a bien des p'tites choses à se reprocher.

LA DAME.

Tombez sus les femmes, vous gênez pas, allez vot' train! Qué tort qu'a s'a rendu coupable? lequel, citez-le-moi? J'vas pu loin, j' dis qu'a n'a fait qu' son d'voir.

L'EX-EPICIER.

Lequel de devoir?

LA DAME.

Alle a *suit* son mari, la loi y ordonnait.

LE PARTICULIER.

Qui ça, son mari?

LA DAME, au particulier.

J' vivrais cent ans j' vous répondrais pas (à l'ex-épicier). Lisez l'acte d'accusation, j'ai pas l' temps d' vous l'expliquer.

L'EX-ÉPICIER.

J' la connais mieux q' vous ; à preuve, c'est qu' tous les jours, depuis l'ouverture des portes, j'étais à l'ouverture des portes, rien ne m'a échappé.

LA DAME.

Ça vous a bien profité, parlons-en.

LE PARTICULIER.

Vous aureriez tout aussi ben fait d' rester chez vous.

LA DAME.

Et vous mangez du pain?

LE PARTICULIER.

J' dis qu' la mort n'a pas faim.

LA DAME.

Après ça, j' dis pas ça pour vous; nous avons des personnes qui comprennent pas, faut les excuser.

LE PARTICULIER.

Des abrutis.

L'EX-EPICIER, au particulier.

Plait-y? C'est toujours pas vous qui m'en r'montrera.

LE PARTICULIER.

Ça jamais été mon intention.

L'EX-ÉPICIER.

J'ai été jury, tel que vous m' voyez.

LE PARTICULIER.

Possible ! J' vous vois pas dans c' rôle-là.

L'EX-ÉPICIER.

J'en ai condamné plus d' quat' qui ne le méritaient pas la quarantième partie de ceux-ici.

LE PARTICULIER.

J' vous en fais pas mon compliment.

L'EX-ÉPICIER.

Pas d' pu embarrassé, comme on dit, que c'lui qui tient la queue d' la poêle.

LA DAME.

Dans c' cas-là, quand on s' sent pas les moyens d'eune chose, on se retire; mais l'homme est si pétri d'amour-prope!

LE PARTICULIER, à l'ex-épicier.

Otez-y donc vot' casquette, à madame, pour la remercier d' son compliment.

L'EX-ÉPICIER.

J' l'oterai si j' veux. J' suis pas vot' domestique.

LE PARTICULIER.

J' vous l'ai jamais d'mandé. Vous l' serez jamais, n'y comptez pas.

LA DAME.

Faites comme moi, y répondez pas, à c' bel inconnu, *Palmerin* ou le *Solitaire des Gaules*. Prenez vos billets! Ça m' rappelle ma jeunesse. — Comme ça, m'sieu Catoire, vous *resereriez* du jury, vous condamneriez ces gens-là?

L'EX-ÉPICIER.

A belles baise-mains! J' n'en ferais ni une ni deux: faut des exemples!

LA DAME.

J' commencerais par le neveu.

L'EX-ÉPICIER.

Moi aussi.

LA DAME.

Pourquoi ? J'en sais rien. J'aime pas c' jeune homme-là, il a l'air suffisant.

LE PARTICULIER.

Moi, Mairand, le neveu, le *chartutier*, la tante, tout le bataclan !

LA DAME.

Vous n' savez c' que vous dites.

LE PARTICULIER.

Parce que ?

LA DAME.

La tante peut pas êt' condamnée, vu qu'alle a été assassinée.

LE PARTICULIER.

Ça m'est égal, ça y apprendra.

LA DAME.

Pas la femme, moi, pas la femme.

LE PARTICULIER.

Pasce qu'alle est d' vot' *sesque*.

L'EX-ÉPICIER.

Il est de fait et certain que si c'est pas l' neveu

qu'a fait la sottise, c'est pas moins lui qui l'a conseillée.

LA DAME.

J' l'ai toujours dit.

L'EX-ÉPICIER.

Vous avez évu raison de l' dire, les recéleurs sont réputés pires que les voleurs.

MADAME CAZOTTE, MADAME SEGUIN, BOSSET.

MADAME CAZOTTE.

Ça va bien ?

MADAME SEGUIN.

Tout doucement, et chez vous ?

MADAME CAZOTTE.

Couci, couci ; vous aussi ?

MADAME SEGUIN.

Toujours mes poids sur l'estomac.

MADAME CAZOTTE.

Comme moi mes crampes aux jambes. Dormez-vous ?

MADAME SEGUIN.

Dormir comme je dors, autant ne pas l'être.

MADAME CAZOTTE.

J'ai la même chose à vot' service.

MADAME SEGUIN.

J'ai, c'te nuit, compté toutes les heures.

BOSSET.

Ces dames vont bien ?

MADAME CAZOTTE.

Tiens ! tiens ! tiens ! m'sieu Bosset !

MADAME SEGUIN.

J' vous croyais mort.

BOSSET.

A l'exception que l'on a oublié d' m'enterrer.

MADAME CAZOTTE.

C'est c' que j' vois et avec plaisir.

MADAME SEGUIN.

J' me l'avais laissé dire aussi, qu' vous n'étiez pus de c' monde.

BOSSET.

J'en ai rappelé.

MADAME CAZOTTE.

Et vous avez ben fait.

BOSSET.

Ma mère n'en fait plus.

MADAME CAZOTTE.

Tant pis.

MADAME SEGUIN.

Comment qu' ça va, sans êt' trop curieuse ?

BOSSET.

Bien du corps, mal de la tête.

MADAME SEGUIN.

J' suis tout comme vous. Encore d' ces maladies, les nôtres, qu'on n' plaint pas.

BOSSET.

Moins fort cependant aujourd'hui qu'hier, je me hâte de le dire. Néanmoins, je vous avouerai que j'eusse été à l'extrémité, je serais toujours venu, tant cette affaire m'intéresse.

MADAME CAZOTTE.

Vous savez ?

BOSSET.

Pas encore.

MADAME CAZOTTE.

Ce matin, l'avocat général prend la parole.

BOSSET.

Je le savais, je l'ai ouï dire hier chez la marchande de tabac.

MADAME SEGUIN.

Qu' j'aime donc c' mossieu-là !

MADAME CAZOTTE.

Quand on parle à c' point-là, c'est pas des paroles qui partent de la bouche des gens, c'est des perles.

BOSSET.

Le plus beau des dons, mesdames, celui-là !

MADAME SEGUIN.

C' que j' me dis tous les jours.

MADAME CAZOTTE.

A le voir dans la rue, jamais y n' viendra à l'idée de personne de dire : Voilà un grand homme.

MADAME SEGUIN.

Parce qui paye pas d' mine.

MADAME CAZOTTE.

Mais quel talent, mes enfants, quel talent !

MADAME SEGUIN.

C'est déjà beaucoup d'êt' le premier dans sa partie.

BOSSET.

C'est tout.

MADAME SEGUIN.

Y a pas à dire, y vous trouvera des crimes où tout le monde ne rencontrerait que des vertus.

MADAME CAZOTTE.

Quel nez faut qu'il ait!

BOSSET.

Encore une des prérogatives du génie.

MADAME SEGUIN.

Aussi, comben qu'a doit êt' heureuse, sa femme, d'un génie comme celui-là!

MADAME CAZOTTE.

Qui vous dit, après ça, qu'elle n'a pas ses peines!

MADAME SEGUIN.

C'est égal, le jour qu'a voudra, nous *sangerons*.

BOSSET.

Contentons-nous, mesdames, du lot que le ciel nous a donné.

MADAME SEGUIN.

Plus qu'un aut' ça vous est facile à dire, tout vous a toujours *revussi*.

BOSSET.

Toujours n'est pas le mot.

MADAME SEGUIN.

C'est égal, pas n'à vous de se plaindre.

BOSSET.

Aussi ne me plaigné-je pas. Règle générale, pour être heureux sus terre, faut toujours regarder au-dessous de soi.

MADAME SEGUIN.

Au-dessous, j'ai personne à voir.

MADAME CAZOTTE.

(A madame Seguin.) A-vous pris vot' café?

MADAME SEGUIN.

Si vous voulez, mais j'y ai pas touché, j'avais pas faim.

MADAME CAZOTTE.

Dieux! que je la plains!

MADAME SEGUIN.

Qui? sans vous commander.

MADAME CAZOTTE.

La pauv' vieille dame.

MADAME SEGUIN.

Vous avez core ben d' la bonté d' reste; alle a pus besoin de rien.

MADAME CAZOTTE.

Avec une fortune comme la sienne, ne pas mourir dans son lit!

MADAME SEGUIN.

Pisqu'alle a reçu le coup d' la mort dans sa chamb' à coucher, alle en était pas loin.

BOSSET.

Je suis désolé, mesdames, de n'avoir point de siéges à vous offrir.

MADAME CAZOTTE.

J'accepterais d'autant plus volontiers que j'ai mes jambes que je ne les sens plus.

MADAME SEGUIN.

Et moi donc!

BOSSET.

Vous souvenez-vous, ce n'est pas hier, vous souvenez-vous du procès de la rue Notre-Dame-des-Champs?

MADAME SEGUIN.

J'vivrais cent ans que j'men souviendrais.

MADAME CAZOTTE.

Moi, comme si c'était hier.

MADAME SEGUIN.

Trois jours et trois nuits, songez donc, qu'nous avons passé à la belle étoile.

MADAME CAZOTTE.

Sous des parapluies, mais quoiqu'bien couverte, j'étais pas moins trempée...

MADAME SEGUIN.

Pas plus qu'moi.

MADAME CAZOTTE.

Mais trempée, comme y n'est pas possible ! aussi, à partir d'c'moment là je tousse, telle que vous me voyez. Du reste, faut pas se plaindre, nous avons été bien dédommagées par tout ce que nous avons vu.

MADAME SEGUIN.

J'me plains pas non plus.

MADAME CAZOTTE.

Tous condamnés.

MADAME SÉGUIN.

Tous les sept.

MADAME CAZOTTE.

On n'avait jamais vu ça.

MADAME SEGUIN.

Je n'suis pas n'un procès, que j'pense, tout d'suite, a vot' cousine.

MADAME CAZOTTE.

Vous parlez la d'un temps qui n'est plus.

MADAME SEGUIN.

Était-elle assez divinement placée pour voir toutes ces cérémonies là!

MADAME CAZOTTE.

J'crois bien, quai de la Féraille, à deux pas de sa chope.

MADAME SEGUIN.

Nous commencions d'abord par bien déjeûner, si vous vous rappelez.

MADAME CAZOTTE.

Ce qui nous empêchait pas de dîner.

MADAME SEGUIN.

C'est-à-dire qu'à l'heure de dîner, je m'mettais à table, pour faire comme tout le monde, par politesse, mais j'avais pas d'appétit.

MADAME CAZOTTE.

Moi non plus! La première fois, ça produisait généralement c't'effet-là, mais après...

MADAME SEGUIN.

On dévorait. Il est sûr et certain qu'on finissait par s'y faire. Il en est d'ça comme de la mort de mon mari.

MADAME CAZOTTE.

Dans tout la même chose.

MADAME SEGUIN.

Y a que l'premier qui coûte, comme dit la chanson :

Le premier pas
Se fait sans qu'on y pense.

MADAME SEGUIN.

Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas...

UN SERGENT DE VILLE.

Dites donc un peu, mesdames, sans vous interrompre...

MADAME SEGUIN.

Im'semble que nous n'insultons personne.

UN GAMIN.

Et la majesté des lieux ?

MADAME SEGUIN.

On parle pas d'ces choses-là à table.

MADAME CAZOTTE.

J'sais ben qu'la première fois, de les voir passer tous ces scélérats-là, ça m'avait donné la chair de poule.

MADAME SEGUIN.

Moi dans le ventre qu'était mon mal.

MADAME CAZOTTE.

Puis, quand j'ai retourné les voir, je n'vous dirai pas, ça m'a fait plaisir, mais ça m'intéressait, au point qu'ensuite j'restais jusqu'au bout.

MADAME SEGUIN.

Et vous en étiez pas fâchée?

MADAME CAZOTTE.

Au contraire, faut tout voir dans la vie.

MADAME SEGUIN.

D'autant qu'chez vot' cousine nous étions aux premières loges. Elle était ben gentille.

MADAME CAZOTTE.

Si ce n'est qu'elle a toujours eu une épaule plus haute que l'aut'.

MADAME SEGUIN.

Sans vous j'm'en aurais jamais aperçu.

MADAME CAZOTTE.

Habillée ça ne paraissait pas.

BOSSET.

Je ne l'ai jamais vue autrement.

MADAME CAZOTTE.

J'aime à le croire.

MADAME SEGUIN.

Manquerait pu qu'ça ! — Dites donc, dites donc! papa Bosset, avec vot' air de n'pas y toucher, si l'on vous laissait faire...

BOSSET.

Je ferais de mon mieux.

MADAME SEGUIN.

Mauvais sujet !

BOSSET.

Mais je n'en abuserais pas. — Qu'est-elle devenue, la petite cousine?

MADAME CAZOTTE.

Elle est devenue... qu'elle est morte.

BOSSET.

Et madame sa mère?

MADAME CAZOTTE.

La même chose. Le père, la mère, la tante et

les sœurs, toute la maison, il n'en est plus question, tout est fricassé.

BOSSET.

Que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été.

MADAME SEGUIN.

C'est ma consolation.

UNE CORDONNIÈRE, UN MAÇON, UN EMBALLEUR, UN CHAUDRONNIER, UNE REVENDEUSE, ETC.

LE MAÇON.

Ça j'peux l'dire, j'lai assez prouvé, j'crains pas la fatigue.

LE CHAUDRONNIER.

Ni moi.

LE MAÇON.

Mais rester trois heures debout, sus nos jambes, comme nous le faisons, sans rien prend', j'dis qu'c'est d'trop, pour une personne seule.

LE CHAUDRONNIER.

C'est par trop aussi, y a pas d' bon sens.

LE MAÇON.

Il est bon d' vous dire qu'à c' matin j'allais travailler, quand, en route, j' rencont' un pays; nous prenons un verre de vin ensemble, pis on s'en vient à parler du procès.

LE CHAUDRONNIER.

On n' parle que d' ça dans tout Paris, n'importe quel côté qu' vous vous tourniez.

LE MAÇON.

Pour lors, qui m' dit, dit-y : « Y n'est qu' temps, si nous voulons t'êt' placés convenablement, faut nous dépêcher. — Ça va, que j' réponds. » Nous prenons une seconde tournée, et hardi ! nous voilà !

LA CORDONNIÈRE.

(A son voisin.) Quelle heure qu'il est, sans vous commander ?

LE VOISIN.

Neuf heures qui viennent de sonner.

LA CORDONNIÈRE.

Merci. Ben obligée.

LE VOISIN.

Y a pas d' quoi, à vot' service.

LA REVENDEUSE.

Encore deux heures à attendre.

LA CORDONNIÈRE.

Au moins, si c'est pas davantage.

L'ÉCAILLÈRE.

Mame Gardet!

MADAME GARDET.

Si vous plaît ?

LA REVENDEUSE.

Êtes-vous là?

MADAME GARDET.

J' crois ben qu'oui.

LA REVENDEUSE.

Êtes-vous comme moi ?

MADAME GARDET.

Je l' voudrais, j'aurais p't-êt' pas si chaud.

LA REVENDEUSE.

J' commence à en avoir assez, d' tout ça.

MADAME GARDET.

Faut êt' lâche, comme j' la suis, pour rester.

UNE JEUNE PERSONNE, à sa voisine.

Pardon, madame, si j' vous interromps.

UNE VOISINE.

Faites, mamselle.

LA JEUNE PERSONNE.

Pourriez-vous m' dire si c'est qui seront faits mourir?

LA CORDONNIÈRE.

Paraîtrait qu'oui selon les uns, qu' non d'après les aut's.

UN INDIVIDU.

A cause que c'est des riches.

UN OUVRIER.

Je n' vois pas déjà qui soient si riches.

L'INDIVIDU.

D'aucuns, pas tous; mais le neveu, celui qu' a tout dirigé, l'est, riche.

LA CORDONNIÈRE.

Le n'veu? Où voyez-vous ça?

UN DOMESTIQUE.

J'ai pas besoin de l' voir, je l'ai assez vu : il a plus de deux cents francs à manger par jour.

LA REVENDEUSE.

Sa tante les avait, pas lui. Quand j' dis deux

cents francs, pas deux cents francs, mais quatre cents qu'elle avait à manger par jour, lui pas.

MADAME GARDET.

Je m' *la* suis laissé dire aussi.

LE DOMESTIQUE.

Mes maîtres les connaissent.

L'ÉCAILLÈRE.

Y z'ont là de jolies connaissances, j' leur en fais mon compliment.

LA REVENDEUSE.

Permettez-moi d' m'y joindre.

MADAME GARDET.

Parlons peu et parlons bien. Croyez-vous, mesdames, qui leur sera rien fait, à tout ce monde-là ?

LA REVENDEUSE.

Je l' crains plus que je n' le souhaite.

L'ÉCAILLÈRE.

Je n' demande qu'une chose : qu' les ceux qui massacrent soyent massacrés. Jusqu'à Henri IV, le roi des hommes, qu'ils ont fait périr sous l' coup d'un assassin ! Pour ça que j'aime pas de voir les

souverains s' promener dans Paris : un malheur est sitôt arrivé !

MADAME GARDET.

Vous savez, au surplus, mesdames, les *on dit?*

L'ÉCAILLÈRE.

Je demande à les connaître.

MADAME GARDET.

Il est grandement question d' supprimer les bourreaux.

L'ÉCAILLÈRE.

Quoi qu'on veut qui d'viennent ?

LA REVENDEUSE.

Des rentiers, y en a pas encore assez.

L'ÉCAILLÈRE.

Tout simple : du moment qu'on leur z'y enlève leur état ! C'est pas moi, c'est pas vous qui leur z'y donnera d' l'ouvrage.

LA REVENDEUSE.

Et c'est nous qui payera.

MADAME GARDET.

Comme toujours.

L'ÉCAILLÈRE.

Savez-vous c' qu'en résultera, d' tout ça ?

LA REVENDEUSE.

Pas encore.

L'ÉCAILLÈRE.

Qu'on viendrait à tuer quequ'un des miens, voire même mon mari, s'il était encore de c' monde, l'auteur du coup n' périrait que d' ma main.

MADAME GARDET.

On ne peut se faire justice soi-même.

LA REVENDEUSE.

C'est bien défendu.

L'ÉCAILLÈRE.

Du moment qu'on ne me la fait pas, je m' la fais, j'en suis ben fâchée, tant pis, fallait pas qui y aille ! Supposons, une supposition...

LA REVENDEUSE.

J'vous comprends, allez toujours.

L'ÉCAILLÈRE.

Supposons qu'en rentrant chez vous, après avoir travaillé toute la journée, mais travaillé...

LA REVENDEUSE.

Comme nous travaillons, après ?

L'ÉCAILLÈRE.

Vous trouviez vot' homme, vos enfans, vos

père et mère, si vous les avez chez vous, nageant dans des flots de sang?

MADAME GARDET.

Comme ça s'voit, tous les matins, dans les journaux.

LA REVENDEUSE.

Allez toujours.

L'ÉCAILLÈRE.

Naturellement, vous *sereriez* pas contents.

MADAME GARDET.

Ni contente ni ben aise.

L'ÉCAILLÈRE.

Est-ce qu'en bonne conscience, des gueux et des brigands pareils devraient exister! ses père et mère! pauv' chéris! y meurent déjà ben trop vite! (Elle tire son mouchoir.)

LA REVENDEUSE.

Allons, allons, mame Guibout, faisons pas l'enfant.

L'ÉCAILLÈRE.

C'est qu'avec moi, voyez-vous, faut jamais toucher c'te corde-là!

UN MONSIEUR.

En proscrivant les rigueurs...

L'ÉCAILLÈRE.

Après ?

LE MONSIEUR.

En adoucissant les peines, les magistrats n'ont qu'un seul et même but.

LA REVENDEUSE.

Lequel, si vous plaît ?

LE MONSIEUR.

De rendre les hommes meilleurs.

MADAME GARDET.

Toujours les hommes, jamais les femmes, j'*avons* remarqué !

LA REVENDEUSE.

En faisant les lois, eux, pas bêtes, y leur sont ménagés.

L'ÉCAILLÈRE.

Ça l'empêche que vous aurez acquitté ceux à cause que nous sommes ici.

MADAME GARDET.

Ça m'étonnerait pas.

UN OUVRIER.

Moi, ça m'étonnerait, voilà la différence.

UN VOISIN.

Du moment qu'mosieu décide, je m'incline.

L'OUVRIER.

Y a point à s'incliner, j'vous parle pas, passez vot'chemin.

LE VOISIN.

De quoi ! de quoi !

L'OUVRIER.

Pourquoi dites-vous pas, pendant qu'vous y êtes, qu'on achète le jury? ça serait plus tôt fait.

LA REVENDEUSE.

Vous allez trop loin, il a pas dit ça.

L'OUVRIER.

Vous avez pas la parole, taisons-nous ! — J'ai mon patron, qui l'était jury, l'mois passé, allez-vous dire aussi qu'il était vendu ?

L'INDIVIDU.

J'en dis rien.

L'OUVRIER.

Il a fait remarquer, au contraire, qu'un riche qui fait des sottises, rien ne l'excuse, tandis que nous aut's, quand y nous arrive d'êt' sans ouvrage, faut pas moins nous procurer du pain pour not' femme qu'est en couche, ou nos enfants qu'en demandent, n'importe comment, il en faut ! J'sais ben qu'aut'fois, on s'arrêtait pas à ces considérations-là, mais à c't'heure on s'y arrête.

Tant qu'aux riches, vous *aureriez* l'intention de les ménager, vous *osereriez* pas l'faire.

L'INDIVIDU.

J'dis que d'tout temps, y a *éhu* des préférences, qui y en aura toujours.

L'ÉCAILLÈRE.

Et moi, quiconque a tué, doit l'être.

LE MONSIEUR.

Règle générale, faut faire le bien pour le mal.

L'ÉCAILLÈRE.

Alors, d'après mosieu, on aura dérangé cent et tant de personnes, sans compter les magistrats, les huissiers, les gendarmes, nous aut's et tout ça pour *rerien?* merci! ça s'rait encore trop commode, à la fin.

DEUXIÈME INDIVIDU.

Du moment qu'il existe des preuves.

L'ÉCAILLÈRE.

Faut pas moins qu'il en existe, y a jamais d'fumée sans feu.

L'OUVRIER.

Après ?

L'ÉCAILLÈRE.

Pourquoi que j'suis pas en prison, vous non

plus? Parceque nous avons rien fait pour y êt' ! Tous tant qu'nous sommes ici, on nous a jamais arrêtés.

UN NOUVEAU VENU.

Pas sûr.

LE MONSIEUR.

Je le serais, j'en subirais les conséquences.

LA REVENDEUSE.

L'beau mérite ! pouvant point faire autrement ! Gribouille, va !

L'ÉCAILLÈRE.

J'vais me mett' a faire les cent dix-neuf coups, à présent, si j'suis pincée, j'm'en moque, j'invoque les circonstances atténuantes, on m'renvoye, j'rent' à la maison, on n'a l'droit de me rien dire.

LA REVENDEUSE.

Quand j'pense qu'avec la millième partie d'son avoir, à la pauv' femme, qu'on juge ses assassins, j'aurais pu êt' si heureuse et mon homme aussi !

UNE OUVRIÈRE.

J' m'aurais marié.

LA CORDONNIÈRE.

As-tu fini !

LA REVENDEUSE.

Pour le coup que j'porterais chapeau! Mon rêve!

MADAME GARDET.

On serait aux anges, avec un revenu pareil.

LA CORDONNIÈRE.

Et voyez où ça conduit.

L'ÉCAILLÈRE.

Toujours pas moi qu'on fera mourir pour avoir mon argent.

MADAME GARDET.

Moi non plus, pas d'danger.

LA CORDONNIÈRE.

Une fiche de consolation.

LA REVENDEUSE.

Voulez-vous, mesdames, que j'vous dise?

L'ÉCAILLÈRE.

J'veux bien.

LA REVENDEUSE.

J'ai jamais *éhu* d'chance.

L'ÉCAILLÈRE.

Donnons-nous la main.

MADAME GARDET.

Et moi, croyez-vous que je n'en ai jamais *éhu* beaucoup? un mari qu'est toujours malade.

LA CORDONNIÈRE.

Comme le mien qui boit ; aussi, chaque fois que j'vois passer un enterrement, savez-vous ce que j'fais ?

MADAME GARDET.

Le signe de la croix, comme tout l'monde.

LA CORDONNIÈRE.

Oui, mais après?

MADAME GARDET.

Après ? j'en sais rien.

LA CORDONNIÈRE.

J'me dis, il est ben heureux celui là; son ouvrage est faite, il va se reposer.

L'ÉCAILLÈRE.

En fait de repos, je n'en ai jamais *éhu*, j'en aurai jamais.

LA REVENDEUSE.

J'en ai autant à vot' service.

MADAME GARDET.

Si ce n'était par respect humain, j'm'en irais, tant j' m'ennuie d'attend' des éternités pareilles.

LA REVENDEUSE.

Si encore on était sûr et certain de s'placer.

L'ÉCAILLÈRE.

C'est si douteux.

MADAME GARDET.

Je dis toujours : jamais on m'y reprendra, *pis* toujours on me reprend.

LA REVENDEUSE.

Des crimes comme ceux-là se rencontrent pas toutes les semaines.

L'ÉCAILLÈRE.

Heureusement.

UNE VOIX.

Vous avez pas l'droit d'vous mett' là.

DEUXIÈME VOIX.

Ça vous r'garde pas.

PREMIÈRE VOIX.

Vous allez voir comme ça me r'garde pas.

PLUSIEURS ASSISTANTS.

A la queue !

L'ÉCAILLÈRE.

C'est pas non plus êt' raisonnable ; voilà trois heures et même davantage que nous sommes à croquer l'marmot et l'on viendra prend' nos places ! oh ! mais non !

L'ASSISTANCE.

A la queue ! à la queue !

UNE DAME.

Y a donc plus d' sergents d' ville?

UNE VOISINE.

Y en a toujours quand on en a pas de besoin.

TROISIÈME VOISINE.

Le v'là! le v'là!

UN LAMPISTE.

T'nez là, sergent, d'vant vous, c' Parisien en casquette.

UN NOURRISSEUR.

Dites z'y qui s'en aille.

L'ASSISTANCE.

A la queue! à la queue!

LE SERGENT, à l'usurpateur.

Dites donc, hé! là-bas, allez donc voir un peu dans la rue si j'y suis.

L'ASSISTANCE.

A la queue! à la queue!

L'USURPATEUR.

Je venais pour voir quéqu'un d' ma connaissance.

LE SERGENT.

Faites-moi l'amitié d' vous en r'tourner, et pu vite que ça!

L'ASSISTANCE.

A la queue! à la queue!

LE SERGENT.

Entendez-vous c' que j' dis?

L'USURPATEUR.

On s'en va. Me bousculez pas.

UNE DAME.

Faut-y pas prend' des mitaines?

L'USURPATEUR.

Me touchez pas, j' vous dis.

Tumulte.

UN INDIVIDU.

Vous avez pas l' droit d'y toucher, à c't' homme.

UN SECOND.

Pourquoi qui viole la consigne?

LE PREMIER INDIVIDU.

Y viole rien.

L'ASSISTANCE.

A la queue! à la queue!

L'ÉCAILLÈRE.

Bon, v'là l' chapeau du sergent par terre.

LA REVENDEUSE.

Ça va s' gâter, vous allez voir.

UN QUIDAM.

Pourquoi aussi que l' sergent y a mis la main sus l' collet?

MADAME GARDET.

Y l'a pas maltraité : y a dit seulement d' s'en aller.

LE QUIDAM.

Si veut pas s'en aller!

LA REVENDEUSE.

L' sergent suit sa *consine*, y l'a rien à dire.

MADAME GARDET.

Les voilà tous les deux qui s' roulent. A la garde!

L'ÉCAILLÈRE.

Et dire que v'là deux hommes qui vont s' tuer, et personne pour les séparer.

LA REVENDEUSE.

Empêchez-les donc, tas d' faignants. — A la garde!

L'ÉCAILLÈRE.

Soyez calme, la v'là qu'arrive.

MADAME GARDET, à son voisin.

Pourquoi donc qu' vous voulez m' marcher sus l' corps?

LE GAMIN.

J' vous marche pas, c'est vous qui reste là comme un I.

MADAME GARDET.

J' vous défends de m' toucher.

LE GAMIN.

Vous m' défendez?

MADAME GARDET.

Oui, j' vous défends.

LE GAMIN.

Êtes-vous ma mère?

MADAME GARDET.

J'en serais bien fâchée.

LE GAMIN.

Pour me défendre.

L'ÉCAILLÈRE.

Attention! v'là les portes qui s'ébranlent.

MADAME GARDET.

Mame Guibout, nous quittons pas.

L'ÉCAILLÈRE.

Bon, v'là que j' perds mon bonnet.

UN GAMIN.

Vous voulez dire vot' marmotte.

MADAME GARDET.

Aïe! aïe! aïe!

L'ÉCAILLÈRE.

Quoi qu' vous avez?

MADAME GARDET.

J'étouffe!

LA REVENDEUSE.

Poussez donc pas.

L'ÉCAILLÈRE.

Dieu qui y a des gens qui sont bêtes!

UNE FEMME JEUNE ENCORE.

A la garde!

UN PLAISANT.

Vous assassinez pas, ça n'avance à rien.

LE LAMPISTE.

Bon! une femme qui se trouve mal!

UN VITRIER.

Donnez-z'y d' l'air.

LE LAMPISTE.

Plutôt un verre d'eau.

UNE VOIX.

Au voleur!

PREMIER GAMIN.

Dieux! j' ris-t'y. Eh! là-bas!

DEUXIÈME GAMIN.

Allume! allume!

L'ÉCAILLÈRE.

Mame Gardet!

MADAME GARDET.

Oui!

L'ÉCAILLÈRE.

Quoi qu' vous faites?

MADAME GARDET.

J'étouffe, et vous?

L'ÉCAILLÈRE.

Moi aussi.

LES IMPITOYABLES

PERSONNAGES.

MARION.

BONNIN.

Mme MARION.

MÉLANIE.

LES IMPITOYABLES

La scène en province chez madame Marion.

MARION, BONNIN, MADAME MARION.

Marion et sa femme, assis près de la table. Bonnin seul fonctionne.

MADAME MARION.

Monsieur Marion, donne à boire à monsieur.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces.

MADAME MARION.

Monsieur Bonnin?

BONNIN.

Madame?

MADAME MARION.

Sans cérémonie, changeons de place.

BONNIN.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

MADAME MARION.

Venez par ici.

BONNIN.

Je suis à merveille.

MADAME MARION.

Faites ce que je vous dis.

BONNIN.

Uniquement pour vous obéir.

MADAME MARION.

A la bonne heure! Vous aviez là un vilain soleil dans les yeux qui vous faisait faire des grimaces abominables; tenez, j'en pleure.

BONNIN.

Vous êtes bien bonne.

MADAME MARION.

C'est plus fort que moi : j'aime pas voir souffrir ni bêtes ni gens. — Attendez un peu. (Elle se lève.) Ouvrez l'œil ; plus grand, plus grand, que je vous l'essuie ; n'ayez pas peur, mon mouchoir est blanc. — Voilà qui est fait. — Dans cinq minutes il n'y paraîtra plus.

BONNIN.

Je vous rends grâces.

MADAME MARION.

Et vous ne disiez rien!

BONNIN.

J'ai toujours si peur de déranger les gens!

MADAME MARION.

Faites donc le bon apôtre, je vous conseille! C'est pour ça que vous tombez chez les gens sans rien dire, en sournois, et justement vous arrivez comme nous sortions de table; ma foi, tant pis, ça vous apprendra! J'avoue qu'à l'heure qu'il est, faire faire à une bonne une seconde cuisine, je ne m'en sens ni l'envie ni le courage.

BONNIN.

Soyez sans inquiétude, j'ai parfaitement déjeuné.

MADAME MARION.

Monsieur Marion, donne à boire à monsieur.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces.

LES MÊMES, MÉLANIE.

MÉLANIE.

Madame?

MADAME MARION.

Eh bien?

MÉLANIE.

Vous savez pas?

MADAME MARION.

Non, et vous?

MÉLANIE.

Mame Bury...

MADAME MARION.

Elle n'est pas morte?

MÉLANIE.

Non, madame, pas encore.

MADAME MARION.

A vous voir, on serait tenté de le croire.

MÉLANIE.

Alle envoie demander si c'est qu' madame va v'nir la prend' tantôt pour aller chez mame Cousin.

MADAME MARION.

Vous ferez dire, ou plutôt vous direz à Mme Bury qu'il m'est tombé quelqu'un de Paris.

MÉLANIE.

Et qu' ça vous empêche d'y aller, pas vrai?

MADAME MARION.

Voulez-vous me laisser dire.

MÉLANIE.

Dites, j' veux bien.

BONNIN.

Je ne voudrais pas pour un empire...

MADAME MARION.

Dites-lui aussi que j'espère que monsieur me permettra d'aller la prendre tantôt sur les deux heures.

BONNIN.

Je serais désolé...

MÉLANIE.

Papa Bonnin?

BONNIN.

Mademoiselle?

MÉLANIE.

Ça va toujours, l'appétit?

BONNIN.

J'ai parfaitement déjeuné.

MÉLANIE.

Merci, vous n'êtes pas difficile.

MADAME MARION.

Monsieur Marion, fais donc boire monsieur.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces.

MÉLANIE.

Et Justine, papa Bonnin, comment qu'a va?

BONNIN.

Elle vous dit bien des choses.

MÉLANIE.

Merci. En voilà une qu' est ben sûre d'mourir chez vous!

BONNIN.

Elle vous l'a dit?

MÉLANIE.

Alle me l'a point dit; mais aux termes que vous en êtes...

MADAME MARION, à Mélanie.

Prenez donc la peine de vous asseoir.

MÉLANIE.

Pas pour le moment, faut que j'aille et vienne. Est-ce qu'a m'a pas tout dit, Justine : qu'a faisait chez vous tout c' qu'a voulait; qu'a mettait les robes de madame, qu'on *li* disait jamais rien; que tout c' qu'alle entreprenait était bien; qu'alle avait d' l'argent de placé; enfin qu'alle était *hureuse* comme personne. (Elle s'assied.)

MADAME MARION.

Monsieur Marion, verse à boire à monsieur.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces.

MÉLANIE.

Pour combien d' temps, p'pa Bonnin, qu' vous êtes ici?

BONNIN.

Je n'en sais rien encore.

MÉLANIE.

En attendant, j'ai toujours mis des draps à vot' lit.

MADAME MARION.

Quand, mademoiselle, comptez-vous aller à la boucherie?

MÉLANIE.

Pas avant deux heures; j'ai tout l' temps. P'pa Bonnin?

BONNIN.

S'il vous plaît?

MÉLANIE.

Chez vous, c'est-y Justine qui y va, au marché?

BONNIN.

Depuis qu'elle est à la maison.

MÉLANIE.

Ici pas.

MADAME MARION.

J'ai mes raisons.

MÉLANIE.

Ben des amitiés à Justine, si vous y écrivez.

BONNIN.

Merci pour elle.

MADAME MARION.

Et le café de monsieur?

MÉLANIE.

Sus l' feu, qui chauffe. — (A Bonnin.) Eh ben, n'à revoir, p'pa Bonnin.

BONNIN.

Vous aussi.

MADAME MARION, BONNIN, MARION.

MADAME MARION.

Monsieur Marion, donne à boire à monsieur.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces.

MADAME MARION.

Toujours la même, Mélanie, vous voyez, mangeant toujours dans la main, ici comme chez elle.

BONNIN.

Elles ne sont guère attachées aux maisons qu'à cette condition.

MADAME MARION.

Si encore elles l'étaient! Néanmoins, celle-ci, telle qu'elle est, je la préfère de beaucoup à la vôtre.

BONNIN.

Toutes deux ont les mêmes qualités.

MADAME MARION.

Je n'ai jamais pu voir Justine en face.

BONNIN.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

MADAME MARION.

Et si l'on n'a pas le bonheur de lui plaire, il n'y a pas de grossièretés qu'elle ne vous fasse.

BONNIN.

Très-passionnée, Justine, très-passionnée.

MADAME MARION.

Quelle engeance! monsieur Bonnin, quelle engeance!

LES MÊMES, MÉLANIE.

MADAME MARION.

On serait trop heureux si l'on pouvait se passer de ce monde-là!

MÉLANIE, un plateau à la main.

Allez vot' train, continuez vos éloges, vous gênez pas, où est-ce qu'y a d'la gêne, vous savez?

MADAME MARION.

Vot' café est-il chaud au moins?

MÉLANIE.

Vous pouvez y goûter.

MADAME MARION.

Monsieur Bonnin?

BONNIN.

Belle dame?

MADAME MARION.

Je ne me souviens plus si vous mettez du sucre.

MÉLANIE.

En voilà une question! — Essayez toujours.

MADAME MARION.

Monsieur Marion, ne dors pas, je t'en supplie.

MÉLANIE.

Madame n'a plus besoin de moi?

MADAME MARION.

Pas pour le moment.

MÉLANIE.

En ce cas je m'en vas.

MARION, MADAME MARION, BONNIN.

MADAME MARION.

Une petite goutte d'eau-de-vie dans vot' café, monsieur Bonnin?

BONNIN.

Volontiers.

MADAME MARION.

Comme il n'en est jamais entré chez vous.

BONNIN.

Je veux bien.

MADAME MARION.

Qu'en dites-vous?

BONNIN.

Délicieuse.

MADAME MARION.

Quand je vous disais! Voyons, monsieur Marion, ne dors pas.

BONNIN.

Laissez-le faire.

MADAME MARION.

Du tout, du tout, le médecin me l'a bien recommandé : dormir, comme y dort, dans la journée, ne lui vaut rien, c'est dans le cas de le faire mourir d'un coup de sang comme M. Mermet. — Voyons, voyons, monsieur Marion, lève-toi, remue-toi un peu, va faire un petit tour, M. Bonnin le permet ; vous le permettez?

BONNIN.

Certainement.

MADAME MARION.

Puis tu reviendras. — Va, cher ami, va ; tiens, ta canne. (Elle la lui présente.)

MADAME MARION, BONNIN.

MADAME MARION.

Vous l'aurez trouvé changé?

BONNIN.

Dans la rue, je ne l'aurais pas reconnu.

MADAME MARION.

Il n'a jamais été bien fort.

BONNIN.

Non, mais il avait encore certaine activité.

MADAME MARION.

Toujours dehors, autrefois, toujours par voies et par chemins. Aujourd'hui, plus rien, une machine; il passerait toute la journée, si je le laissais faire, dans son fauteuil, à bailler aux corneilles, comme un hébété.

BONNIN.

Je voulais, belle dame, vous faire une question.

MADAME MARION.

Faites, monsieur Bonnin, faites, ne vous gênez pas.

BONNIN.

Êtes-vous toujours aussi enchantée d'avoir quitté Paris?

MADAME MARION, après un moment d'hésitation.

Je m'en vas vous dire : oui et non.

BONNIN.

C'est ce que nous avons pensé.

MADAME MARION.

A vous dire la vérité, je n'ai jamais eu ce qui s'appelle un goût très-prononcé pour la province, mais on m'avait tellement rabâché aux oreilles

qu'on y vivait pour rien, que les alouettes y tombaient toutes rôties, que nous avons voulu, mon mari et moi, vérifier le fait, et en définitive...

BONNIN.

Toujours à peu près la même chose.

MADAME MARION.

Puis, c'était le pays de mon mari.

BONNIN.

Ah! M. Marion serait...

MADAME MARION.

Né natif, son père était chapelier, son grand-père aussi, à deux pas, sur la place.

BONNIN.

Il ne me l'a pas dit.

MADAME MARION.

Il ne s'en est jamais vanté. — Quand vous voudrez, nous irons voir la maison.

BONNIN.

Avec grand plaisir. — Vous nous reviendrez, chère madame, vous nous reviendrez.

MADAME MARION.

Laissez-moi vous finir. Une chose encore, que je ne crois pas vous avoir dite...

BONNIN.

Dites, je vous en prie.

MADAME MARION.

Je suis bien aise de jouer un tour à mon propriétaire.

BONNIN.

Je vous croyais les meilleurs amis du monde.

MADAME MARION.

Je t'en souhaite! jamais de la vie!—Dites-moi?

BONNIN.

Belle dame!

MADAME MARION.

Avez-vous eu jamais à vous louer de votre porteur d'eau?

BONNIN.

Je vous avouerai franchement que je n'en sais rien, nos relations ont toujours été fort peu suivies.

MADAME MARION.

Il est de ces pays-là; les gens les plus faux, ces messieurs, les plus vindicatifs, les plus mal élevés qu'il y ait au monde!

BONNIN.

A les voir, on ne le dirait pas.

MADAME MARION.

A les voir, peut-être; à l'user, non. — Des sauvages terribles, quand une fois ils s'y mettent. J'avais eu trois fois le bonheur de sauver la vie à sa femme, il ne me l'a jamais pardonné. — Encore un petit verre.

BONNIN.

Non, merci, bien obligé, je vous rends grâces, — Et ce serait, croyez-vous, ce motif?

MADAME MARION.

Je n'en connais pas d'autres; il savait personnellement que j'avais positivement déclaré que, du jour où il m'augmenterait, je lèverais le pied; il n'a pas manqué le coche; mon bail expirait à midi, à une heure nous étions augmenté, triplé, une horreur! Je ne me possédais plus, j'étais furieuse!

BONNIN.

On le serait à moins.

MADAME MARION.

Et vous croyez que si jamais nous avions une révolution...

BONNIN.

Je ne veux pas le croire.

MADAME MARION.

Je ne lui dirais pas son fait? Je le lui dirais, monsieur Bonnin, je le lui dirais, et très-bien; un homme ne m'a jamais fait peur. Au reste il a eu raison, ça lui a réussi, il a loué mon appartement ce qu'il a voulu. — Et quelle différence, quelle différence, quand j'y pense, avec ce que je paye ici! Devinez.

BONNIN.

Je n'en ai pas la moindre idée.

MADAME MARION.

Notez que nous avons la maison entière.

BONNIN.

Je ne saurais le dire.

MADAME MARION.

Six cents francs, monsieur Bonnin, six cents francs.

BONNIN.

Six cents francs !

MADAME MARION.

C'est pour rien, une maison, avec cour et jardin, buanderie; tous mes savonnages, je les fais ici, je ne donne pas ça dehors. Il y a ici de quoi loger

hardiment quatre ménages comme le nôtre, et de l'eau, de l'eau partout.

BONNIN.

Vous avez de l'eau ?

MADAME MARION.

Partout, partout ; l'été, vous savez, monsieur Marion vit dans l'eau, ce qui est à considérer. Un moment, nous dûmes l'acheter, puis, j'ai réfléchi, je me suis dit : nous n'avons pas d'enfants, tout me porte à croire qu'à l'heure qu'il est je n'en aurai plus.

BONNIN.

En eûtes-vous jamais ?

MADAME MARION.

Deux, fille et garçon, de mon premier mari, rien de celui-ci, je les ai perdus tout jeunes, en nourrice ; bref, nous avons changé d'avis, aujourd'hui, je m'en loue.

BONNIN.

Il est de fait qu'à un certain âge, se créer des embarras...

MADAME MARION.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle, et pour laisser tout, à qui ? Je vous le demande.

BONNIN.

Je n'en sais rien.

MADAME MARION.

A des gens qui se moqueront de nous! non, non, pas de ça, Lisette, serviteur de tout mon cœur, — encore un petit verre.

BONNIN.

Volontiers... (Haussant son verre.) Merci ! merci !

MADAME MARION.

Allons donc ! ça ne peut que vous faire du bien.

BONNIN.

C'est pour boire à l'espoir que j'ai de vous revoir bientôt des nôtres.

MADAME MARION.

Je ne dis pas qu'un jour, nous ne finirons pas par là.

BONNIN.

Pourquoi pas tout de suite ?

MADAME MARION.

Mon Dieu, pour une raison toute simple, j'ai tant et tant crié par-dessus les toits que de ma vie je ne reviendrais à Paris, qu'en y revenant, chacun me jetterait la pierre.

BONNIN.

Vous croyez ?

MADAME MARION.

Et l'idée de passer pour une girouette fait que je n'ose pas.

BONNIN.

Vous êtes, par ma foi, bien bonne de vous arrêter à ces considérations-là.

MADAME MARION.

J'ai regretté mon logement, ça je l'avoue, d'autant que j'y avais mes habitudes.

BONNIN.

Je conçois cela.

MADAME MARION.

Je m'y étais mariée deux fois, j'y avais perdu mes enfants.

BONNIN.

Tout cela finit par attacher.

MADAME MARION.

Aussi, de le quitter, je ne vous le cache pas, j'ai été longtemps à m'y faire,

BONNIN.

Je le crois.

MADAME MARION.

Mettez-vous à ma place.

BONNIN.

Je m'y mets parfaitement.

MADAME MARION.

Et savez-vous qui a eu la maladresse de m'apprendre que j'allais être augmentée ?

BONNIN.

Non, certes.

MADAME MARION.

Je vous le donne en cent.

BONNIN.

Vous me le donneriez en mille, ce serait exactement la même chose.

MADAME MARION.

Madame Bonnin.

BONNIN.

Ma femme !

MADAME MARION.

Vous la reconnaissez bien là.

BONNIN.

Ça n'a pas été, je le parierais, dans une mauvaise intention.

MADAME MARION.

Je ne vous dis pas, mais avouez qu'agir ainsi. (Bas à l'oreille de Bonnin.) Passez-moi le mot.

BONNIN.

Je vous le passe.

MADAME MARION.

J'irai même plus loin...

BONNIN.

Allez, je ne m'y oppose pas.

MADAME MARION.

Je vous jure que, dans le premier moment, il lui serait arrivé quelque chose de désagréable, ça ne m'aurait pas fait de peine.

BONNIN.

La pauvre femme n'est pas méchante.

MADAME MARION.

Mon Dieu! je le sais bien, d'autant que jamais je ne lui avais fait de mal. Au reste, je ne lui en veux plus.

BONNIN.

Et vous faites bien.

MADAME MARION.

Vous me l'auriez amenée, je ne lui eusse pas sauté au cou.

BONNIN.

C'eût été parfaitement inutile.

MADAME MARION.

Mais je l'eusse bien reçue.

BONNIN.

Je n'en doute pas, elle m'en avait même manifesté l'intention.

MADAME MARION.

Qui l'en a empêchée?

BONNIN.

La malheureuse ne peut plus mettre un pied devant l'autre.

MADAME MARION.

On la dit un colosse.

BONNIN.

On dit vrai.

MADAME MARION.

Qu'elle n'avait plus figure humaine.

BONNIN.

Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'elle est devenue. Surtout depuis un an, elle a pris des proportions inouïes.

MADAME MARION.

Dernièrement, chez ma belle-sœur, je la citais,

au sujet d'un monsieur qui dînait avec nous, deux jours avant, et que je trouvais énorme, et l'on me dit que la vôtre, à côté de ce monsieur, n'était qu'un avorton, je ne voulais pas le croire.

BONNIN.

Au mariage de mademoiselle Trumeau, elle a voulu danser.

MADAME MARION.

On lui a ri au nez, on m'a conté ça.

BONNIN.

Et franchement...

MADAME MARION.

Vous n'en avez pas été fâché?

BONNIN.

Je le lui avais prédit.

MADAME MARION.

Écoutez, ce n'est point pour en dire du mal.

BONNIN.

Je ne le souffrirais pas.

MADAME MARION.

Et vous auriez raison; mais vraiment, nous avons quantité de gens qui méritent bien ce qui leur arrive.

BONNIN.

Ce jour-là elle le méritait.

MADAME MARION.

Voyez si à présent mon monstre d'homme reviendra.

BONNIN.

Il éprouvait le besoin de prendre l'air.

MADAME MARION.

Je n'ai qu'une peur.

BONNIN.

Laquelle, s'il vous plaît ?

MADAME MARION.

Qu'il ne soit allé se jeter sur son lit.

BONNIN.

Et quand cela serait ?

MADAME MARION.

Dormir ainsi, dans tous les coins, ça ne lui vaut rien, le médecin l'a dit, je ne le perdrai pas autrement.

BONNIN.

Vous n'avez rien à vous reprocher.

MADAME MARION.

Rien absolument.

BONNIN.

Vous avez fait, n'est-ce pas, tout ce qu'il était humainement possible de faire ?

MADAME MARION.

Tout, monsieur Bonnin, tout, souvent même au delà.

BONNIN.

Et si jamais vous veniez à le perdre...

MADAME MARION.

Ce serait ma consolation, je le sais bien. — Au *définitif*, c'est la plus jolie mort.

BONNIN.

Charmante ! je suis bien de votre avis.

MADAME MARION.

On ne souffre pas.

BONNIN.

Au contraire.

MADAME MARION.

On ne dérange personne.

BONNIN.

Et comme il faut toujours en finir...

MADAME MARION.

Mieux vaut celle-là qu'une autre.

BONNIN.

Je la lui souhaite.

MADAME MARION.

Merci pour lui. — Encore un petit verre.

BONNIN.

Volontiers.

MADAME MARION, versant.

Pauvre cher ami !

BONNIN, arpentant la pièce.

Dites-moi, chère dame.

MADAME MARION.

Plaît-il ?

BONNIN.

Vous vous êtes, sans doute, créé ici quelques relations ?

MADAME MARION.

Fort peu.

BONNIN.

Et vous vous en trouvez bien ?

MADAME MARION.

Admirablement.

BONNIN.

Qui voyez-vous ? — Le percepteur ?

MADAME MARION.

Non, à cause de sa femme, plus maladroite encore que quelqu'un de votre connaissance.

BONNIN.

C'est beaucoup dire. — Le maire ?

MADAME MARION.

Pas davantage, rapport à ses demoiselles.

BONNIN.

Le receveur de l'enregistrement ?

MADAME MARION.

Le plus mauvais joueur du département.

BONNIN.

Qui donc alors ?

MADAME MARION.

Le docteur.

BONNIN.

Vous voulez dire l'officier de santé.

MADAME MARION.

Le médecin, monsieur Bonnin, le médecin, si vous voulez bien.

BONNIN.

Excellente connaissance.

MADAME MARION.

Nous le voyons beaucoup, mais beaucoup, beau-

coup ; je suis même fort étonnée de ne pas l'avoir déjà vu. (Elle sonne.) Un homme de talent et de savoir, un homme de premier mérite, sans contredit.

BONNIN.

Vous l'appelez ?

MADAME MARION.

M. Capabot.

BONNIN.

Capabot !

MADAME MARION.

Le docteur Capabot. Vous ne vous attendiez point à le trouver ici ?

BONNIN.

Non, ma foi !

MADAME MARION.

Vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler ?

BONNIN.

Jamais !

MADAME MARION.

Vous n'en avez jamais entendu parler ?

BONNIN.

Jamais ! jamais !

MADAME MARION.

Jamais ?

BONNIN.

Sur ma parole !

MADAME MARION, BONNIN, MÉLANIE.

MÉLANIE.

Madame a sonné ?

MADAME MARION.

Le docteur n'est pas venu ?

MÉLANIE.

Y a beau jour.

MADAME MARION.

A quelle heure ?

MÉLANIE.

Ben avant cinq heures, chercher le fusil de mosieu.

MADAME MARION.

Il sera allé à la chasse.

MÉLANIE.

J'en sais rien, y me l'a point dit.

MADAME MARION.

C'est bien.

MÉLANIE.

Madame a pu rien à me commander?

(Pas de réponse.)

MÉLANIE.

N'à r'voir, p'pa Bonnin.

BONNIN.

De tout mon cœur.

MADAME MARION, BONNIN.

MADAME MARION.

Je suis encore à me demander comment il se fait que vous n'ayez jamais ouï parler du docteur.

BONNIN.

Je n'en sais rien.

MADAME MARION.

Il jouit pourtant d'une assez belle réputation!

BONNIN.

Je ne la lui conteste pas, mais toujours est-il qu'elle n'est point venue jusqu'à moi.

MADAME MARION.

Une réputation européenne! que dis-je? universelle!

BONNIN.

Je ne vous dis pas non.

MADAME MARION.

Tout le monde connaît M. Capabot, le docteur Capabot!

BONNIN.

Excepté le plus humble de vos serviteurs.

MADAME MARION.

Dimanche, nous passons la journée chez lui. — Serez-vous encore ici, dimanche?

BONNIN.

J'en doute.

MADAME MARION.

Si vous y êtes encore, pour peu que le cœur vous en dise, nous vous emmenons à la campagne, ici tout près, nous sommes là chez nous. Et comme il traite! monsieur Bonnin, comme il traite! — Certes, quand vous avez du monde, vous faites bien les choses...

BONNIN.

J'ai la prétention de le croire.

MADAME MARION.

Eh bien, comparée à celle du docteur, votre table n'est rien, rien absolument, il n'en est pas question!

BONNIN.

Je ne vais point à l'encontre; mais comment se fait-il qu'un homme aussi remarquable...

MADAME MARION.

De premier mérite.

BONNIN.

Si vous voulez... reste ici, dans un trou!

MADAME MARION.

Un fort joli trou, monsieur Bonnin, un fort joli trou, ne vous en déplaise; d'ailleurs qu'irait-il faire à Paris, je vous le demande?

BONNIN.

Ce qu'y font les autres.

MADAME MARION.

De la peine, mon cher monsieur, de la peine. A l'exception de trois ou quatre qui tiennent le haut du pavé, le reste meurt exactement de faim; tandis qu'ici il lui vient des malades, non-seulement de la capitale, mais des quatre coins de la France, de l'Europe, voire même des quatre parties du monde.

BONNIN.

Vous m'en direz tant.

MADAME MARION.

Tous gens qui viennent le consulter.

BONNIN.

Je suis étonné de ne jamais l'avoir vu.

MADAME MARION.

Cela ne m'étonne pas; le docteur ne voit que les personnes les plus distinguées; toute sa clientèle a toujours été dans le plus grand monde, le plus grand monde; tous les jours, les plus beaux équipages seraient à sa porte, s'il voulait s'en donner la peine.

BONNIN.

Il ne le veut pas!

MADAME MARION.

Il ne l'a jamais voulu.

BONNIN.

Je serais, néanmoins, fort aise de faire sa connaissance.

MADAME MARION.

Pas lui.

BONNIN.

Et la raison?

MADAME MARION.

Il a pris en grippe tout ce qui vient de Paris.

BONNIN.

Il a pourtant daigné faire une exception en votre faveur.

MADAME MARION.

Aussi, ça a-t-il été la croix et la bannière pour arriver à nous lier. M. Marion le saluait, il ne le lui rendait pas; il mit trois mois, trois grands mois, à m'ôter son chapeau.

BONNIN.

Vous avez persisté?

MADAME MARION.

Je vais vous dire, c'était chez moi une question d'amour-propre; je n'en suis pas moins arrivée à mes fins; j'ai eu du mal, ça j'en conviens, du mal et de la patience.

BONNIN.

Il a de la fortune?

MADAME MARION.

Fort riche, fort riche par sa femme, qu'il a perdue.

BONNIN.

Ah! oui-da!

MADAME MARION.

A vingt-deux ans, d'une fausse fluxion de poi-

trine, elle est morte dans mes bras! Lui n'avait rien, absolument rien, que son talent, mais un talent de premier ordre; sans cela, je ne l'eusse pas laissé tranquille qu'il ne vînt à nous; j'aurais été sur son dos du matin au soir, on le lui a, du reste, assez prêché.

BONNIN.

Et quelle est sa spécialité?

MADAME MARION.

Les opérations, les grandes opérations, c'est surtout comme opérateur qu'il excelle; lors de votre accident, si vous aviez eu le bonheur de l'avoir sous la main, vous ne seriez pas, à l'heure qu'il est, estropié comme vous l'êtes.

BONNIN.

Je vais beaucoup mieux.

MADAME MARION.

Ne croyez pas cela, vous allez tout de travers; ceux qui vous disent le contraire ne sont pas vos amis : vous boitez comme on n'a jamais boité, c'est au point qu'à tout moment on craint que cette pauvre jambe ne vienne à se déboiter.

BONNIN.

Heureusement qu'il n'en est rien.

MADAME MARION.

On vous a massacré, mon cher monsieur, on vous a massacré; la première chose que le docteur m'a dite, quand je lui parlai de votre malheureuse jambe : « Il a eu affaire à un âne, à un « oison, c'est le pont aux ânes, rien n'était plus « facile, un enfant la lui aurait remise. »

BONNIN.

Je n'en suis pas persuadé.

MADAME MARION.

Si, pendant le quartier d'hiver que vous comptez passer ici, vous aviez tant soit peu de courage...

BONNIN.

Je recommencerais?

MADAME MARION.

Quand ça ne serait que pour faire plaisir à madame Bonnin, lui ménager une surprise.

BONNIN.

Ce serait parfaitement inutile, elle y est faite.

MADAME MARION.

Je ne le crois pas.

BONNIN.

J'en suis sûr.

MADAME MARION.

Ah! les hommes, les hommes! vous êtes bien tous les mêmes! Vivent les femmes, pour savoir souffrir! A elles le pompon! comme disait ma marraine, dans son gros bon sens!

BONNIN, MADAME MARION, MÉLANIE.

(Mélanie, en entrant précipitamment, renverse une chaise.)

MADAME MARION, effrayée.

Qu'est-ce que c'est que ça!

MÉLANIE.

Madame Bury...

MADAME MARION.

Encore!

MÉLANIE.

Fait demander à madame ce qu'elle compte faire.

MADAME MARION.

Je n'en sais rien, vous le voyez, j'ai les bras liés.

BONNIN, se levant et prenant son chapeau.

Je suis vraiment désolé...

MADAME MARION.

Lui avez-vous fait répondre, à madame Bury, que la personne que j'avais chez moi y était toujours ?

MÉLANIE.

Elle a dit que ça ne faisait rien.

MADAME MARION.

Elle est charmante ! Puis-je décemment mettre monsieur dehors? le puis-je, je vous le demande ?

BONNIN.

Si j'avais suivi ma première inspiration...

MADAME MARION.

Vous sentez, M. Bonnin, que l'observation que je viens de me permettre...

BONNIN.

Parfaitement, belle dame, parfaitement.

MADAME MARION.

N'est pas pour vous...

BONNIN.

Parfaitement.

MADAME MARION.

Mais, dans ma position de maîtresse de maison, je ne puis faire autrement.

BONNIN.

Parfaitement.

MADAME MARION.

Et vous saurez, pour votre gouverne, qu'à cinq heures, à cinq heures précises, nous nous mettons à table.

BONNIN.

Parfaitement.

MADAME MARION.

Vous voudrez bien vous le rappeler?

BONNIN.

Parfaitement. On entend un coup de feu.

MADAME MARION.

Ah! mon Dieu!

MÉLANIE.

C'est le docteur qui chasse.

MADAME MARION.

Faites-moi le plaisir, mademoiselle, de ne venir que lorsque je vous sonnerai. (Elle sort.)

MÉLANIE.

Ça suffit.

BONNIN, MÉLANIE.

MÉLANIE.

Eh ben, quoi que vous en dites ?

BONNIN.

On vient de me donner mon congé.

MÉLANIE.

Après les avoir hébergés, l'homme et sa femme, à sa campagne, des années !

BONNIN.

Ils l'ont oublié.

MÉLANIE.

Pas lui, pauv' cher homme, il a toujours été plus bête que méchant; mais elle... Voulez-vous que je vous dise...

BONNIN.

Je veux bien.

MÉLANIE.

Faudrait pas avoir de cœur, si vous restiez ici.

BONNIN.

Aussi vous serai-je fort obligé de vouloir bien envoyer tantôt mon bagage au chemin de fer.

MÉLANIE.

A la bonne heure ! ça leur apprendra.

BONNIN.

Ça ne leur apprendra rien.

PROPOS EN L'AIR

PERSONNAGES.

Mme DUCHÉ.
M. RADAMASSI.
MARGUERITE.

La scène chez madame Duché.

PROPOS EN L'AIR

MADAME DUCHÉ, MARGUERITE.

MADAME DUCHÉ.

Je fais tout ce que je peux, je sue sang et eau, impossible de vous comprendre.

MARGUERITE.

J' crie pourtant assez fort.

MADAME DUCHÉ.

Je vous répéterai toujours la même chose : ce n'est pas crier qui fait qu'on entend, c'est articuler ; vous n'articulez pas ; c'est exactement, quand vous parlez, comme si vous aviez de la bouillie plein la bouche.

MARGUERITE.

Par exemple !

MADAME DUCHÉ.

Répétez-moi, je vous prie, le nom de ce monsieur.

MARGUERITE.

Je vous l'ai pas dit.

MADAME DUCHÉ.

Je ne l'ai point entendu.

MARGUERITE.

Pladalapa... paradapa.

MADAME DUCHÉ.

Radamassi.

MARGUERITE.

Oui ! — En voilà, un nom !

MADAME DUCHÉ.

Un nom turc ; ses père et mère étaient Turcs, Turcs ou Arméniens ; qui dit l'un dit l'autre. Comment ! M. Radamassi se serait donné la peine de venir ?

MARGUERITE.

Il est *core* en bas.

MADAME DUCHÉ.

Et vous ne me dites rien.

MARGUERITE.

Depuis une heure je ne vous dis que ça.

MADAME DUCHÉ, appelant.

Artémise. (A Marguerite.) Faites-le monter, faites-le monter. (Appelant.) Artémise! Mais allez donc, allez donc! Si je m'attendais à celle-là! (Appelant.) Artémise! — Monsieur Radamassi!

MADAME DUCHÉ,
MONSIEUR RADAMASSI.

MONSIEUR RADAMASSI.

En chair et en os.

MADAME DUCHÉ.

Pas possible!

MONSIEUR RADAMASSI, s'avançant.

Permettez-moi...

MADAME DUCHÉ, présentant sa joue.

Avec grand plaisir. — En voilà une surprise! Donnez-moi vot' chapeau.

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous ne vous attendiez pas à ma visite?

MADAME DUCHÉ.

J'étais à cent lieues. — Donnez-moi vot' chapeau.

MONSIEUR RADAMASSI.

Puisque vous le voulez absolument...

MADAME DUCHÉ, appelant.

Artémise!

MONSIEUR RADAMASSI.

Elle va bien?

MADAME DUCHÉ.

Elle devient énorme. C'est bien gentil à vous de vous être souvenu de la maison.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je n'avais garde de l'oublier, croyez-le bien.

MADAME DUCHÉ.

Que voulez-vous prendre?

MONSIEUR RADAMASSI.

Rien, sans cérémonie.

MADAME DUCHÉ.

Bien vrai?

MONSIEUR RADAMASSI.

Je sors de table.

MADAME DUCHÉ.

Et madame?

MONSIEUR RADAMASSI.

Je pense qu'elle va bien.

MADAME DUCHÉ.

Comment, vous pensez?

MONSIEUR RADAMASSI.

Il y a trois semaines que je l'ai quittée, j'arrive de Sens.

MADAME DUCHÉ.

De Sens? Et depuis quand?

MONSIEUR RADAMASSI.

D'hier au soir.

MADAME DUCHÉ.

Qui donc déjà connais-je à Sens? J'y connais quelqu'un.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ma belle-sœur.

MADAME DUCHÉ.

Vous avez raison. Je n'y pensais plus.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ma belle-sœur et ma sœur sont à Sens.

MADAME DUCHÉ.

Mais pardon, vot' sœur...

MONSIEUR RADAMASSI.

Madame Dutremblay.

MADAME DUCHÉ.

Oui. Ne l'aviez-vous pas chez vous?

MONSIEUR RADAMASSI.

Pendant deux ans; puis, un beau matin, sans jamais avoir su pourquoi, elle s'en est allée chez ma belle-sœur, où elle était hier encore.

MADAME DUCHÉ.

Et comment ces dames *cordent*-elles?

MONSIEUR RADAMASSI.

Jusqu'à présent, elles semblent vivre en assez bonne intelligence; vous la connaissez, madame Dutremblay?

MADAME DUCHÉ.

Beaucoup, beaucoup, beaucoup. Nous avons été les deux doigts de la main.

MONSIEUR RADAMASSI.

J'ignorais que vous eussiez été liées à ce point.

MADAME DUCHÉ.

Pendant deux mois, nous passions le temps à nous brouiller et à nous raccommoder, lorsqu'un jour, n'y pouvant plus tenir, c'était... Où donc déjà? A sa campagne?

MONSIEUR RADAMASSI.

A la Picotière?

MADAME DUCHÉ.

Précisément. Elle m'avait mise hors de moi, j'ai

pris mes cliques et mes claques, et va te promener! je n'y ai plus remis les pieds.

MONSIEUR RADAMASSI.

Elle l'a vendue, cette propriété-là.

MADAME DUCHÉ.

Ça ne m'étonne pas. Son mari n'y est-il pas mort?

MONSIEUR RADAMASSI.

Et enterré.

MADAME DUCHÉ.

Ça a dû lui faire plaisir.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je n'en sais rien.

MADAME DUCHÉ.

D'autant plus qu'il semblait aimer beaucoup sa propriété.—Artémise!

MONSIEUR RADAMASSI.

Ne la dérangez pas, je serais désolé de la déranger.

MADAME DUCHÉ.

Au contraire, elle sera enchantée de vous voir. Quel homme, ce monsieur Dutremblay, quel homme! un ange! sa femme ne l'a pas rendu bien heureux.

MONSIEUR RADAMASSI.

Si fait! vraiment.

MADAME DUCHÉ.

Elle était toujours à crier après lui.

MONSIEUR RADAMASSI.

C'était un bon cheval de trompette, que le bruit n'effrayait pas, et qui adorait sa femme.

MADAME DUCHÉ.

Ils n'ont pas eu d'enfants?

MONSIEUR RADAMASSI.

Ils en ont eu quatre, qu'ils n'ont pas gardés.

MADAME DUCHÉ.

Comment! Madame Dutremblay vous a quittés?

MONSIEUR RADAMASSI.

Il y avait longtemps qu'elle en avait l'intention.

MADAME DUCHÉ.

Artémise! Je la croyais là.

MONSIEUR RADAMASSI.

Jamais ma sœur n'a pu s'entendre avec ma femme.

MADAME DUCHÉ.

Et Dieu sait si madame Radamassi y a mis du

sien! Je ne sais pas ce que vous êtes dans votre intérieur...

MONSIEUR RADAMASSI.

Je suis vif.

MADAME DUCHÉ.

Ça, je le crois, mais madame Radamassi doit être bonne comme le pain.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ma femme a fait pour sa belle-sœur ce qu'elle n'aurait fait pour personne.

MADAME DUCHÉ.

Ça ne m'étonne pas.

MONSIEUR RADAMASSI.

Pour personne au monde.

MADAME DUCHÉ.

Elle n'en a pas été plus reconnaissante?

MONSIEUR RADAMASSI.

Au contraire, toutes les fois qu'elle a pu la traîner dans la boue...

MADAME DUCHÉ.

Elle ne s'en est pas fait faute.

MONSIEUR RADAMASSI.

Bien plus, quand les occasions ne se présentaient pas...

MADAME DUCHÉ.

Elle les faisait naître. Je la reconnais bien là. Nous avons dans nos connaissances une jeune personne exactement la même chose.

MONSIEUR RADAMASSI.

Une jeune personne?

MADAME DUCHÉ.

Qui surtout est d'une taquinerie qui n'a pas de nom. Elle vous adore.

MONSIEUR RADAMASSI.

Et quelle est, s'il vous plaît, cette jeune personne si bien disposée en ma faveur?

MADAME DUCHÉ.

Devinez.

MONSIEUR RADAMASSI.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

MADAME DUCHÉ.

Artémise.

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous plaisantez.

MADAME DUCHÉ.

Elle sait combien il me serait agréable de vous la faire voir, elle ne viendra pas; tout ça pour me faire de la peine. Je ne voulais point vous en parler...

MONSIEUR RADAMASSI.

Pourquoi ?

MADAME DUCHÉ.

C'est plus fort que moi, au point, monsieur Radamassi, comme vous êtes un honnête homme, qu'il y a des moments où le ciel me censurerait, je dirais bon voyage ! C'est affreux ce que je dis là, mais je le pense. (Elle sanglote.)

MONSIEUR RADAMASSI.

Non, vous ne le pensez pas. Voyons, voyons, elle est encore bien jeune.

MADAME DUCHÉ.

Elle a vingt-quatre ans, monsieur Radamassi, vingt-quatre ans. Nous ne pouvons pas garder une bonne.

MONSIEUR RADAMASSI.

C'est fâcheux.

MADAME DUCHÉ.

Elle a son père en horreur. Elle le trouve commun.

MONSIEUR RADAMASSI.

Son père?

MADAME DUCHÉ.

Il n'est pas distingué, j'en conviens, je suis la première à le dire...

MONSIEUR RADAMASSI.

C'est peut-être un tort.

MADAME DUCHÉ.

Mais c'est un honnête homme.

MONSIEUR RADAMASSI.

Des plus honorables.

MADAME DUCHÉ.

Et ce qu'il y a pour elle de plus malheureux, c'est qu'elle lui ressemble.

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous trouvez ?

MADAME DUCHÉ.

En mieux ; ça tient un peu de son père. Vous ne voulez décidément rien prendre ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Je vous rends grâce.

MADAME DUCHÉ.

Deux œufs à la coque.

MONSIEUR RADAMASSI.

Non, merci, bien obligé.

MADAME DUCHÉ.

Son nez, sa bouche ; pas ses yeux, mais ses oreilles, elle a ses oreilles. Nous voudrions bien

la marier, son père et moi; peut-être changerait-elle, avec une personne qu'elle aimerait, si jamais elle aime quelqu'un. Mais j'y pense, dans vos connaissances, ne pourriez-vous pas nous trouver çà?

MONSIEUR RADAMASSI.

Je verrai.

MADAME DUCHÉ.

Un homme du caractère de son père ne vaudrait rien; il lui faut un gaillard qui la mène rondement, qui la mate; elle a besoin d'être matée, dans son intérêt.

MONSIEUR RADAMASSI.

Le mariage, après ça, vous savez...

MADAME DUCHÉ.

Si je le sais! Quand je me suis mariée, tout le monde vous le dira, je n'étais pas à prendre avec des pincettes, mais j'aimais mon mari, c'était mon excuse, comme je l'aime encore; ce n'est pas comme il y a vingt-sept ans, c'est autre chose; vingt-sept ans de ménage, monsieur Radamassi, sans que ça paraisse.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ça fait votre éloge.

MADAME DUCHÉ.

Combien de temps qu'elle est veuve ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Votre demoiselle ?

MADAME DUCHÉ.

Comment, ma fille ! Vous n'êtes pas à ce que je vous dis.

MONSIEUR RADAMASSI.

Pardon, de qui, s'il vous plaît, voulez-vous me parler ?

MADAME DUCHÉ.

De madame votre sœur.

MONSIEUR RADAMASSI.

De madame Dutremblay ?

MADAME DUCHÉ.

Je vous demandais combien il y avait de temps qu'elle était veuve.

MONSIEUR RADAMASSI.

La sixième année.

MADAME DUCHÉ.

Déjà six ans ! Au fait !

MONSIEUR RADAMASSI.

Mon fils avait quatorze ans, il en a vingt.

MADAME DUCHÉ.

Oscar a vingt ans ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Ni plus ni moins.

MADAME DUCHÉ.

Vous rappelez-vous la rue Cloche-Perche ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Et la cour Batave, et tout ce quartier-là.

MADAME DUCHÉ.

Je m'y suis bien amusée. Ah ! madame Dutremblay est à Sens ! Et monsieur votre frère, comment a-t-il pris ça ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Très-bien. Vous le connaissez ?

MADAME DUCHÉ.

Si je le connais ! Je crois bien ! Nous avons dû nous marier.

MONSIEUR RADAMASSI.

Mais oui, il me semble en avoir entendu parler.

MADAME DUCHÉ.

Vous étiez alors un enfant.

MONSIEUR RADAMASSI.

Un enfant qui marchait tout seul, j'étais déjà chez le notaire.

MADAME DUCHÉ.

Saute-ruisseau.

MONSIEUR RADAMASSI.

Chez M. Méritant.

MADAME DUCHÉ.

Un ami de papa, M. Méritant. Sans son nez, je l'épousais.

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous avez dû épouser bien des gens.

MADAME DUCHÉ.

Vot' frère, monsieur Joseph. Vous me direz à ça, on finit par s'y faire, comme à un beau visage; je m'y serais habituée, à son nez, maman n'a jamais voulu.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je l'ai connue, madame vot' mère.

MADAME DUCHÉ.

Une grande sèche, pas facile à manier, mais franche comme l'osier: quand les gens ne lui plaisaient point, elle ne le leur envoyait pas dire; j'adore ces caractères-là, et vous ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Moi aussi.

MADAME DUCHÉ.

Papa n'avait pas cette franchise-là.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ils n'étaient pas cousin avec le mien.

MADAME DUCHÉ.

La faute à papa, qui a toujours aimé s'amuser. Attendez que je sache si ma fille ne serait pas là. — Artemise ! — Es-tu là ? — Elle n'y est pas. — Où donc en étais-je restée ?

MONSIEUR RADAMASSI.

A monsieur vot' père, qui a toujours aimé s'amuser.

MADAME DUCHÉ.

S'il arrivait qu'il rentrât plus tard que d'ordinaire, c'était toujours, soit avec vot' papa, soit avec monsieur Touchard...

MONSIEUR RADAMASSI.

Un ami du mien, monsieur Touchard.

MADAME DUCHÉ.

Soit avec monsieur Vernod.

MONSIEUR RADAMASSI.

Ce qui n'était pas.

MADAME DUCHÉ.

Ce qui n'avait jamais été. Autant de prétextes

pour faire prendre le change à maman ; aussi avait-elle tous ses amis en grippe, vot' papa surtout.

MONSIEUR RADAMASSI.

L'homme le plus rangé qu'il y eût au monde.

MADAME DUCHÉ.

Au point que, lorsqu'elle le voyait d'un côté de la rue, crac, elle s'en allait de l'autre. Toujours la faute à papa.

MONSIEUR RADAMASSI.

Pauvre dame !

MADAME DUCHÉ.

Mettez-vous un peu à sa place ! elle savait combien papa était facile à entraîner, et dans tous les gens que son mari fréquentait elle voyait un ennemi.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je le conçois.

MADAME DUCHÉ.

D'où venez-vous, malheureux, lui demandait-elle, — d'avec monsieur Touchard ou Radamassi, répondait petit père. Vous sentez, d'après ça, si elle devait vous chérir.

MONSIEUR RADAMASSI.

Parfaitement.

MADAME DUCHÉ.

Pareille chose m'arriverait, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas vous arracher les yeux.

MONSIEUR RADAMASSI.

J'aime à croire que jamais pareille occasion ne se présentera.

MADAME DUCHÉ.

Je le crois aussi ; monsieur Duché n'a pas non plus beaucoup de caractère, je lui rends cette justice ; mais c'est de ces hommes qui n'ont d'aut's plaisirs que ceux qu'ils prennent chez eux. Si je ne suis pas là, il ne mange pas ; voilà ce qu'est mon mari.

MONSIEUR RADAMASSI.

Il s'est toujours bien porté ?

MADAME DUCHÉ.

Admirablement ! Il nous enterrera tous, vous verrez ça.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je le désire.

MADAME DUCHÉ.

Et dire qu'avec tous les éléments possibles, nous devrions être, mon mari et moi, les gens les plus heureux du monde...

MONSIEUR RADAMASSI.

Eh bien?

MADAME DUCHÉ.

Nous ne le sommes pas.

MONSIEUR RADAMASSI.

Pourquoi ?

MADAME DUCHE.

Vous le voyez.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je ne le vois pas.

MADAME DUCHÉ.

J'ai beau l'appeler, voyez comme elle vient.

MONSIEUR RADAMASSI.

Qui, s'il vous plaît ?

MADAME DUCHÉ.

Artémise. — Voilà l'agrément que j'ai depuis qu'elle est au monde. Voulez-vous que je vous dise?

MONSIEUR RADAMASSI.

Je vous en prie.

MADAME DUCHÉ.

Elle n'aime pas sa mère.

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous croyez ?

MADAME DUCHÉ.

Tout me le prouve. — Vous dire tout ce que cette enfant m'a fait pleurer, ça n'a pas de nom, ça n'en a pas. — Mariez-nous-la, monsieur Radamassi, mariez-nous-la.

MONSIEUR RADAMASSI.

Tout cela, à la longue, finira par se faire.

MADAME DUCHÉ.

Quand, monsieur Radamassi, quand ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Plus tôt, peut-être, que vous ne croyez.

MADAME DUCHÉ.

Et monsieur vot' fils, dont nous ne parlons pas, quel grand'homme est-ce ?

MONSIEUR RADAMASSI.

Un caractère diamétralement opposé. Il n'a jamais eu ce qui s'appelle de volonté. Une demoiselle.

MADAME DUCHÉ.

Un diable, la mienne ; elle n'a jamais fait que la sienne.

MONSIEUR RADAMASSI.

Peut-être, aussi, avez-vous été trop bons.

MADAME DUCHÉ.

N'en ayant qu'une, nous avions toujours peur, son père et moi, de la perdre. Puis monsieur Duché était si fier d'avoir une fille, qu'il lui semblait que les alouettes allaient lui tomber! — Elle n'a jamais eu d'enfants?

MONSIEUR RADAMASSI.

Qui? s'il vous plaît.

MADAME DUCHÉ.

Madame Dutremblay?

MONSIEUR RADAMASSI.

Si fait, quatre; je me suis fait l'honneur de vous le dire.

MADAME DUCHÉ.

Qu'elle n'a pas gardés, je m'en souviens. J'ai une tête... Faut me pardonner, monsieur Radamassi, pardonnez-moi.

MONSIEUR RADAMASSI.

Comment donc!

MADAME DUCHÉ.

Je ne me rappelle plus les choses. Que lui est-il donc déjà arrivé, dans le temps, à madame vot' sœur? Des choses extraordinaires...

MONSIEUR RADAMASSI.

Un boulet de canon.

MADAME DUCHÉ.

C'est ça, un boulet de canon.

MONSIEUR RADAMASSI.

Qui entra dans sa chambre.

MADAME DUCHÉ.

J'y suis.

MONSIEUR RADAMASSI.

En 1830, comme elle accouchait de sa fille, elle ne l'a pas vu, ça lui a donné un coup...

MADAME DUCHÉ.

C'est bien fait pour ça.

MONSIEUR RADAMASSI.

Depuis elle n'en a plus eu. — Ah! çà, puisque nous en sommes sur ce chapitre, est-ce que vous ne viendrez jamais nous voir?

MADAME DUCHÉ.

Ce n'est pas l'envie qui nous manque.

MONSIEUR RADAMASSI.

A présent surtout, ce n'est plus comme autrefois, où l'on mettait quatorze heures; aujourd'hui le trajet se fait en deux tout au plus.

MADAME DUCHÉ.

Combien de chez vous à la station?

MONSIEUR RADAMASSI.

Moins loin que d'ici à la place Royale.

MADAME DUCHÉ.

C'est charmant, monsieur Radamassi, c'est charmant!

MONSIEUR RADAMASSI.

Vous voyez que vous n'avez plus d'excuse.

MADAME DUCHÉ.

Nous irions certainement avec grand plaisir...

MONSIEUR RADAMASSI.

Pourquoi ne pas le faire?

MADAME DUCHÉ.

J'vas vous dire...

MONSIEUR RADAMASSI.

Dites, je vous en prie.

MADAME DUCHÉ.

Mariez not' demoiselle.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je ferai ce que je pourrai.

MADAME DUCHÉ.

Une fois mariée, vous ferez de ses père et mère tout ce que vous voudrez; mais jusque-là... Quand

j'y pense! six mille deux cent quarante-deux francs que nous coûte son éducation, monsieur Duché en a fait le calcul.

MONSIEUR RADAMASSI.

Cela ne m'étonne pas.

MADAME DUCHÉ.

Sans compter les maîtres d'agrément.

MONSIEUR RADAMASSI.

Que voulez-vous!

MADAME DUCHÉ.

Que vous nous la mariiez. — Monsieur Radamassi, le plus tôt possible, voilà ce que nous voulons, son père et moi.

MONSIEUR RADAMASSI.

Chère madame!

MADAME DUCHÉ.

Je voudrais mourir.

MONSIEUR RADAMASSI.

Quelle idée!

MADAME DUCHÉ.

Je serais plus heureuse.

MONSIEUR RADAMASSI.

Je n'en sais rien.

UNE OUVERTURE

PERSONNAGES

BOUTRY.

GOUBIN.

MICHEL.

La scène en province, dans une petite ville, chez Goubin.

UNE OUVERTURE

BOUTRY, GOUBIN, attablés ; MICHEL debout, une serviette sous le bras.

BOUTRY.

Compère, vous ne mangez pas.

GOUBIN.

Faites excuse.

MICHEL, à part.

Merci ! D'puis deux heures y n' fait qu' tord' et avaler !

GOUBIN.

J'ai au contraire beaucoup mangé. Il y a deux ans que je ne déjeune plus à la fourchette.

BOUTRY.

Je vous ai connu bon.

GOUBIN.

Autrefois, pas depuis ma dernière maladie; il m'a fallu enrayer, et, ma foi! je ne m'en porte pas plus mal.

BOUTRY.

Encore du lapin?

GOUBIN.

Non, merci.

BOUTRY.

Vous l'avez trouvé bon?

GOUBIN.

Excellent!

BOUTRY.

Cette petite cuisse?

GOUBIN.

Pas pour un empire.

BOUTRY.

Je me plais à croire que vous ne faites pas de cérémonies.

GOUBIN.

Je viens de vous prouver que non.

BOUTRY.

Voici la carte : des petits pois, un pâté d'Amiens que Gustave vient d'envoyer à sa tante...

GOUBIN.

Il va bien ?

BOUTRY.

Si bien qu'il va se marier.

GOUBIN.

Déjà!

BOUTRY.

Il a vingt-huit ans.

GOUBIN.

Vingt-huit ans!

BOUTRY.

Ça vous étonne? Je l'étais à vingt-trois. Vous avez avec ça une omelette au rhum, je sais que vous l'aimez...

GOUBIN.

Mais oui!

BOUTRY.

Et d'excellent café. Réglez-vous là-dessus.

GOUBIN.

Cent fois plus qu'il n'en faut. Ah! le neveu se marie!

BOUTRY.

Sa future aussi.

GOUBIN.

Une jeune personne des environs qu'il épouse?

BOUTRY.

De Paris.

GOUBIN.

De Paris?

BOUTRY.

De la Chaussée d'Antin.

MICHEL.

Je la connais, la Chaussée d'Antin, j'y ai servi.

BOUTRY.

J'en suis ben aise.

GOUBIN.

De la fortune, cela va sans dire.

BOUTRY.

Je le pense, mon beau-père n'est pas homme à laisser faire des sottises à son fils.

GOUBIN.

Il a parbleu ben raison.

BOUTRY.

Michel, une assiette à monsieur. Décidément vous ne voulez plus retourner au lapin?

GOUBIN.

Cela me serait littéralement impossible.

BOUTRY.

C'est bien vu, bien entendu.

GOUBIN.

J'y suis revenu; puis, quand même je le voudrais...

BOUTRY.

Adjugé ! Quelle maladie avez-vous?

GOUBIN.

On ne l'a jamais su.

BOUTRY.

C'était pas des rhumatismes.

GOUBIN.

Une fausse fluxion de poitrine.

BOUTRY.

Toujours dans l'estomac?

GOUBIN.

L'estomac et les jambes.

BOUTRY.

J'ai eu ça. Des bourdonnements dans les oreilles?

GOUBIN.

Si vous voulez.

BOUTRY.

Faut prend' des bains.

GOUBIN.

J'en ai pris.

BOUTRY.

Eh ben?

GOUBIN.

Ça ne m'a pas fait de mal.

BOUTRY.

Vous dire ce que j'ai guéri de monde avec les bains, c'est inimaginable.

GOUBIN.

N'aurai-je point l'honneur de présenter mes hommages à la maîtresse de la maison?

BOUTRY.

Aujourd'hui?

GOUBIN.

J'en serais ravi.

BOUTRY.

Vous prendriez plutôt la lune avec les dents.

GOUBIN.

Serait-elle indisposée?

BOUTRY.

Mieux que ça, elle a sa lessive.

GOUBIN.

Je n'insiste pas.

BOUTRY.

Vous savez ce qui en est.

GOUBIN.

Je la plains.

BOUTRY.

Ce n'est pas elle qui est la plus à plaindre. — Ne parlons pas de ça. — Michel! êtes-vous là?

MICHEL.

Oui, monsieur!

BOUTRY.

Donnez-moi le pâté! là devant moi, que nous voyions un peu ce qu'il a dans les entrailles.

MICHEL.

Oh! le beau pâté! le beau pâté!

GOUBIN.

Inutile de l'entamer.

BOUTRY.

Parce que?

GOUBIN.

Non, vraiment, je vous jure, je n'ai plus faim.

BOUTRY.

Vous en mangerez.

GOUBIN.

Je ne fais point de cérémonies.

BOUTRY.

Vous en mangerez! ou vous direz pourquoi!

GOUBIN.

Je vous l'ai dit, je n'ai plus faim.

BOUTRY, ouvrant le pâté.

Le sort en est jeté!

GOUBIN.

C'est un meurtre.

BOUTRY.

Comment, pour une malheureuse fois que vous venez à la maison..... je voudrais bien voir! — Michel, l'assiette de monsieur!

GOUBIN.

Très-peu.

BOUTRY.

Qu'est-ce que vous en dites?

GOUBIN.

Il est exquis! impossible de manger rien de meilleur.

BOUTRY.

J'attendais Brelu.

GOUBIN.

Ah! monsieur Brelu.

BOUTRY.

Il m'avait promis de venir.

GOUBIN.

A moi aussi.

BOUTRY.

A présent il ne viendra pas.

GOUBIN.

Qui sait?

BOUTRY.

Il ne viendra pas. Jamais de parole! Vous n'avez de la vie rencontré un pistolet comme lui; une paille l'arrête.

GOUBIN.

Il a beaucoup d'amis.

BOUTRY.

Il connaît le diable.

GOUBIN.

A la santé de l'expéditeur, si vous le permettez? Il le mérite.

BOUTRY.

Je crois bien! Pas parce que c'est mon neveu.

GOUBIN.

Je le croyais de madame.

BOUTRY.

Le fils de mon frère. Il serait le mien que je ne l'aimerais pas davantage.

GOUBIN.

Madame paraît beaucoup l'aimer.

BOUTRY.

Gustave?

GOUBIN.

Oui.

BOUTRY.

Ne m'en parlez pas, elle en est ridicule.

GOUBIN.

Vous êtes content de la jeune personne, elle vous plaît?

BOUTRY.

Je ne l'ai jamais vue.

GOUBIN.

Vraiment!

BOUTRY.

Ma femme la connaît.

MICHEL.

Moi aussi.

GOUBIN.

Jolie?

MICHEL.

Belle femme!

BOUTRY, à Michel.

Et cette omelette?

MICHEL.

J'y vas voir.

BOUTRY, GOUBIN.

BOUTRY.

A nous deux, compère. — Eh! ben?

GOUBIN.

J'ai parfaitement déjeuné.

BOUTRY.

C'est pas ça que je veux dire.

GOUBIN.

Que voulez-vous dire?

BOUTRY.

Eh ben?

GOUBIN.

Quoi?

BOUTRY.

Vous l'avez vu?

GOUBIN.

Qui?

BOUTRY.

Finet.

GOUBIN.

Je l'ai vu deux fois.

BOUTRY.

Eh ben?

GOUBIN.

Je n'en suis point émerveillé.

BOUTRY.

Vous ne le trouvez pas bien?

GOUBIN.

Je ne dis pas cela,

BOUTRY.

Comment le trouvez-vous?

GOUBIN.

Je le trouve...

BOUTRY.

Comment?

GOUBIN.

Que voulez-vous que je vous dise...

BOUTRY.

Accouchez ; vous me tenez là sur le gril... Comment le trouvez-vous?

GOUBIN.

Je le trouve...

BOUTRY.

Vous le trouvez...

GOUBIN.

Fort ordinaire.

BOUTRY.

Finet?

GOUBIN.

Monsieur Finet.

BOUTRY.

Comment, alors, vous les faut-il?

GOUBIN.

Je vous dirai franchement que, d'après l'éloge que vous m'aviez fait et de son esprit et de sa personne...

BOUTRY.

Ce n'est pas votre avis?

GOUBIN.

Je ne dis pas cela.

BOUTRY.

Ça n'a jamais été un imbécile.

GOUBIN.

Non, mais je m'attendais à trouver un phénix.

BOUTRY.

Et qu'avez-vous trouvé?

GOUBIN.

Un hercule.

BOUTRY.

Un homme superbe ! Vous ne pouvez pas lui refuser cela, oui, que c'est un bel homme !

GOUBIN.

Monumental.

BOUTRY.

La tête de plus que moi.

GOUBIN.

Au moins; au demeurant, l'air assez commun.

BOUTRY.

Finet ?

GOUBIN.

Archicommun !

BOUTRY.

Comme ça, il ne vous va pas?

GOUBIN.

M'avez-vous demandé l'impression qu'il a faite sur moi ?

BOUTRY.

Oui.

GOUBIN.

Je vous l'ai dite. Je l'ai trouvé très-ordinaire.

BOUTRY.

Vous avez dit commun, ne confondons pas.

GOUBIN.

Si vous voulez.

BOUTRY.

Ça ne l'empêche pas d'être très-bon garçon.

GOUBIN.

Je le crois.

BOUTRY.

Très-gai en société.

GOUBIN.

J'en suis sûr.

BOUTRY.

N'est-ce pas ?

GOUBIN.

Il m'a constamment ri au nez.

BOUTRY.

Son habitude.

GOUBIN.

Très-mauvaise habitude.

BOUTRY.

Quand il ne connaît pas les gens.

GOUBIN.

Il me semblerait au contraire.

BOUTRY.

Faut le prendre comme il est.

GOUBIN.

Je n'en vois pas la nécessité.

BOUTRY.

Il ne vous a pas tapé sur le ventre ?

GOUBIN.

Si fait, plusieurs fois.

BOUTRY.

En vous traitant de petit père?

GOUBIN.

Je crois que oui.

BOUTRY.

Et vous n'aimez pas ça?

GOUBIN.

Pas beaucoup.

BOUTRY.

Je vous avais prévenu.

GOUBIN.

M'aviez-vous prévenu?

BOUTRY.

La première fois que nous en causâmes.

GOUBIN.

Je ne me le rappelle pas. — J'eusse été prévenu...

BOUTRY.

Vous ne l'auriez pas reçu ?

GOUBIN.

Je ne dis pas cela, mais je ne me serais pas jeté à sa tête, comme je m'y suis jeté ; ça, je vous le promets.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL.

L'omelette demandée !

BOUTRY.

C'est bien ; veille au café.

BOUTRY, GOUBIN.

BOUTRY.

(Offrant l'omelette.) Y sommes-nous ? — Avancez à l'ordre.

GOUBIN.

Bien peu, bien peu, merci! bien obligé !

BOUTRY.

Allons donc! Je ne vous reconnais plus.

GOUBIN.

Autrefois, je ne dis pas, mais à présent...

BOUTRY.

Une omelette, ça se mange sans faim.

GOUBIN.

Merci !

BOUTRY.

Pour en revenir à Finet, voulez-vous que je vous dise ?

GOUBIN.

Je ne demande pas mieux.

BOUTRY.

Vous ne l'avez pas compris.

GOUBIN.

Pardonnez-moi, parfaitement.

BOUTRY.

(Appuyant sur les mots.) Vous - ne - l'avez - pas - compris !

GOUBIN.

Et si bien, que je suis encore à me demander, me connaissant comme vous devez me connaître...

BOUTRY.

Précisément pour ça.

GOUBIN.

Vous avez pu me mettre en rapport avec un individu de cette espèce...

BOUTRY.

Monsieur Finais?

GOUBIN.

Oui.

BOUTRY.

Parce que j'étais persuadé, comme je le suis encore, que vous feriez, tous deux, excellent ménage.

GOUBIN.

J'irais donner ma fille...

BOUTRY.

Parfaitement.

GOUBIN.

Allons donc!

BOUTRY.

Parfaitement, vous dis-je.

GOUBIN.

Vous verrez.

BOUTRY.

J'ai vu.

GOUBIN.

Il vous ira comme un gant.

BOUTRY.

A ma femme et à ma fille?

BOUTRY.

Comme un gant.

GOUBIN.

Jamais de la vie.

BOUTRY.

Et quel avantage, je vous le demande, quel agrément pourrons-nous jamais en tirer? il n'a ni bouche ni éperons, votre M. Finais.

GOUBIN.

Plus tard vous l'apprécierez ; vous étiez tout aussi prévenu contre ce pauvre M. Brulat, si vous vous le rappelez.

BOUTRY.

Jamais !

GOUBIN.

Tout aussi prévenu, la première fois, lorsque vous le vîtes à la maison, et aujourd'hui, vous le mettriez dans vot' chemise.

BOUTRY.

Quelle différence! Il était pêcheur.

GOUBIN.

Quand vous voudrez, Finais pêchera.

BOUTRY.

Il avait tous mes goûts.

GOUBIN.

Finais les aura.

BOUTRY.

Tandis que celui-ci, quels sont ses mérites?

GOUBIN.

Trente-neuf ans.

BOUTRY.

Il en paraît hardiment cinquante.

GOUBIN.

Dix-huit bonnes mille livres de rente.

BOUTRY.

Vous les avez vues?

GOUBIN.

Je connais ses affaires mieux que les miennes.

Et quel homme, compère, quel homme! Jamais je n'en rencontrai de meilleur!

BOUTRY.

Je ne dis pas non.

GOUBIN.

Le cœur sur la main. Toujours de bonne humeur, obligeant comme personne, n'ayant rien à lui, la plus belle fourchette du département.

BOUTRY.

Ne mangeant plus, je ne puis l'apprécier.

GOUBIN.

Aujourd'hui, petit père, vous avez mangé.

BOUTRY.

Par exception, pour vous tenir compagnie.

GOUBIN.

Quand est-ce que vous mariez votre demoiselle?

BOUTRY.

Je n'en sais rien, nous avons le temps, Julie a dix-sept ans.

GOUBIN.

Finais a davantage, ça, j'en conviens.

BOUTRY.

Plus du double de son âge; il serait son père.

GOUBIN.

Mais il ne demande rien.

BOUTRY.

En êtes-vous bien sûr?

GOUBIN.

Pas un sou, pas une obole; et par le temps qui court, papa Boutry...

BOUTRY.

C'est à considérer, je me range de votre avis.

GOUBIN.

Voyons, n'y allons pas par quatre chemins. Voulez-vous de Finais, ou n'en voulez-vous point?

BOUTRY.

Laissez-moi réfléchir.

GOUBIN.

Que décidez-vous?

BOUTRY.

Je vous avouerai franchement que...

GOUBIN.

Quoi?

BOUTRY.

Que je suis... ma foi... fort embarrassé.

GOUBIN.

Je commence par vous dire que Finais ne m'a jamais parlé de rien.

BOUTRY.

Il ne vous a parlé de rien?

GOUBIN.

Jamais il ne m'en a ouvert la bouche.

BOUTRY.

Pourquoi alors tant me presser ?

GOUBIN.

Parce que je sais que Finais, s'il rencontrait chaussure à son pied... Vous comprenez?...

BOUTRY.

Je comprends.

GOUBIN.

Ne demanderait pas mieux que de s'établir...

BOUTRY.

Je conçois ça.

GOUBIN.

Et naturellement... j'ai pensé à vot' demoiselle.

BOUTRY.

Ce dont je vous suis toujours fort obligé.

GOUBIN.

Mais du moment que la chose ne vous va pas...

BOUTRY.

Je n'ai pas dit cela.

GOUBIN.

Finais a vingt partis valant, je ne vous dis pas mieux que le vôtre, mais qui pourtant...

BOUTRY.

Je suis loin de mal interpréter vos intentions.

GOUBIN.

Non, mais c'est que je ne voudrais pas...

BOUTRY.

Nous ne voudrions pas non plus, ma femme et moi...

GOUBIN.

Qu'on pût dire un jour : C'est Goubin qui a tripoté ça.

BOUTRY.

On ne le dira jamais.

GOUBIN.

Je ne dis pas vous...

BOUTRY.

Ma femme non plus.

GOUBIN.

Je ne vous en parle pas, rendez-moi cette justice; vous en ai-je jamais ouvert la bouche? Jamais!

BOUTRY.

Non, je vous rends cette justice.

GOUBIN.

Jamais!

BOUTRY.

Jamais, jamais!

GOUBIN.

Après ça, en admettant que Finais ne vous aille pas, ni à madame, ni à votre demoiselle, ni même à vous, voulez-vous en tâter d'un autre? Dites, vous gênez pas.

BOUTRY.

Donnez-moi le temps de respirer.

GOUBIN.

Prenez-le.

BOUTRY.

Il n'y a pas, heureusement, péril en la demeure.

GOUBIN.

Non, nous pouvons aussi bien dans un mois, dans deux mois, quand nous voudrons...

BOUTRY.

Dites-moi?

GOUBIN.

Parlez, je vous écoute.

BOUTRY.

Auriez-vous, par hasard?...

GOUBIN.

Un autre parti à vous proposer?

BOUTRY.

Ce n'est pas précisément ce que je veux dire.

GOUBIN.

J'en ai vingt. — Après ça, de vous à moi, puisque Finais ne vous va pas!...

BOUTRY.

Je n'ai pas dit cela.

GOUBIN.

Non, mais je l'ai compris. Quelle dot, en définitive, comptez-vous donner à vot' demoiselle?

BOUTRY.

Ce n'est pas à moi, mais à ma femme, qu'il faut vous adresser...

GOUBIN.

Je comprends, c'est elle....

BOUTRY.

Oui, qui a le département de ces choses-là.

GOUBIN.

Bien ! bien !

BOUTRY.

Tout ce que je puis vous dire...

GOUBIN.

Dites...

BOUTRY.

C'est que Julie est fille unique, que nous n'avons qu'elle, sa mère et moi, et après nous...

GOUBIN.

Elle aura tout ce que vous avez.

BOUTRY.

Naturellement.

GOUBIN.

Voulez-vous que je vous dise une chose ?

BOUTRY.

Tout ce que vous voudrez.

GOUBIN.

Gardez-vous de jamais proposer ça.

BOUTRY.

Parce que?...

GOUBIN.

L'on vous rirait au nez. Ces choses-là ne se font plus, — vieux jeu.

BOUTRY.

Vous croyez?

GOUBIN.

C'était bon il y a trente-deux ans. — Passez-moi la sonnette, — là, à droite, derrière la carafe. — Bien obligé. (Il agite la sonnette.) Vous sentez que je n'ai pas que votre affaire en tête.

BOUTRY.

Je ne sais, en vérité, plus où j'en suis.

LES MÊMES, MICHEL, un plateau à la main.

BOUTRY.

Tu nous avais oubliés.

MICHEL.

Je vous attendais. — Sûr qu'il est bon enfant, M. Finais !

BOUTRY.

Tu nous entendais?

MICHEL.

Dame! monsieur, dans un office, à moins de dormir...

BOUTRY.

Tu ne coucheras pas ici ce soir.

MICHEL.

Je vas vous dire une chose.

BOUTRY.

Je t'en dispense. — Je n'aime pas à répéter, tu sais?

MICHEL.

Du moment qu' monsieur...

GOUBIN, BOUTRY.

GOUBIN.

Eh ben, compère?

BOUTRY.

Vous me voyez dans le plus grand embarras.

GOUBIN.

Il n'y a vraiment pas de quoi.

BOUTRY.

A cause de ma femme. Quant à ma fille...

GOUBIN.

A son âge, on n'a pas de volontés.

BOUTRY.

Elle n'en a pas.

GOUBIN.

Voulez-vous que ma femme lui en parle?

BOUTRY.

Je n'en sais trop rien... elle pourrait toujours la sonder.

GOUBIN.

Pourquoi ne point aborder franchement la question?

BOUTRY.

Je l'aborderais bien...

GOUBIN.

Qui vous en empêche?

BOUTRY.

C'est qu'en vérité, ce pauvre M. Finais...

GOUBIN.

Eh ben, quoi? ce n'est pas un Adonis, vous ne m'apprenez là rien de nouveau.

ROUTRY.

Non.

GOUBIN.

Ce sera plutôt un camarade qu'aut' chose, que vous allez avoir pour gendre.

BOUTRY.

Il est bien commun.

GOUBIN.

Vous vous y ferez. Après tout, il n'est pas bossu.

BOUTRY.

Je ne sais si je ne l'aimerais pas mieux.

GOUBIN.

Prenez vot' café, tandis qu'il est chaud.

BOUTRY.

Quand comptez-vous le voir?

GOUBIN.

Finais?

BOUTRY.

Oui.

GOUBIN.

Tantôt, si vous voulez.

BOUTRY.

Je serais bien aise d'en causer un peu avec Mme Boutry.

GOUBIN.

Un jour de lessive?

BOUTRY.

Je n'y pensais plus. — Voisin!

GOUBIN.

Si vous plaît?

BOUTRY.

Croyez-vous que ma femme?...

GOUBIN.

Oui!

BOUTRY.

Vous ne savez pas ce que je veux dire.

GOUBIN.

Je m'en doute. — Oui! — Et à belles baise-mains!

BOUTRY.

Ainsi, vous regardez la chose...

GOUBIN.

Comme si elle était faite.

BOUTRY.

En vérité!

GOUBIN.

Tout est arrêté.

BOUTRY.

Arrêté !

GOUBIN.

Depuis trois semaines.

BOUTRY.

Depuis trois semaines ?

GOUBIN.

Et la noce dans un mois.

BOUTRY.

La noce ?

GOUBIN.

Dans un mois, vous dis-je. (On entend le bruit d'une voiture.) Une visite qui vous arrive. — C'est Finais.

BOUTRY.

Finais ?

GOUBIN.

Oui.

BOUTRY.

Il a donc une voiture ?

GOUBIN.

Il en a deux.

BOUTRY.

Deux voitures ?

GOUBIN.

Et un grand chariot.

BOUTRY.

Et vous ne m'en avez rien dit !

GOUBIN.

Pourquoi ? vous n'en vouliez pas. — Eh ben ! vous vous en allez ?

BOUTRY.

Je ne fais qu'aller et venir.

GOUBIN.

Pourquoi ?

BOUTRY.

Je vas passer un habit.

GOUBIN.

A quoi bon ?

BOUTRY.

Ce sera plus convenable.

GOUBIN.

Nous allons en finir.

BOUTRY.

Non, non, je ne veux pas qu'il me voye ainsi.

BOUTRY.

Dépêchez-vous.

GOUBIN, MICHEL.

MICHEL.

Monsieur !

GOUBIN.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

MICHEL.

Vous ne savez pas?

GOUBIN.

Non.

MICHEL.

M. Finais qui vient.

GOUBIN.

Eh ben ?

MICHEL.

Et M. Boutry qui s'en va.

GOUBIN.

Eh ben ?

MICHEL.

Il a donc pas lieu ?

GOUBIN.

Qui ? quoi ?

MICHEL.

Le mariage.

GOUBIN.

Quel mariage ?

MICHEL.

De M. Finais, avec la demoiselle à papa Goubin.

BOUTRY.

Qui vous a parlé de ça?

MICHEL.

Madame, qui l'a dit à la lessive.

BOUTRY.

Michel!

MICHEL.

Monsieur ?

BOUTRY.

Vous rappelez-vous ce que M. Goubin vous a dit tantôt ?

MICHEL.

A preuve qu'à c' soir...

BOUTRY.

Eh ben ?

MICHEL.

J'entre chez lui.

BOUTRY.

Chez qui?

MICHEL.

Chez M. Finais.

BOUTRY.

Je lui en ferai mon compliment.

MENUS PROPOS

PERSONNAGES.

Mme THUROT.

Mme CHEVASSU.

La scène à Paris, dans la rue, sur le trottoir.

MENUS PROPOS

MADAME THUROT, MADAME CHEVASSU.

MADAME THUROT.

Si vous parlez toujours, j'en finirai jamais.

MADAME CHEVASSU.

Allez vot' train, vous gênez pas, j'ai l' temps. Quoi déjà qu' vous disiez?

MADAME THUROT.

J'en sais rien.

MADAME CHEVASSU.

Recommençons tout, ça m'est égal.

MADAME THUROT.

J'y resuis. J' vous disais qu' ma'me Soufflot...

MADAME CHEVASSU.

Pardon si je vous interromps...

MADAME THUROT.

Faites.

MADAME CHEVASSU.

C'est pas ma'me Soufflot que son mari a éhu la pierre?

MADAME THUROT.

Mme Gueriné, que son homme a été opéré; mame Soufflot, c'est la dame que son homme a été oublié dans les Catacombes.

MADAME CHEVASSU.

On y a pas ouvert?

MADAME THUROT.

Le lendemain.

MADAME CHEVASSU.

Quoi qui faisait, de son état?

MADAME THUROT.

Y faisait la peine : c'était un pochard; y vivrait encore, qu'alle serait, à l'heure qu'il est, sus la paille.

MADAME CHEVASSU.

Alors il a ben fait d' s'en aller.

MADAME THUROT.

Au fond, pas de méchanceté, quand il était

pas bu; il avait même de l'esprit; mais bu, un idiot.

MADAME CHEVASSU.

Et dire que vous avez des femmes qu'ont cette passion-là!

MADAME THUROT.

Des fois. Chez nous, c'est l' chagrin qui nous vaut ça.

MADAME CHEVASSU.

J'en ai éhu, moi, plus gros que des maisons, puisque j' suis restée seule au monde avec quatre enfants, mon père et ma mère à ma charge; j'ai jamais éhu l'idée de boire: au contraire, plus j'avais d' chagrin, moins j' buvais.

MADAME THUROT.

J' suis comme vous; je n' dis pas que dans un dîner, si on s' trouve avec toutes des personnes que l'on connaît...

MADAME CHEVASSU.

Ça, ça s'appelle pas boire.

MADAME THUROT.

On se trouvera ce qu' j'appelle montée..., on ne sait pas pourquoi.

MADAME CHEVASSU.

Ça, tout le monde...

MADAME THUROT.

Plus ou moins. Mais pour en revenir à ma'me Soufflot, j'ai été liée avec elle, comme y n'est pas possible, pendant quatorze ans : les deux doigts de la main; ce qu' j'avais, all' l'avait; a serait rentrée plus tard que d'ordinaire, j'aurais pas mangé.

MADAME CHEVASSU.

J'ai été comme ça avec mes enfants.

MADAME THUROT.

J'y aurais vu une épingle dans sa bouche, j' m'aurais dit : A va s'étrangler, faut l'ôter. Eh ben! quand a nous a quittés pour aller ailleurs, alle a trouvé des gens qui ne nous valent pas, sans mépriser personne, et nous a plantés là comme on ne plante plus.

MADAME CHEVASSU.

Ça a dû vous faire de la peine?

MADAME THUROT.

Ça m'en a fait, et aujourd'hui je n'y pense que quand il en est question; autrement, jamais son nom ne me viendrait à la bouche. — Êtes-vous comme moi?

MADAME CHEVASSU.

J'en sais rien; comment qu' vous êtes?

MADAME THUROT.

J'ai toujours aimé les animaux.

MADAME CHEVASSU.

J'ai aimé mes enfants, ça m'a suffi.

MADAME THUROT.

J'en ai jamais eu.

MADAME CHEVASSU.

Et vot' époux?

MADAME THUROT.

L'avous vu?

MADAME CHEVASSU.

Deux fois.

MADAME THUROT.

Eh ben?

MADAME CHEVASSU.

Eh ben! oui.

MADAME THUROT.

Vous m'avouerez qu' faut d' la vertu.

MADAME CHEVASSU.

A l' voir dans la rue...

MADAME THUROT.

On ne dira jamais : C'est un joli homme; mais à viv' avec lui, on dira c'est un ange.

MADAME CHEVASSU.

Vous faites bien de me l' dire.

MADAME THUROT.

Jamais y n' m'a dit un mot plus haut qu' l'aut'.

MADAME CHEVASSU.

Ménagez-le, y sont rares ceux-là.

MADAME THUROT.

S'il avait de la santé, j' s' rais trop heureuse.

MADAME CHEVASSU.

Il en a pas?

MADAME THUROT.

Pas autant que j' voudrais.

MADAME CHEVASSU.

Raison de plus pour le ménager.

MADAME THUROT.

Je le ménage aussi. — Ce qui lui faudrait, à mon mari, ça serait des rentes.

MADAME CHEVASSU.

Et à moi donc!

MADAME THUROT.

Il aurait des rentes, y ferait rien de ses dix doigts.

MADAME CHEVASSU.

Je ferais pas grand' chose non plus.

MADAME THUROT.

Ce qu'il aime, c'est d'ét' dehors.

MADAME CHEVASSU.

Y a une chose qui pourrait ét'.

MADAME THUROT.

Quoi?

MADAME CHEVASSU.

Sergent d'ville.

MADAME THUROT.

Il est trop petit.

MADAME CHEVASSU.

Vous croyez?

MADAME THUROT.

Faut des beaux hommes, y ne l'est pas, et pas d'âge à jamais le devenir.

MADAME CHEVASSU.

Faut en faire vot' deuil.

MADAME THUROT.

Y a beau jour qu'il est fait. Le vot' est-y grand?

MADAME CHEVASSU.

S'il est grand? Six pieds! s'il a pas davantage. Et dire qu'il en a pas besoin!

MADAME THUROT.

Toujours à ceux-là que l' sort est propice.

MADAME THUROT.

Le vôtre, vous est-y bon?

MADAME CHEVASSU.

Y m'est c' que Louis XVIII était à mon beau-père, indifférent.

MADAME THUROT.

Quoi qui y était?

MADAME CHEVASSU.

Il était pas son roi.

MADAME THUROT.

Parce que?

MADAME CHEVASSU.

Il l'avait pas reconnu; et si tout le monde avait suivi son exemple, Louis XVIII s'en serait retourné chez les Anglais, d'où qui venait.

MADAME THUROT.

J'ai jamais aimé ces gens-là.

MADAME CHEVASSU.

Et moi donc! Des gens qu'on en voulait plus nulle part. De son frère non plus, à Louis XVIII.

MADAME THUROT.

Charles X?

MADAME CHEVASSU.

Oui! Il a éhu beau faire tout au monde, jusqu'à se faire sacrer à Reims...

MADAME THUROT.

Pays du pain d'épice.

MADAME CHEVASSU.

Mon beau-père y a pas pardonné. Vous l'avez ben connu ?

MADAME THUROT.

Je l'ai vu une fois.

MADAME CHEVASSU.

Vous l'avez vu plus que ça, mon beau-père.

MADAME THUROT.

Vous me parlez de Charles X. Je vous réponds Charles X.

MADAME CHEVASSU.

Les *propiétaires* et les portiers, si vous voulez que je vous dise, sont compères et compagnons.

MADAME THUROT.

Mon Dieu, oui.

MADAME CHEVASSU.

Êtes-vous bien avec les vôtres?

MADAME THUROT.

De portiers ?

MADAME CHEVASSU.

Oui.

MADAME THUROT.

Bonjour, bonsoir, pas de liaison.

MADAME CHEVASSU.

Vot' propriétaire, ma belle-mère l'a connu apprenti.

MADAME THUROT.

Faut pas le dire.

MADAME CHEVASSU.

Y a beau jour qu'c'est fait.

MADAME THUROT.

J'm'étonne pas si vous déteste, y vous pardonnera jamais ça.

MADAME CHEVASSU.

Je m'en moque, mon homme aussi. — Figurez-vous, pour vous dire à quel point que je savais ses parents dans la misère : l'commissaire de police dit un jour à sa mère qui *follait* qu'a mett' à son garçon une aut' culotte, que la celle qu'il avait était pas décente. Que fait ma belle-mère? a va en

sercher eune à mon mari et l'y passe. — Vous croyez p'têt' qu'alle l'a rendue? Des navets! A y en a pus jamais rien dit.

MADAME THUROT.

A devait s'y attend'. Pour ça que j'prête jamais.

MADAME CHEVASSU.

J'finirai par là : mais mieux qu' ça. Mame Soufflot, que j'vous parlais, a connaît eune portière que j'vous montrerai quand vous voudrez; jamais vous vous figurerez c'qu'alle a fait à une pauv' femme inscrite au bureau d' bienfaisance et qui demeure dans sa maison.

MADAME THUROT.

Alle l'a pas tuée?

MADAME CHEVASSU.

Alle aurait moins souffert. Laissez-moi vous dire.

MADAME THUROT.

Partez du pied gauche.

MADAME CHEVASSU.

La bonne femme que j'vous parle, avait un chien, c'était toutes les jours des histoires.

MADAME THUROT.

Pour ça que j'en aurai jamais.

MADAME CHEVASSU.

Ma satanée portière a pas éhu d'cesse, qu'la pauv' femme l'ait jeté à l'eau.

MADAME THUROT.

Pauv' femme!

MADAME CHEVASSU.

Et pauv' bête! La malheureuse voulait pas le jeter, a pleurait toutes les larmes de son corps.

MADAME THUROT.

A fallu le faire?

MADAME CHEVASSU.

Alle y a *réponnu* : « Si faut absolument que j'jette ma bête à l'eau (tout ce qui m'reste de mon pauvre homme) y aura deux morts ce jour-là, vous pouvez en êt' sûre. »

MADAME THUROT.

Quoi qu'alle a *réponnu*?

MADAME CHEVASSU.

Alle a ricané. — A s'en va donc, avec son animal, à Vincennes, mais, par précaution, alle avait une corde dans son *tabellier*.

MADAME THUROT.

Je la vois d'ici.

MADAME CHEVASSU.

Eune fois arrivée, alle attache son chien au pied d'un arbre, la pauv' bête l'avait jamais tant léchée. — Eune fois attaché, a sait pu quoi y dire, il y prend comme eune sueur froide, a se sent pas seulement la force d'y adresser un dernier bonjour, a s'en retourne en priant l'bon Dieu d'y venir en aide.

MADAME THUROT.

Pauv' femme!

MADAME CHEVASSU.

Pauv' chien, qui faut dire.

MADAME THUROT.

Je l'dis aussi, pauv' chien!

MADAME CHEVASSU.

A s'en revient comme a peut.

MADAME THUROT.

Alle avait pu d'jambes?

MADAME CHEVASSU.

Pas plus que d'sus la main.

MADAME THUROT.

Dieu! Faut-y qui y ait des gens méchants sus la terre!

MADAME CHEVASSU.

Enfin, par eune... aidez-moi donc... par eune...

MADAME THUROT.

Présomption?

MADAME CHEVASSU.

Oui; a r'gardait de coin pour voir si, des fois, son malheureux chien ne revenait pas.

MADAME THUROT.

Est-y revenu?

MADAME CHEVASSU.

Non!

MADAME THUROT.

On y aura tué.

MADAME CHEVASSU.

Laissez-moi vous achever. — A rentre chez elle, mais partout qu'a regardait dans sa chambre, a voyait sa bête.

MADAME THUROT.

Laissez-moi la plaindre.

MADAME CHEVASSU.

Plaignez-la, la blâmez pas. Enfin, un jour...

MADAME THUROT.

Alle le retrouve?

MADAME CHEVASSSU.

Non. Deux jours se passent...

MADAME THUROT.

Autant d'tortures! Et toujours pas d'chien?

MADAME CHEVASSU.

Ah! ben oui! Et notez une chose, alle avait payé les dix francs d'un chien, donc qu'alle était en mesure avec le gouvernement; quand j'dis qu'alle avait payé, alle avait pas payé, c'est moi qui s'trompe.

MADAME THUROT.

La portière était dans son droit.

MADAME CHEVASSU.

Laissez-moi vous achever. — Alle avait pas payé, si vous voulez.

MADAME THUROT.

Alle était dans son tort.

MADAME CHEVASSU.

Alle avait pas payé, mais une dame, une vieille dame, religieuse, pas dévote, y avait dit, à la pauv' femme : « Mère Desbrosses... »

MADAME THUROT.

C'était son nom?

MADAME CHEVASSU.

Oui, à la femme au chien. « Mère Desbrosses, tant qu'a vivra, vot' bête vous coûtera rien, soyez calme, ça me regarde. »

MADAME THUROT.

A payait?

MADAME CHEVASSU.

Tous les ans, les dix francs de son chien.

MADAME THUROT.

Y a encore de bonnes âmes.

MADAME CHEVASSU.

Heureusement pour l'humanité.

MADAME THUROT.

J'en connais pas beaucoup dans les propriétaires.

MADAME CHEVASSU.

Y en a pas.

MADAME THUROT.

J'en ai jamais vu.

MADAME CHEVASSU.

Quand un soir...

MADAME THUROT.

C'est pas fini ?

MADAME CHEVASSU.

Laissez-moi vous achever. — Alle entend qu'on gratte à sa porte.

MADAME THUROT.

C'était son chien ?

MADAME CHEVASSU.

Alle ouvre...

MADAME THUROT.

C'était son chien ?

MADAME CHEVASSU.

Oui !

MADAME THUROT.

Tenez, mame Thurot, vous m'donneriez quarante sous qu'vous me *renderiez* pas pu contente.

MADAME CHEVASSU.

« Pas possible, qu'a dit, ma Mirza... »

MADAME THUROT.

Mirza, le nom d'une chienne.

MADAME CHEVASSU.

C'en était eune.

MADAME THUROT.

Vous disiez un chien.

MADAME CHEVASSU.

Je m'avais trompé. Enfin, l'importe, c'était elle, oui, sa chienne, sa prop' chienne; j'vous demande si c'est qu'alle était heureuse.

MADAME THUROT.

A sa place, j'aurais sauté d'joie.

MADAME CHEVASSU.

L'histoire ne l'dit pas.

MADAME THUROT.

Faut avoir éhu des chiens, pour savoir ce qu'en est.

MADAME CHEVASSU.

Vous en avez éhus?

MADAME THUROT.

Pas moi, défunt mon père.

MADAME CHEVASSU.

La voilà donc, pauv' femme, au gré de ses désirs.

MADAME THUROT.

Dites au combe, mame Thurot, dites au combe. Je sais qu'à sa place, j'aurais voulu mourir.

MADAME CHEVASSU.

Laissez-moi vous achever. — La voilà donc, comme je vous disais, la plus *hureuse* des femmes, mais chaque médaille, pas vrai, a son revers; alle avait compté sans son hôte.

MADAME THUROT.

La portière va tout gâter.

MADAME CHEVASSU.

La voilà, fectivement, qui monte avec un commissionnaire; sa clef était sus la porte; y z'entrent.

MADAME THUROT.

Y vont assassiner sa bête.

MADAME CHEVASSU.

Laissez-moi vous achever. — Le commissionnaire empoigne sa chienne...

MADAME THUROT.

N'achevez pas.

MADAME CHEVASSU.

La descend et puis s'en va.

MADAME THUROT.

Son nom, sans vous commander, son nom, au commissionnaire, comment qui s'nomme, si vous plaît?

MADAME CHEVASSU.

Jean.

MADAME THUROT.

J'vivrais cent ans, jamais j'y penserais.

MADAME CHEVASSU.

La mère Desbrosses veut courir après sa bête.

MADAME THUROT.

Alle en avait l'droit.

MADAME CHEVASSU.

C'est alors que sa portière y dit des horreurs et des sottises, que tant qu'on était *à la charité* on élevait pas des bêtes, que c'était voler l'gouvernement, que c'était une voleuse.

MADAME THUROT.

Pourquoi pas la tuer tout d'suite !

MADAME CHEVASSU.

Pis alle y allonge des coups de pied et des calottes, sur les os des jambes, que la pauv' femme en était toute contusionnée.

MADAME THUROT.

Quoiqu'alle est devenue ?

MADAME CHEVASSU.

La mère Desbrosses ?

MADAME THUROT.

Oui !

MADAME CHEVASSU.

Alle a traîné quet' temps encore, pis alle est morte.

MADAME THUROT.

Alle est pu *hureuse*.

MADAME CHEVASSU.

J'en sais rien, j'y ai pas été voir.

LES MÊMES, UN GARÇON ÉPICIER.

LE GARÇON, sortant de la boutique, deux chaises à la main.

Ces dames seront p'têt' mieux sur des chaises?

MADAME THUROT.

Si nous vous gênons, faut l'dire.

L'ÉPICIER.

J'vous vois d'puis deux heures sur vos jambes, j'ai pitié.

MADAME CHEVASSU.

On va bien chez vous?

L'ÉPICIER.

Pas mal et vous.

UN BANQUET

PERSONNAGES.

PRÉSIDENT.
COMMISSAIRES.
CONVIVES.
GARÇONS.

La scène à Paris, dans un salon de 300 à 400 couverts, avec orchestre.

UN BANQUET

BEAUVEAU, GOULET.

GOULET.

Je ne vois pas Drapu.

BEAUVEAU.

Qui ça, Drapu?

GOULET.

Vous connaissez pas Drapu?

BEAUVEAU.

Quoi qui fait?

GOULET.

Y fait c' que nous faisons.

BEAUVEAU.

Drapu? — Non, connais pas. — Attendez, c'est pas Sapeur?

GOULET.

Oui!

BEAUVEAU.

Je n' connais qu' lui.

GOULET.

J' savais ben qu' vous deviez l' connaître.

BEAUVEAU.

Pourquoi qu' vous dites Drapu?

GOULET.

Pasce que c'est son nom, Sapeur son surnom, autrement son sobriquet.

BEAUVEAU.

Sapeur, oui; Drapu, non; pour moi comme pour beaucoup de monde, c'est Sapeur.

GOULET.

Est-ce qui ne va pas venir?

BEAUVEAU.

J'en sais rien.

GOULET.

Sans doute par rapport à Mévil, si vient pas.

BEAUVEAU.

Souvent, pas eune raison; nous avons des gens, sans nommer personne, qu'on aimerait autant ne pas voir, et qu'on voit la même chose.

GOULET.

Par politique.

BEAUVEAU.

Encore.

GOULET.

Ça m'est arrivé.

BEAUVEAU.

Et moi donc ! Plus d' vingt fois.

GOULET.

Encore aujourd'hui.

BEAUVEAU.

J' crois ben. — Après ça, j'y tiens pas.

GOULET.

Moi, pas davantage.

DIJON, MOUCHET.

DIJON.

Écoutez, que je vous dise eune chose.

MOUCHET.

Dites, j' vous écoute.

DIJON.

Pour connait' Bouchon à fond...

LE GARÇON.

Vermicelle ou julienne?

DIJON.

Merci, jamais de potage dehors.

MOUCHET.

Ni moi non plus, pourtant je l'aime.

DIJON.

Comme moi, vous l'aimez chez vous.

MOUCHET.

Parce que j' sais comment qu'il est fait.

DIJON.

Pour en revenir à Bouchon, personne ne le connaît comme moi : tout ce qu'a fait Bouchon, tout ce qu'il fait encore, je le sais ; ce qui n' me dit pas, je l' devine, tant je l' sais par cœur. Nous avons fait not' première communion ensemble ; nous avons été apprentis ensemble ; nous nous sommes, autant dire, jamais perdus de vue ; il aurait été mon frère, nous nous serions pas plus aimés.

MOUCHET.

Comme moi, dans le temps, avec Tondeur.

DIJON.

Aussi, j' vous l' répète, pas capable, Bouchon,

d'avoir jamais tenu le propos que vous y prêtez.

MOUCHET.

Autant dire alors que tout ce que j'ai avancé n'est pas.

DIJON.

J'ai jamais prétendu ça.

MELOTTE.

Vous n'allez pas finir?

DIJON.

Mettez-vous à ma place.

MELOTTE.

Pasce que j' m'y mets que j' me crois en droit d' vous dire qu'entre camarades on ne doit jamais en venir à s' fâcher.

DIJON.

Je n' me fâche pas.

MELOTTE.

Surtout pour des riens, car c'est des riens.

UN VOISIN.

Et au potage encore.

DIJON.

Je dis seulement que l' propos qu'on prête à Bouchon n'a pas éhu lieu.

MELOTTE.

Y étiez-vous?

MOUCHET.

Non, j'y étais pas.

DIJON.

Eh ben!

MOUCHET.

J'y étais, si vous voulez.

MELOTTE.

Donc que vous y étiez pas.

MOUCHET.

Vous m' laissez pas achever.

MELOTTE.

J' vous laisse.

DIJON.

Avous entendu c' que vous avancez?

MOUCHET.

Écoutez, que j' m'explique.

DIJON.

J'écoute rien. L'avous entendu?

MOUCHET.

Non.

DIJON.

J' suis fixé.

MOUCHET.

Mais la personne qui me l'a rapporté, j'en suis sûr.

DIJON.

J' vous demande à m' faire trouver avec elle.

MOUCHET.

Quand vous voudrez.

DIJON.

Ça m' fera plaisir.

MOUCHET.

J'ai jamais dit de mal de Bouchon.

DIJON.

Je l'aurais pas souffert.

MELOTTE.

Et dire que nous devrions être tous amis !

BERNARD.

C'est toujours le contraire.

DIJON.

De son côté, par rapport à moi, Bouchon est la même chose ; on me débinerait, ou n'importe, il ne le laisserait pas faire.

MOUCHET.

Ça, je le conçois.

DIJON.

Son père était le mien.

MELOTTE.

Voulez-vous m'écouter ?

GOBILLARD.

Parlez, homme généreux, parlez.

SAUTROT.

Nous vous écoutons.

BERNARD.

Assez.

GOBILLARD.

Je demande la parole.

SAUTROT.

D'abord, si nous parlons tous à la fois...

MELOTTE.

Jamais nous n'en sortirons.

SAUTROT.

Sortons-en, messieurs, sortons-en.

GOBILLARD.

Mais n'y revenons plus.

DIJON.

Sans avoir reçu une grande éducation...

SAUTROT.

Nous en sommes tous là.

DIJON.

Sans avoir reçu une grande éducation...

GOBILLARD.

Nous y voilà revenus.

DIJON.

Voulez-vous m'écouter?

SAUTROT.

Nous vous écoutons.

GOBILLARD.

Soyez bref.

DIJON.

Sans avoir reçu une grande éducation...

SAUTROT.

Ça a été dit.

GOBILLARD.

Et redit.

DIJON.

Je n'ai jamais fait de sottise à personne.

MELOTTE.

Nous le constatons.

DIJON.

Mais faut pas non plus qu'on m'en fasse.

MOUCHET.

On ne vous en fait pas.

DIJON.

Vous avez crossé mon ami.

MOUCHET.

Si je l'ai fait, c'est sans intention.

GOBILLARD.

Alors, embrassez-vous.

SAUTROT.

Et n'en parlons plus.

GOBILLARD.

Comme au loto, messieurs changeons nos cartons.

DIJON.

Sans avoir reçu...

PLUSIEURS VOIX.

Non ! non ! non !

GOBILLARD.

Parlons de nos rapports avec la Russie.

SAUTROT.

Je veux bien.

DIJON.

Voulez-vous m'écouter?

PLUSIEURS VOIX.

Non ! non ! non !

GOBILLARD.

Je demande la parole.

PLUSIEURS VOIX.

Parlez! parlez! parlez!

GOBILLARD.

Je suis venu ici pour m'amuser.

SAUTROT.

Je n'ai point eu d'autre but.

PLUSIEURS VOIX.

Ni moi, ni moi, ni moi!

GOBILLARD.

Du moment que je ne m'amuse pas, je réclame mes fonds.

MELOTTE.

Attendez.

GOBILLARD.

J'ai trop attendu.

VIVIER, BELU.

VIVIER.

Je ne le cache pas, voilà qui m'étonne, que jamais vous n'avez connu monsieur Collot.

BELU.

Pas faute d'avoir été assez d'fois chez lui.

VIVIER.

C'est qu'apparemment y n'y était pas.

BELU.

Faut croire.

VIVIER.

Tant-pis, vous *aureriez* connu un brave homme de plus.

BELU.

Tant qu'ça soye, tout l'monde me l'a dit.

LE GARÇON.

Du homard?

BELU.

Donnez.

VIVIER.

Y s'aurait pas remarié, père Collot, je mourais chez lui.

BELU.

Pourquoi qu'vous y êtes pas mort?

VIVIER.

J'vas vous l'dire; et à l'heure qu'il est, sa fortune serait faite et la mienne aussi.

BELU.

Comment qu'vous en avez sorti?

VIVIER.

J'vous l'ai pas dit ?

BELU.

Vous m'l'avez promis, vous l'avez pas fait.

VIVIER.

Pas ma faute, si j'en ai sorti, pas la sienne.

BELU.

Pas la sienne non plus ; la faute à qui ?

VIVIER.

A sa seconde.

BELU.

Quelle seconde ?

VIVIER.

De femme.

BELU.

A valait pas cher ?

VIVIER.

A valait rien. — De ces princesses à qui qui faudrait toujours y parler à plat ventre.

BELU.

J'aurais jamais aimé ça.

VIVIER.

Ni moi.

BELU.

Ni personne. M'humilier devant quéqu'un, merci !

VIVIER.

Qu'un individu au monde, un seul, à qui que j'aurais fait cette concession-là.

BELU.

A une femme ?

VIVIER.

Mon père.

BELU.

Moi la mienne, ayant perdu le mien...

VIVIER.

Au reste y me l'aurait jamais demandé.

BELU.

S'il en avait pas besoin.

VIVIER.

Il l'aurait eu, j'avais rien à y refuser. Si bien, pour vous en finir, papa Collot ne connaissait que sa femme sur la terre, ne voyait que par elle ; a y aurait dit : « Delphin (son p'tit nom), Delphin, tu sais pas? — Non? — On a enlevé c'te nuit les tours Notre-Dame... »

BELU.

Y l'aurait cru?

VIVIER.

Dru comme mouche. — Elle l'avait subjugué.

BELU.

Toujours *malhureux* pour l'ouvrier, du moment qu' madame porte la culotte.

VIVIER.

Non-seulement pour l'ouvrier, pour tout l'monde, j'en ai été la preuve; et dire que d' tout l' temps qu'alle a vécu, sa première, tout c' qui m' passait par la tête, j'avais l' droit de l' faire!

BELU, bas, à l'oreille de Vivier.

Est-ce que... par hasard... hé! là-bas!

VIVIER.

On l'a prétendu; jamais.

BELU.

C' que j' vous en dis... vous savez.

VIVIER.

J' vous l'aurais pas caché. — Au contraire, a m' confiait ses pensées.

BELU.

Alle était point *hureuse*.

VIVIER.

Non! — D'autant qu'alle adorait son mari.

BELU.

Et lui ?

VIVIER.

Pouvait pas la voir.

BELU.

Gentille, sa seconde ?

VIVIER.

Vingt-deux ans; alle aurait été sa fille. Belle de corps, tête de bois, la figure de son caractère, grincheuse, un glaçon. Du moment qu'alle a su la façon qu' j'étais avec l'aut', la première, alle a juré ma perte et se l'est payée. Le patron, comme j' vous disais, qu'avalait tout c' que contait son épouse, et voyant qu'a m'avait dans l' nez, s' met à devenir injuste à mon égard, lui qui jamais n' l'avait été ; au point que j'ai dû m'en aller.

BELU.

Vous vous êtes en allé ?

VIVIER.

J'ai préféré ça.

BELU.

Sans compter qu' vous avez rudement bien fait!

VIVIER.

Depuis, par une personne à qui qu'il l'a confié, j'ai su qu'il était pas heureux.

BELU.

Y pouvait pas l'être.

VIVIER.

Durant sa première, jamais il aurait prononcé c' mot-là.

BELU.

J' suis sûr ; pas moins, que l' jour qu'alle est morte, il a perdu gros.

VIVIER.

Ça été sa ruine. *Follait* voir leurs armoires, du temps d' sa première ; pleines jusqu'au goulot.

BELU.

Et d'puis ?

VIVIER.

Tout porté chez ses parents, ses parents à elle !

BELU.

Ben entendu.

VIVIER.

Pus une loque, pus un chiffon, pus rien ! Puis, quand il est venu à casser sa pipe...

BELU.

Il est mort ?

VIVIER.

Un an *jusse*, jour pour jour, après que j'en ai sorti. — Vous m' croirez si vous voulez...

BELU.

Allez toujours.

VIVIER.

Pas n'un drap pour l'ensevelir.

BELU.

Pas *croyabe!*

VIVIER.

J' vous en parle savamment; c'est moi, moi tout seul, qui l'a mis dans n'un drap n'à moi.

BELU.

Et sa femme, quoiqu'alle est d'venue?

VIVIER.

J' vous l'ai pas dit?

BELU.

Si vous l'avez dit, j' l'ai point n'entendu.

VIVIER.

Alle en a pris un aut'.

BELU.

De mari?

VIVIER.

Non, qui la rouait de coups et li faisait décrotter ses souliers.

BELU.

Pas volé.

VIVIER.

Pauv' père Collot! y m'a fait du mal, mais si m'en a fait, y m'a fait plus d' bien; j'y pardonne.

BELU.

Ça a dû pas moins vous porter un rude coup?

VIVIER.

Ça m'a tué; et, comme on dit, un malheur n'arrive jamais seul : voilà que j' viens à perd' mon père; y n'avait de sa vie fait grand'chose pour moi.

BELU.

Vous l'avez pas moins pleuré?

VIVIER.

Laissez-moi vous dire...

BELU.

Vous avez éhu la bêtise de le pleurer?

VIVIER.

Un père est un père.

BELU.

Oui, quand il est bon; autrement, non! Des navets!

VIVIER.

Pas sa faute, j'y en veux pas.

BELU.

J'y en aurais voulu.

VIVIER.

J'aurais pas été bossu, j'aurais flatté son amour-propre, y m'aurait aimé ; maman une fois morte, crac! il en prend une aut', ma belle-mère a pas seulement voulu faire ma connaissance, j'ai pu revu mon père.

BELU.

J' vous dirai rien du mien, j'ai pas ça à y reprocher, y s'est toujours parfaitement conduit à mon égard ; mais si le ciel m'en avait donné un comme qui dirait le vôt', non-seulement je l'aurais pas pleuré, quand y s'est en allé, mais j'aurais ri le jour qu'il aurait parti.

VIVIER.

Seulement, laissez-moi vous dire : y s'est point en allé sans m' laisser quet' chose.

BELU.

Il était-y marié ?

VIVIER.

Non.

BELU.

Faut pas y en savoir gré, il a pas pu faire autrement.

VIVIER.

Quoique garçon, il est bon d' vous dire que j'avais des économies.

BELU.

Pas bête !

VIVIER.

Perdant mon père, j'avais pu besoin d'en faire, à quoi bon ! l'idée de rester tout seul au monde me tourne la tête; l'argent de mon père, mon argent à moi, j' me mets à tout chavirer, eh ! allez donc, à toi, à moi la paille de fer, je fais une noce, mais une noce, que l' diable en aurait pris les armes ! De rangé qu' j'étais j' deviens une infamie, une horreur. Bref, de fil en aiguille, j' tombe malade...

BELU.

Bon !

VIVIER.

Faut dire aussi que j'avais tout fait pour ça.

BELU.

Et personne avec vous ?

VIVIER.

Pas un chat; quand j'vous dis qu'j'avais tout croqué. J'me souciais pas néanmoins d'aller à

l'hospice. Non; suffit que mes parents y avaient jamais fichu les pieds, j'voulais point commencer la série; ça n'empêche qu'on m'y porte; j'y *resse* trois mois.

BELU.

Après ?

VIVIER.

L'jour de ma sortie, l'ciel veut que je rencont' un ancien que j'avais fait sa connaissance à l'école, que même je l'avais pas r'vu d'puis c't'époque-là.

BELU.

Dans vot'partie ?

VIVIER.

Non, bijoutier; faut croire que j'étais changé, y voulait pas me r'connait'; c'était pas par fierté, j'y demandais rien.

BELU.

Comment alors qui vous a r'connu?

VIVIER.

A ma bosse, que j'ai toujours. — Où qu'tu vas, ma vieille? qui s'met à m'dire. — J'réponds pas, seulement quoiq' déjà pâle, j'pâlis encore. — Tu n'iras pas, qui m'ajoute, non, tu n'iras pas, j'te l'défends. — Où ? que j'dis. — Te fiche à l'eau ! — J'y allais.

BELU.

Vrai !

VIVIER.

Comme y a qu'un Dieu sur la terre.

BELU.

Vous allez m'trouver bête, v'là que j'pleure.

VIVIER.

C'est pas tout.

BELU.

Encore !

VIVIER.

Y m'mène chez lui, y m'fait monter les escaliers, ou plutôt non, y m'monte sus son dos, j'avais pu d'jambes ; sa femme...

BELU.

Il était marié ?

VIVIER.

Trois enfants et sa mère. Eune fois dans sa maison, son épouse veut pas que j'm'en aille. — Quand on en a pour six, qu'a dit, y en a pour sept; y s'en ira pas.

BELU.

En voilà eune femme !

VIVIER.

Dites un ange, vous irez pas trop loin. J'avais

pu d'effets, pu d'crédit, pu rien ; on m'avait tout vendu, tout pillé, tout saccagé ; j'étais littéralement tout nu ; j'resse chez eux six semaines.

BELU.

Merci !

VIVIER.

Quand j'ai sorti, y m'avaient trouvé une place juste où je suis encore, avec vous, où que j'espère rester tant que j'aurai bras et jambes, et voilà !

BARRÉ, THUREL, MAIROT.

BARRÉ.

Non messieurs, non, j'aime pas les flatteurs.

THUREL.

Moi non plus.

MAIROT.

Ni moi.

BARRÉ.

J'aurais été flatteur, comme je ne l'suis pas, une supposition, savez-vous ce qui me serait arrivé ?

THUREL.

Non.

BARRÉ.

J'roulerais carrosse, Mairot est là pour vous l'dire.

MAIROT.

T'en plains pas, ça sera l'héritage de tes enfants.

BARRÉ.

Le seul, peut-être, que personne ne pourra leur contester, personne au monde!

MAIROT.

Eh! ben oui, eh! ben oui, allons, voyons!

BARRÉ.

Personne au monde!

MAIROT.

T'attendris pas.

BARRÉ.

Excusez, papa Thurel, c'est plus fort que moi.

THUREL.

Ça fait vot' éloge.

BARRÉ.

Non, jamais on saura ce que j'vaux.

MAIROT.

Dis pas ça, je l'sais.

BARRÉ.

Tout c'qui y a en moi de fort, de grand...

MAIROT.

Tu dis?

BARRÉ.

De fort, de grand et de généreux.

MAIROT.

Commence pas ton épitaphe! Plus tard, au dessert, nous t'y autorisons.

BARRÉ.

Je ne crois pas en avoir trop dit.

MAIROT.

Non, mais suffisamment; arrêtons les frais, y n'est qu'temps, rase pas mossieu.

BARRÉ.

Papa Thurel !

THUREL.

Si vous plaît ?

BARRÉ.

Vous rappelez-vous la première fois que nous nous sommes vus ?

THUREL.

C'était pas aux contributions ?

BARRÉ.

Oui !

MAIROT.

Nous étions ensemble.

BARRÉ.

J'dis à celui-ci : Tu vois ben ce p'tit mosieu, là-bas? Y m'répond : Oui, — à la porte des contributions, qui fume sa pipe...

THUREL.

J'l'ai cassée, c'te pipe-là.

BARRÉ.

Je serais pas étonné de l'voir un jour mon ami, que j'y ai dit.

MAIROT.

En nous en revenant.

BARRÉ.

Vous voyez, j'y fais pas dire.

LE GARÇON.

Offrirai-je du poisson à mossieu ?

MAIROT.

Donnez.

BARRÉ.

Vous pouvez rencontrer des personnes honnêtes...

THUREL.

J'en ai trouvé.

BARRÉ.

Plus honnêtes, non ! Du côté de la probité, voyez-vous, j'ai toujours été sans reproche.

MAIROT.

La plus belle noblesse. — Monsieur Thurel, vous ne buvez pas.

THUREL.

Faites excuse.

BARRÉ.

Mon épouse, la même chose. Vous la verrez, si jamais, comme je l'espère, vous nous faites l'amitié de venir à la maison.

THUREL.

Avec grand plaisir.

BARRÉ.

Vous verrez dans mon épouse une créature qui, sans avoir été élevée dans des pensionnats, en a les éléments.

MAIROT.

Ta femme, veux-tu que je te dise? c'est le plus beau fleuron de ta couronne.

BARRÉ.

Tout comme moi, Aglaé n'a jamais encensé le pouvoir; pas vrai, Mairot?

MAIROT.

La pure vérité.

BARRÉ.

J'ose dire qu'elle est forte.

MAIROT.

C'qui m'fait vous dire qu'a n'craint personne.

BARRÉ.

A preuve : sans avoir jamais vu, j'y dirais : Aglaé, montre un peu à monsieur comme quoi tu me défendrais, si on venait jamais à m'attaquer.

MAIROT, à Thurel.

Écoutez bien ça.

BARRÉ.

A commencerait par vous prendre, vous mettrait sous son bras et vous ficherait l'fouet comme à un enfant, par-dessus vos culottes, tout père Thurel que vous êtes, mais..... en veux-tu, en voilà !

MAIROT.

C'qui vous dit là, j'y ai vu faire.

BARRÉ.

Vous n'y verriez que du feu.

MAIROT.

Passe un peu à son caractère.

BARRÉ.

La première fois qu'a vous verra, vous attendez pas à des compliments...

MAIROT.

Pas d'danger, a vous dira putôt des sottises.

BARRÉ.

Sans toutefois vous en dire.

THUREL.

J'comprends.

BARRÉ.

Une supposition.

MAIROT.

Va ton train, aie pas peur.

BARRÉ.

As-tu jamais eu à t'en plaindre?

MAIROT.

Tu sais. J'te l'aurais dit. Dix ans que nous vivons ensemble !

THUREL.

Une femme comme la vôtre, c'est un trésor.

BARRÉ.

C'est aussi mon opinion.

MAIROT.

Comme aussi la mienne.

BARRÉ.

Et la vot', m'sieu Thurel? sans êt' trop curieux, qué genre de femme que c'est?

THUREL.

La mienne?

MAIROT.

Oui!

THUREL, avec un soupir.

N'en parlons pas.

(*Solution de continuité.*)

MAIROT, à Barré.

T'avais ben besoin de lever c'lièvre-là!

THUREL.

Non pas c'que vous croyez, au contraire. Depuis bientôt sept ans...

MAIROT.

Sept ans, c'est pas un jour.

THUREL.

Dans les jambes qu'est son mal.

BARRÉ.

Laissez-moi la plaindre.

THUREL.

Elle le mérite.

MAIROT.

Je demande à boire à sa santé.

THUREL.

Je ne sais si je dois le désirer.

BARRÉ.

Dans son intérêt, j'conçois ça.

THUREL.

Ça dérangerait toutes ses habitudes, et pourtant Je crois n'avoir rien à me reprocher.

BARRÉ.

Papa Thurel?

THUREL.

Si vous plaît?

BARRÉ.

Je ne crains pas de le dire, vous êtes le premier homme que je rencontre.

THUREL.

Je crois mériter cet aveu.

BARRÉ.

Le premier!

MAIROT.

Bon! voilà qu'tu renverses le vin sus la nappe, à présent!

BARRÉ.

J'payerai l'dégât, parlons pas d'ça. — A la santé de maman Thurel!

MAIROT.

Nous ne sommes pas au dessert; voyons, Barré, tiens-toi.

BARRÉ.

Papa Thurel?

MAIROT, à Thurel.

Pardonnez-lui, en faveur du motif.

BARRÉ.

Papa Thurel?

THUREL.

Oui!

BARRÉ.

Quand vous me connaîtrez davantage, vous saurez tout ce que je vaux.

THUREL.

Je le sais déjà.

MAIROT.

Tu te répètes, prends-y garde.

LE GARÇON.

Des haricots verts?

MAIROT.

Merci, j'sors d'en prendre.

BARRÉ.

Je ne suis pas de ces gens aujourd'hui blancs, demain noirs, non; comme je m'appelle Barré, d'mon nom...

MAIROT.

Tu n'as jamais trahi ta pensée.

BARRÉ.

J'irai plus loin.

MAIROT.

Vas-y.

BARRÉ.

J'ai jamais trahi ma pensée.

MAIROT.

C'est dit.

BARRÉ.

Ni la mienne, ni celle à personne.

MAIROT.

Accordé.

BARRÉ.

La trahison n'a jamais été mon emblème, pourquoi?

THUREL.

Parce que vous avez toujours été honnête homme.

BARRÉ.

Parce qu'aussi, dans not' famille, nous n'avons jamais eu qu'un seul et unique drapeau.

MAIROT.

Tu vas dire des bêtises.

BARRÉ.

Partout où j'ai été, soit dans les affaires, ou autrement, soit même dans la garde nationale, où n'importe, j'ai jamais remporté que des éloges, tous mes chefs ont toujours su me respecter.

MAIROT.

Pardon, si je t'interromps! à t'entend', t'en aurais fait des mille et des cents d'patrons.

BARRÉ.

Qu'est-ce que j'dis?

MAIROT.

T'en a fait trois, *tends*-tu, trois, pas davantage.

BARRÉ.

Pasce que les deux premiers sont morts.

MAIROT.

Et le troisième est fou; sans ça!

BARRÉ.

M. Bourbonne?

MAIROT.

Sans doute.

BARRÉ.

Faut aussi vous dire que les patrons de c'temps-là...

MAIROT.

Étaient pas meilleurs que les ceux d'aujourd'hui.

BARRÉ.

Quelle différence !

THUREL.

Vous avez là dedans du pour et du contre.

MAIROT.

Comme dans tout.

BARRÉ.

Les hommes, laissez-moi vous dire, les hommes, comme je les entends...

MAIROT.

Comme nous les entendons... va toujours.

BARRÉ.

Deviennent de plus n'en plus rares, on n'en voit plus...

MAIROT.

On n'en voit plus ?

BARRÉ.

Non !

MAIROT.

Laisse-moi donc tranquille, on en voit encore.

BARRÉ.

On n'en voit plus comme on en voyait.

MAIROT.

Quand ça serait qu'papa Thurel.

THUREL.

Messieurs, vraiment, vous me confusionnez.

BARRÉ.

Le fait est que vous êtes un homme.

THUREL.

Je crois l'avoir assez prouvé.

BAUDRY, RIVET, VERGÈS.

BAUDRY.

T'nez, père Rivet, un enterrement qu'j'ai encore bien ri, je me souviens dejà pu, si c'était vot' petit garçon ou vot' p'tite fille...

RIVET.

J'ai eu le malheur de les perdre à quinze jours l'un de l'autre. Si c'était un mardi...

BAUDRY.

J'crois qu'oui.

RIVET.

Un p'tit garçon, si c'était un mardi.

BAUDRY.

J'm'ai jamais tant amusé.

VERGÈS.

Ni moi.

BAUDRY.

Nous avons mangé un lapin avec sa cervelle.

RIVET.

Un lapin ?

BAUDRY.

Oui !

RIVET.

Ma p'tite fille un vendredi.

DURIER.

Vous auriez pas un sujet plus gai, par hasard ?

CAUBET.

Ça nous changerait.

BOUZON.

Où diable donc que s'tiennent les commissaires?

METTRON.

Derrière vous.

UN COMMISSAIRE.

Vous réclamez quelque chose ?

BOUZON.

Un garçon, sans vous commander.

LE GARÇON.

Voilà !

BOUZON.

De l'eau de seltz.

LE GARÇON.

Voilà !

BAUDRY.

De l'eau de seltz !

VERGÈS.

As-tu fini !

DUCOURET.

Nos pères ne connaissaient pas ça.

RIVET.

Et s'en portaient pas plus mal.

VERDEAU.

Ce qui a pas empêché le mien d' s'en aller à quatre-vingt-sept ans d'une chute dans les escaliers.

BAUDRY.

Comme moi, ma tante, d'une voiture, faubourg Montmartre.

LE GARÇON.

L'eau de seltz demandée !

VERDEAU.

Gare les taches !

RIVET.

Attention !

VERGÈS.

Aie pas peur, ça m' connaît. (Explosion de la bouteille.)

BAUDRY.

Gare là-dessous !

VERDEAU.

Merci ! ben obligé !

DUCOURET.

Que l' diable soit d' vous ! plein ma cravate !

VERGÈS.

L'ai-je fait exprès ?

DUCOURET.

Vous allez comme une corneille qui abat des noix.

VERGÈS.

Ça peut arriver à tout le monde.

DUCOURET.

Aussi ça m'est-il arrivé.

BAUDRY.

En plein.

DUCOURET.

Je n'en ai pas perdu une goutte.

VERGÈS.

Ça ne tache pas.

DUCOURET.

Que le ciel vous entende !

DULONG.

Dieu ! qu'il fait chaud dans le creux de cet arbre !

NERET.

Si l'on ouvrait ?

GRANDJEAN.

Merci ! deux airs !...

BAUDRY.

J'aime mieux aut' chose.

DULONG.

C'est une étuve.

FRENAIS.

Pourquoi ne pas ouvrir ?

NERET.

Nous avons des tas d' frileux qui n'aiment pas ça.

DULONG.

Dans c' cas-là, on reste chez soi.

NERET.

C'est assez mon avis.

CABASSON, GIREL.

GIREL.

Je ne vous savais pas grand-père.

CABASSON.

Hélas !

GIREL.

Comment, hélas ?

CABASSON.

Manière de dire.

GIREL.

A la bonne heure !

CABASSON.

Vous n'étiez pas sans savoir que j'avais marié ma demoiselle.

GIREL.

Y a pas longtemps.

CABASSON.

Vous demeuriez encore rue Saint-Martin.

GIREL.

Tant que ça !

CABASSON.

Onze mois qu'elle est mariée, à un limonadier.

GIREL.

Elle en a le physique.

CABASSON.

Je n' vous dis pas, mais jamais elle ne sera ce qu'était sa mère ; vous l'avez pas connue ?

GIREL.

Vot' demoiselle ?

CABASSON.

Ma femme.

GIREL.

De réputation.

CABASSON.

La tête de plus que sa fille.

GIREL.

Excusez !

CABASSON.

Et forte à proportion. Nous allons un dimanche à la campagne, chez un ami ; elle avait soif, elle demande à boire, on y en donne ; le temps de r'mercier la personne, j'étais veuf.

GIREL.

Si vite ?

CABASSON.

On l'aurait voulu, comme j' disais à quéqu'un, on n'aurait pas été mieux servi. — Et me voilà resté seul avec la petite, elle avait onze ans.

GIREL.

Bon garçon, son mari ?

CABASSON.

Mon gendre ?

GIREL.

Oui.

CABASSON.

Depuis que j'ai l'honneur d'êt' son beau-père. il est encore à lever la main sur moi.

GIREL.

C'est gentil de sa part.

CABASSON.

Il est avec moi d'une politesse, voyez-vous... y a pas, y a pas.

GIREL.

Et avec ça, de l'ordre, de l'économie ?

CABASSON.

Impossible d'en avoir davantage.

GIREL.

Joli garçon ?

CABASSON.

Avez-vous connu Talma ?

GIREL.

Pas encore.

CABASSON.

Comme tête, il me rappelle Talma, comme homme, ma mère.

(Agitation de sonnette.)

COMMISSAIRES.

Silence !

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, entre le premier et le second service, nous allons nous lever un instant de table.

L'ASSEMBLÉE.

Oui ! oui ! oui !

UN CONVIVE.

J'en suis pas fâché.

DEUXIÈME CONVIVE.

Comme vous, j' les sens *pu*.

(Dans le jardin.)

MESNARD.

Monsieur Vivier, un cigare ?

VIVIER.

Non, merci, ben obligé, j'ai aut' chose.

MESNARD.

Vous préférez la pipe?

VIVIER.

De beaucoup.

MESNARD.

Je l'ai fumée pendant sept ans, étant au service; je fumais huit sous d' tabac par jour. Aujourd'hui je serais deux jours sans fumer, ça ne me ferait rien.

VIVIER.

Tout n'est qu'habitude.

MESNARD.

Oui.

VERSIAL.

Que dites-vous, messieurs, du dîner?

MESNARD.

Je ne sais pas. Tant qu'à moi, j'ai rien mangé.

GRIVET.

Ma foi, moi, c'est tout au plus.

VERSIAL.

Le fait est que pour cinq francs...

MESNARD.

On ne peut pas nous donner des ortolans.

BERLI.

Sans donner des ortolans, on pourrait, avec cinq francs, traiter différemment, et ça, je m'en charge, quand vous voudrez.

MESNARD.

Nous n'en sommes encore qu'au premier service.

VERSIAL.

Attendons.

VIVIER.

Où nous étions, l'an dernier, nous étions quatre-vingt-dix-neuf fois mieux.

BEAUREGARD.

Je ne peux pas me rend' compte comment nous n'y sommes point retournés.

BERLI.

On ne le saura jamais.

DUBOIS.

Bien mieux encore chez Mably.

VOTEL.

Demandez aux commissaires pourquoi qu'on a changé Mably.

GRIVOIS.

Oui!

BERLI.

Ils le savent.

VOTEL.

Mais le diront pas.

MESNARD.

Vous parlez de l'année dernière?

BERLI.

Oui, eh ben?

MESNARD.

Vous rappellez-vous le saumon?

VERSIAL.

Parfaitement.

BEAUREGARD.

Y marchait tout seul.

BERLI.

J'aime pas ça dans un saumon.

BINET.

On est toujours à crier après les commissaires...

VOTEL.

Après?

BINET.

C'est donc amusant de l'être?

VOTEL.

Faut que ça l' soye, puisque tant d' monde en veut.

MESNARD.

Encore un plaisir que je ne comprends pas.

VOTEL.

Je dirai plus, que j'ai jamais pu comprendre.

MESNARD.

Nous avons des personnes qu'aiment ça.

VOTEL.

Sans compter qu'on m'a proposé assez d' fois d'en être.

MESNARD.

Vous avez pas voulu?

VOTEL.

J'ai toujours remercié, autant d' fois qu'on m' l'a demandé; j'ai toujours répondu non.

UN VOISIN, bas à son voisin.

On n'y a pas demandé tant qu' ça.

DEUXIÈME VOISIN.

C'est aussi mon avis.

PREMIER VOISIN.

Moi la mienne.

CHAVOUROT.

Comme moi dans la gard' nationale.

MESNARD.

Non, c'est chez moi une règle de conduite de ne jamais accepter ni grades ni honneurs.

CHAVOUROT.

Moi non plus; suffit que j'ai été militaire, on me les a tous proposés.

VERSIAL.

Vous vous en trouvez pas plus mal?

CHAVOUROT.

J' m'en trouve mieux. Tant qu'aux commissaires, c'est sans comparaison comme les adjudants dans les régiments, jamais on les aime.

DAVIAUD.

On ne peut contenter tout le monde.

VOTEL.

Et la musique?

LECUIT.

Au second service.

JAURET.

Quoi donc qui font, les musiciens?

VIVIEN.

Y mangent.

LECUIT.

Dis plutôt qui boivent.

BONTEMPS, MÉCHIN, GOUROTTE.

BONTEMPS.

Méchin?

MÉCHIN.

Plaît-y?

BONTEMPS.

Tu vas rien nous dire?

MÉCHIN.

Rien du tout.

GOUROTTE.

La moindre des choses.

MÉCHIN.

Quand j' vous dis rien, c'est qu' c'est rien.

BONTEMPS.

On y compte.

MÉCHIN.

C'est l' tort qu'on a; non, je ne veux plus ni rien dire, ni rien faire, ça devient embêtant, pas aut' chose!

GOUROTTE.

T'es bête!

MÉCHIN.

Précisément parce que je l'ai été trop longtemps que je ne me soucie plus de l'être.

BONTEMPS.

Si encore tu avais des motifs.

MÉCHIN.

J'en ai des bottes.

BONTEMPS.

Oh! alors...

BOUROTTE.

C'est bien différent.

MÉCHIN.

J'ai su positivement tout ce qui a été dit l'année dernière sur mon compte.

BONTEMPS.

Quoi qu'il a été dit?

GOUROTTE.

J'ai rien entendu.

BONTEMPS.

Ni moi.

MÉCHIN.

Suffit que je l' save, pas vrai?

GOUROTTE.

L'a t'on chantée assez de fois, ta dernière?

MÉCHIN.

Trop qu'on l'a chantée! Quand y m'arrivait d'passer dans un atelier, ça manquait pas, on m'en régalait.

BONTEMPS.

Mais qui a pu tenir les propos que tu cites?

GOUROTTE.

Oui, qui?

MÉCHIN.

Je les ai entendus.

BONTEMPS.

Pas Gobillard?

GOUROTTE.

Pas Sautrot?

BONTEMPS.

Avec ça qui s' gêne!

GOUROTTE.

Il est déjà pas si fort.

BONTEMPS.

Ni si brave.

GOUROTTE.

Dans le temps, si tu te rappelles, avec Signol...

BONTEMPS.

Et Borel?

GOUROTTE.

Et tant d'autres!

BONTEMPS.

Il a jamais été bon.

GOUROTTE.

Comme disait le père Nathan, c'est jamais avec eux que j' me retirerai à la campagne.

(*Agitation de sonnette.*)

GOUROTTE.

Bon! voilà qu'on sonne! Prenez vos billets!

BONTEMPS.

Allons-y gaîment.

CHAVOUROT.

Allume! allume!

(*La salle du banquet.*)

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, s'il vous plaît!

(*Air : Où peut-on être mieux.*)

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, s'il vous plaît!

CHAVOUROT.

Tu vas bientôt te taire, monsieur le commissaire?

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, à vos places!

MELOTTE.

Vous me croirez si vous voulez...

GOBILLARD.

Je veux bien.

MELOTTE.

Ça fait du bien de se délasser un peu les jambes.

BONTEMPS.

Comme moi les miennes, je les sentais plus.

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, à vos places!

MELOTTE.

Un malheur, dans ces choses-là, c'est de rester si longtemps à table.

TAMPIER.

Viv' la gaieté,
C'est ma devise,
Viv' la gaieté,
C'est ma santé.

MELOTTE.

Au dessert!

TAMPIER.

Quel jour, le dessert?

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, à vos places !

UNE VOIX.

La musique !

(*Agitation de sonnette.*)

GOBILLARD.

Est-ce qu'on ne dira plus rien?

SAUTROT.

Quel silence !

(*Imitation du cri des animaux.*)

BARRÉ.

Bien ! les bêtises qui vont commencer.

UN VOISIN.

Du moment qu' ça fait d' tort à personne.

BARRÉ.

Je vous dis pas.

METIVIER.

Savez-vous si Méchin va nous chanter quét' chose ?

BONTEMPS.

J'y ai demandé.

METIVIER.

Eh ben ?

BONTEMPS.

Y veut pu rien dire.

GOULET.

Laisse donc.

BONNEAU.

Il en serait ben trop fâché.

METIVIER.

Je répète ce qui m'a dit.

UNE VOIX.

Vive la charte !

(*Nouvelle imitation du cri des animaux.*)

UN COMMISSAIRE.

Messieurs, je vous en prie.

LA VOIX.

Vive la charte !

(*Agitation de sonnette.*)

BEAUNNEAU.

La musique !

DESLANDES, à son voisin.

Vous aimez la musique ?

LE VOISIN.

J'aime mieux aut'chose.

THUREL.

Chacun son goût.

GOBILLARD.

Comme les gens qu'aiment les salsifis.

SAUTROT.

Frits !

GOULET.

Allons donc les musiciens !

CHAVOUROT.

Les voilà qui viennent.

SAUTROT.

Pas vite.

Ouverture. (*Fra Diavolo.*)

(Applaudissements.)

THUREL.

J'ai toujours aimé *la Juive.*

CAVIAT.

Vous savez que c'est *Fra Diavolo.*

THUREL.

En êtes-vous bien sûr ?

CAVIAT.

Très-sûr.

THUREL.

Ça en a comme un faux air.

CHAVOUROT.

Comme un éléphant à une carafe.

MAIROT.

Vaut encore mieux entend' comme ça, que pas du tout.

GOBILLARD.

Et dire que je ne me suis pas encore amusé !

SAUTROT.

Moi non plus, mais j'espère.

GOBILLARD.

Et moi donc !

UNE VOIX.

Vive la charte !

SAUTROT.

Donnez-la-lui et que ça finisse.

(*Imitation du chant des oiseaux.*)

THUREL.

Je maintiens mon dire, je préfère la musique à tout.

BARRÉ.

Le président va-t-il nous faire un discours?

MAIROT.

Nous n'y sommes pas.

GIRET.

Elle a pas d'enfants ?

CABASSON.

Qui ? si vous plaît.

GIRET.

Vot' demoiselle ?

CABASSON.

Oui, fille et garçon.

GIRET.

Une p'tite fille ?

(*Grand bruit au milieu de la salle.*)

GOBILLARD.

Quarante-cinq à quinze !

CHAVAROT.

Qu'est qu'c'est qu'ça !

SAUTROT.

J'ai entendu tomber que'qu'chose.

GOBILLARD.

Je ne bouge pas.

SAUTROT.

Moi non plus, pas d'danger !

(A l'exception d'un très-petit nombre, tous les convives ont quitté leur place.)

MAQUET.

En v'là d'l'ouvrage !

BELU.

Rangez la vaisselle.

DIJON.

Y n'est pas blessé?

GOULET.

J'en sais rien encore.

VIVIER.

De l'air, messieurs, de l'air.

DIJON.

Rangez les chaises qu'on puisse circuler.

MELOTTE.

Dieu! que j'ai eu peur!

BELU.

Voilà le monde; aujourd'hui vivant, demain mort.

MOUCHET.

Témoin, tout à l'heure, le père Wille.

VIVIER.

Où ça qu'il est?

GOULET.

Vous le voyez pas, là-bas, près la croisée, qui respire?

VIVIER.

Ah! oui, là-bas.

DIJON.

Songez, une masse comme ça sus la tête!

VIVIER.

Il l'a pas reçue.

BEAUVEAU.

S'en est pas fallu de beaucoup.

BELU.

En voilà pour une somme!

GOULET.

Ça regarde l'établissement.

BARRÉ.

Pas sa faute.

GOULET.

J'entre pas là dedans, à eux de veiller qu'leux affaires soient en état.

VIVIER.

Au fait!

BEAUVEAU.

Fallait pas moins qui fût mal attaché.

MELOTTE.

Qui ça?

DIJON.

Le lustre.

GOBILLARD.

C'est le lustre qu' est tombé?

BEAUVEAU.

Non, le Panthéon.

LES COMMISSAIRES.

A vos places, s'il vous plaît, messieurs, à vos places!

VIVIER.

C'est bête comme chou, je commence par vous dire, ça m'a tout retourné.

BONTEMPS.

J'crois bien.

MELOTTE.

Songez si ce pauvre père Wille avait reçu ça sus la tête.

VIVIER.

Oui! Je m'en serais jamais consolé.

BEAUVEAU.

Pas vot' faute.

VIVIER.

Non, mais suffit qu'on se soye trouvé ensemble.

LANGLOIS.

Comme moi, ma belle-mère, qu'a manqué d'êt' brûlée la semaine dernière.

DIJON.

Tant mieux si a n'a fait qu'manquer.

LANGLOIS.

On ferait encore ben du chemin avant d'en trouver une pareille.

GOULET.

Conservez-la! les celles qui sont bonnes sont rares.

BEAUVEAU.

A qui le dites-vous!

GOULET.

Je donnerais la mienne pas cher.

DIJON.

La mienne aussi.

LES COMMISSAIRES.

A vos places, messieurs, s'il vous plaît!

LA MÊME VOIX.

Vive la charte!

(*Imitation du chant du coq.*)

MELOTTE.

Je ne suis pas bégueule...

VIVIER.

Moi non plus.

MELOTTE.

Y a deux choses que je n'aime pas.

(*Musique.*)

LANGLOIS.

Tiens, une bonne idée!

MELOTTE.

Ça mettra fin aux bêtises.

PLUSIEURS VOIX.

Méchin! Méchin! Méchin!

GOBILLARD.

Ah! oui! à propos.

BONTEMPS.

Laissez-le, y n'dira rien.

MOUCHET.

Plus souvent!

GOBILLARD.

Toujours la même.

SAUTROT.

Nous la connaissons.

L'ASSEMBLEE.

Méchin! Méchin! Méchin!

LA MÊME VOIX.

Vive la charte!

UNE AUTRE VOIX.

La chanson.

L'ASSEMBLÉE.

Méchin! Méchin! Méchin!

(*Agitation de sonnette.*)

DES VOIX.

Y chantera.

D'AUTRES VOIX.

Y chantera pas.

(*Agitation de sonnette.*)

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs, s'il vous plaît!

MELOTTE.

Le voilà qui se lève.

CHAUVEAU.

C'est-à-dire qu'on le lève.

MOUCHET.

Tenez, regardez, Bontemps qui le tient à bras-le-corps.

CHAUVEAU.

A moi il avait dit qui n'chanterait pas.

MOUCHET.

A moi qui n'dirait rien.

CHAUVEAU.

A sa place j'aurais rien dit.

MOUCHET.

Un ban!

L'ASSEMBLÉE.

Oui! oui! oui! Une! deux! trois!

SAUTROT.

Quand je vous disais.

VIVIER.

Quoi que vous disiez?

SAUTROT.

Je ne répète jamais.

MELOTTE.

Vous faites bien.

L'ASSEMBLÉE.

La chanson! La chanson! La chanson!

(*Agitation de sonnette.*)

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs, s'il vous plaît!

QUELQUES VOIX.

Y chantera.

D'AUTRES VOIX.

Y chantera pas.

(*Agitation de sonnette.*)

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs, s'il vous plaît!

MÉCHIN.

(*Applaudissements.*)

MÉCHIN.

La Bergère et la Bouteille.

(*Applaudissements.*)

MÉCHIN.

Je ne suis point un homme de mérite,
Je ne viens pas ici dicter des lois;
Mais je voudrais, ainsi qu'il le mérite,
D'un bon patron célébrer les exploits.

UNE NOTABLE PARTIE DE L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo! bravo!

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs, s'il vous plaît!

UNE VOIX.

N'interrompez pas.

UNE AUTRE VOIX.

Faut recommencer.

GOBILLARD.

Non ! non !

SAUTROT.

Non ! non ! non !

MELOTTE.

Si ! si ! si !

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Recommencez !

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Bravo ! bravo ! bravo !

MÉCHIN.

La Bergère et la Bouteille.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo ! bravo ! bravo ! bravo !

MÉCHIN.

Je ne suis point un homme de mérite,
Je ne viens pas ici dicter des lois ;
Mais je voudrais, ainsi qu'il le mérite,
D'un bon patron célébrer les exploits.
Qu'un potentat, dans sa fortune altière,
Se croie un dieu, ma foi, moi je m'en ris ;
J'aime bien mieux les yeux de ma bergère,
Vieille bouteille avec de vieux amis.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo! bravo!

UNE VOIX.

Second couplet.

MÉCHIN.

Point n'est besoin pour charmer notre vie,
De lambris d'or, de clinquants, d'oripeaux:
Train de Mondor n'est point ce que j'envie,
Je ne veux pas de valets sur mon dos.
Les grands dîners ne sont pas mon affaire,
J'aime bien mieux petit couvert bien mis,
Joyeux propos, les yeux de ma bergère,
Vieille bouteille avec de vieux amis.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo! bravo!

UNE VOIX.

Troisième couplet.

DEUXIÈME VOIX.

N'interrompez pas.

MÉCHIN.

Quand, rassemblés dans ce vaste domaine
Où chaque été nous venons nous asseoir,
Nous nous sentons joyeux, l'âme sereine.
C'est d'avoir fait chacun notre devoir.
L'égalité n'est point une chimère,
Dans ce repas qui nous a réunis.

Car le patron aime aussi sa bergère,
Et sa bouteille avec de vieux amis.

EN CHOEUR.

Car le patron aime aussi sa bergère,
Et sa bouteille avec de vieux amis.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo! bravo!

LE CHOEUR.

Car le patron aime aussi sa bergère
Et sa bouteille avec de vieux amis.

LA MÊME VOIX.

Quatrième couplet.

MÉCHIN.

Lorsque la mort, de sa faux meurtrière,
Viendra trancher le fil de mon destin,
Qu'elle me trouve, à mon heure dernière,
L'âme tranquille et le verre à la main.
Mais, jusque-là, point de craintes amères,
Que de nos cœurs les chagrins soient bannis;
Chantons toujours les yeux de nos bergères
Et la bouteille avec de vieux amis.

BONTEMPS.

En chœur!

LE CHOEUR.

Mais, jusque-là, point de craintes amères,
Que de nos cœurs les chagrins soient bannis;

Chantons toujours les yeux de nos bergères
Et la bouteille avec de vieux amis.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo! bravo!

BONTEMPS.

Un ban! — Une! deux! trois!

BONTEMPS.

Quand je te disais!

MÉCHIN.

Je sais ben, mais qu'est-ce tu veux?

BONTEMPS.

Laisse-moi donc tranquille, s'ils avaient seulement bougé, j' les couvais, je te les aurais mouchés.

DIJON.

C'était là le plan.

BONTEMPS.

Tas d'prop's à rien.

GIREL.

C'est égal, t'es pas encore au bout de ton rouleau, aie pas peur!

POUTREL.

Non, qui ne l'est pas!

BONTEMPS.

Qui z'en fassent autant ceux que ça ne chausse pas.

POUTREL.

Laisse-moi donc tranquille ! des *feignants !*

UNE VOIX.

Vive la charte !

MELOTTE.

Ah ! çà mais qui donc qui pousse ce cri-là !

CHAVAROT.

Un entêté !

GIREL.

Bien nommé.

(*Musique.*)

MÉCHIN.

Taisez vos becs, le président va parler.

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs !

(Mouvement dans l'assemblée.)

GRIVEL.

Si je parlais jamais, je sais bien ce que je dirais.

BONTEMPS.

Tu vas pas te taire?

LES COMMISSAIRES.

Silence, messieurs !

(Silence.)

(Le président se lève et lit un discours écrit.)

LE PRÉSIDENT.

Chers camarades,

Ce n'est pas sans une émotion profonde que je viens cette année, comme les précédentes, vous donner un nouveau témoignage de la vive gratitude que m'inspire votre franc et loyal concours.

Si notre établissement, placé si haut dans la hiérarchie industrielle, a perfectionné nos produits, doublé nos relations ; s'il a non-seulement soutenu, mais encore agrandi sa vieille réputation, à qui le doit-il, je vous le demande ? A vous, à votre travail incessant, à votre activité constante, à votre bon vouloir surtout.

Heureux et fier de marcher à votre tête, j'espère y rester encore longtemps. Sorti de vos rangs, je ne veux m'en séparer que lorsque les infirmités de la vieillesse m'en feront une indispensable loi...

UNE VOIX.

Bravo !

UN COMMISSAIRE.

Silence, messieurs!

LE PRÉSIDENT.

Et d'ailleurs, n'ai-je point à mes côtés les fondateurs de l'établissement, ou ne sont-ils pas représentés par leurs enfants, de dignes enfants, disons-le hautement, dignes en tout de leurs pères?

L'ASSEMBLÉE.

Oui! oui! oui! oui!

(Vives acclamations. Applaudissements prolongés.)

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que nous ne sommes point une famille?

L'ASSEMBLÉE.

Si! si! si! si!

(Longs applaudissements.)

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes d'autant plus une famille, chers collaborateurs, que nous en comprenons les devoirs. Cette caisse de secours que nous avons fondée, qui assure l'existence de nos vieillards, c'est une institution que je me permettrai de qualifier de patriarcale.

L'ASSEMBLÉE.

Bravo! bravo! bravo!

FINET, à son voisin.

On me donnerait cinquante francs je ne serais pas pus content!

LE VOISIN.

Moi, trois cents.

UN COMMISSAIRE.

Silence, messieurs!

LE PRÉSIDENT.

Que de malades dont les souffrances ont été soulagées!

GRIVEL.

Trois mois que je l'ai été, de ce bras-là.

LE PRÉSIDENT.

Dont les souffrances ont été soulagées!

GRIVEL.

Sans ça, j'allais à l'hôpital.

MAUDUIT.

Comme moi, quand je m'ai cassé la jambe.

UN COMMISSAIRE.

Silence, messieurs!

LE PRÉSIDENT.

Dont les souffrances ont été soulagées! Que de soins prodigués aux vétérans de l'industrie, à ceux qui ont noblement combattu sur les champs de bataille industriels, aux invalides du travail!

UNE VOIX.

Vive l'empereur!

Une émotion indicible s'empare de l'auditoire; plusieurs des assistants se lèvent et viennent presser la main de l'orateur.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est pas assez, il faut que nous soyons l'atelier modèle!

PLUSIEURS VOIX.

Oui! oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

La famille modèle!

L'ASSEMBLÉE.

Oui! oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

Dans l'armée, il est d'usage de désigner par des chevrons les années de service, d'honorer par des décorations le courage et le dévouement.

PLUSIEURS VOIX.

Oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! que des médailles soient décernées tous les ans aux plus dignes.

QUANTITÉ DE VOIX.

Oui! oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

Aux plus dignes, non par ceux que pourrait arbitrairement accorder tel ou tel jury, mais par vous tous, amis et chers collaborateurs et chers camarades, par vous tous!

DE TOUTES LES PARTIES DE LA SALLE.

Bravo! bravo! bravo!

UNE VOIX.

A bas les Anglais!

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

A bas personne!

LE PRÉSIDENT.

Vive tout le monde!

TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Oui! oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

De nouvelles améliorations sont en projet. (Marques d'attention.) Une des premières assurera à tous, proportionnellement à son travail, une part...

UNE VOIX.

Bravo !

LE PRÉSIDENT.

Une part dans les bénéfices de l'entreprise.

(Applaudissements, cris d'enthousiasme.)

MICHELET.

Mon père s'en est allé trop vite.

TAUPIN.

Comme moi le mien, il avait rêvé ça.

UN COMMISSAIRE.

Silence, messieurs !

LE PRÉSIDENT.

Nous continuerons à marcher d'un pas ferme dans la voie qui nous est tracée, que nous avons suivie, dans laquelle nous nous soutenons mutuellement.

DE TOUTES PARTS.

Oui ! oui ! Toujours ! toujours !

LE PRÉSIDENT.

Et comment songerions-nous un seul instant à nous en écarter, puisque c'est celle du progrès ?

(Trépignements, cris de joie, le président reçoit de nombreuses félicitations, l'enthousiasme est à son comble.)

MÉRU, à son voisin.

Voulez-vous que je vous dise ?

LE VOISIN.

Dites.

MÉRU.

Que je vous dise franchement de quoi nous avons l'air?

LE VOISIN.

Je veux bien.

MÉRU.

D'un enterrement.

LE VOISIN.

J'ai vu des enterrements qu'on pleurait moins qu'ici.

MÉRU.

Mais c'te fois ici, laissez-moi vous dire, c'est pas de peine, pas de chagrin...

LE VOISIN.

C'est d' plaisir et de contentement.

MÉRU.

J'ai déjà embrassé quat' fois le président, j'y retourne, v'nez-vous?

LE VOISIN.

Plus tard.

MÉRU.

J'ai vu bien des réunions...

LE VOISIN.

Pas plus qu' moi.

MÉRU.

J'ai jamais rencontré une entente comme aujourd'hui.

BONNIN.

Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez.

BONNIN.

A la santé du président !

UNE VOIX.

Un ban.

L'ASSEMBLEE.

Oui ! oui ! oui !

BONNIN.

Une ! deux ! trois ! — A son aimable épouse !

L'ASSEMBLÉE.

Oui ! oui ! oui !

BONNIN.

Puisse-t-elle longtemps faire son bonheur, comme le sien est dans toutes nos bouches !

GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui ! oui ! oui ! oui !

MÉRU.

A nos frères !

UNE VOIX.

A la Grande-Armée !

AUTRE VOIX.

Au bonheur d'êt' ensemble !

L'ASSEMBLÉE.

Oui ! oui ! oui !

FLEURIOT.

A la Grande-Armée !

TESTU.

Y nous rase avec sa Grande-Armée.

MAUPIN.

Elle est décédée, ta Grande-Armée.

THUITOT.

Au champ d'honneur.

SOUMET.

Qui donc celui-là, qui boit à sa santé ?

MAUGÉ.

Lumignon.

CHASSEBOUT.

Le même de l'an passé.

TAUPIN.

Et de l'an prochain.

BORNIER.

Pas malheureux que l' père Goubaud ait pas demandé la parole.

MÉGIN.

Pour le coup que nous *aurerions* couché ici.

THUITOT.

Pas dit qui parlera pas.

SOUMET.

J'espère que non.

MÉGIN.

D'autant qu'on va pas tarder chacun à prend' son département.

THUITOT.

Tant qu'à moi, je m'en vas pas.

SOUMET.

Ni moi.

MÉGIN.

Ni moi.

FLEURIOT.

Sans compter que je m'en vas pas comme ça.

DÉSIRÉ.

Jamais.

BROCHON.

Laissons passer les plus pressés.

MÉGIN.

N'a revoir, vieux !

CLIGNANCOURT.

Vous n'aussi; mes amitiés chez vous.

MÉGIN.

Merci.

TABLE.

Introduction, par Théophile Gautier. 1
Un Guet-Apens. 11
Le Mardi Gras 49
Grand-Père et Petit-Fils. 67
L'Escalier de la Cour d'Assises.. 115
Les Impitoyables. 161
Propos en l'air. 205
Une Ouverture. 233
Menus Propos.. 273
Un Banquet.. 297

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

GARNIER FRÈRES

6, rue des Saints-Pères et Palais-Royal, 215

DICTIONNAIRE NATIONAL

OUVRAGE ENTIÈREMENT TERMINÉ

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE LA LANGUE ET DES LETTRES FRANÇAISES

Ce grand Dictionnaire classique de la Langue française contient, pour la première fois, outre les mots mis en circulation par la presse, et qui sont devenus une des propriétés de la parole, les noms de tous les Peuples anciens, modernes; de tous les Souverains de chaque Etat; des Institutions politiques; des Assemblées délibérantes; des Ordres monastiques, militaires; des Sectes religieuses, politiques, philosophiques; des grands Evènements historiques : Guerres, Batailles, Siéges, Journées mémorables, Conspirations, Traités de paix, Conciles; des Titres, Dignités, Fonctions, des Hommes ou Femmes célèbres en tout genre; des Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps : Saints, Martyrs, Savants, Artistes, Ecrivains; des Divinités, Héros et personnages fabuleux de tous les peuples; des Religions et Cultes divers, Fêtes, Jeux, Cérémonies publiques, Mystères, enfin la Nomenclature de tous les Chefs-lieux, Arrondissements, Cantons, Villes, Fleuves, Rivières, Montagnes de la France et de l'Etranger; avec les Etymologies grecques, latines, arabes, celtiques, germaniques, etc., etc.

Cet ouvrage classique est rédigé sur un plan entièrement neuf, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent, et dans lequel toutes les définitions, toutes les acceptions des mots et les nuances infinies qu'ils ont reçues sont justifiées par plus de quinze cent mille exemples extraits de tous les écrivains moralistes et poëtes philosophes et historiens, etc., etc. Par M. Bescherelle aîné, principal auteur de la *Grammaire nationale*. 2 magnifiques vol. in-4 de plus de 3,000 pages, à 4 col., imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé, contenant la matière de plus de 500 volumes in-8. . . . . 50 fr.

Demi-reliure chagrin, plats en toile. . . . . 10 fr.

GRAMMAIRE NATIONALE

Ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J. J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, et de tous les écrivains les plus distingués de la France; par MM. Bescherelle frères et Litais de Caux. 1 fort vol. grand in-8. Complément indispensable du *Dictionnaire national*. . . . . 10 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Comprenant : Les mots du Dictionnaire de l'Académie française, et un très-grand nombre d'autres autorisés par l'emploi qu'en ont fait les bons écrivains; leurs acceptions propres et figurées et l'indication de leur emploi dans les diffférents genres de style; — 2° Les termes usités dan les sciences, les arts, les manufactures, ou tirés des langues étrangères; — 3° La synonymie rédigée sur un plan tout nouveau; — 4° La prononciation figurée de tous les mots qui représentent quelque difficulté;—5° Un Vocabulaire général de géographie, d'histoire et de biographie, etc., etc.; par MM. Bescherelle aîné, et J. A. Pons, professeur d'histoire. 1 vol. gr. in-8 de 1100 pag. . . . . 10 fr.

GRAMMAIRE ESPAGNOLE-FRANÇAISE DE SOBRINO

Très-complète et très-détaillée, contenant toutes les notions nécessaires pour apprendre à parler et à écrire correctement l'espagnol. Nouvelle édition, refondue avec le plus grand soin, par A. Galban. 1 vol. in-8. . . . 5 fr.

GRAMMATICA DE LA LENGUA FRANCESA

Para los Españoles, por Chantreau, corrigée avec le plus grand soin par A. Galban, 1 vol, in-8. . . . . 4 fr.

GRAMMAIRE ITALIENNE

En 25 leçons, d'après Vergani, corrigée et complétée par C. Ferrari, ancien professeur à l'école normale et à l'Université de Turin, auteur du *Nouveau Dictionnaire italien-français et français-italien*. 1 vol. . . . . 2 fr.

PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL

Contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle; l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques; la prononciation figurée dans tous les cas douteux ou difficiles, etc., etc.; à l'usage de la jeunesse, des maisons d'éducation et de tous ceux qui ont besoin de renseignements prompts et précis, par M. Bescherelle aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national*, etc. 1 fort vol. in-32 jésus, de plus de 600 pag. . . . . 2 fr. 25

PETIT DICTIONNAIRE D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE ET DE MYTHOLOGIE

Par J. P. Quitard, auteur du *Dictionnaire des Proverbes*, faisant suite au *Petit Dictionnaire national* de M. Bescherelle aîné. 1 vol. in-32. 1 fr. 75
Les deux ouvrages réunis en 1 fort vol., rel. toile. . . . . 4 fr.

DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS,

Tant réguliers qu'irréguliers ; par MM. Bescherelle frères. 3e édition. 2 forts vol. in-8 à 2 colonnes.. . . . . 12 fr.

Ce livre est indispensable à tous les écrivains et à toutes les personnes qui s'occupent de la langue française. La conjugaison des verbes est sans contredit ce qu'il y a de plus difficile dans notre langue, puisqu'on y compte plus de trois cents verbes irréguliers. A l'aide de ce dictionnaire, tous les doutes sont levés, toutes les difficultés vaincues.

PETITS DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Avec la prononciation figurée, très-complets et exécutés avec le plus grand soin, contenant chacun la matière d'un fort volume in-8, à l'usage des voyageurs, des lycées, des colléges, de la jeunesse des deux sexes, et de toutes les personnes qui étudient les langues étrangères.

Dictionnaire grec-français, Rédigé sur un plan nouveau, contenant tous les termes employés par les auteurs classiques présentant un aperçu de la dérivation des mots dans la langue grecque et suivi d'un lexique des noms propres, par A. Chassang, maître de Conférences de langue et littérature grecques à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. grand in-32 de plus de 1000 pages. . . . . 7 fr. 50

Nouveau dictionnaire latin-français contenant tous les termes employés par les auteurs classiques; l'explication d'un certain nombre de mots appartenant à la langue du droit; les noms propres d'hommes et de lieux, etc., par E. de Suckau, chargé du cours de littérature française à la Faculté d'Aix. 1 fort vol. grand in-32. . . . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais contenant : Tout le vocabulaire de la langue usuelle, et donnant la *prononciation* figurée de tous les mots anglais, et celle des mots français dans les cas douteux, par M. Clifton. 1 vol. grand in-32, imprimé avec soin. . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand du langage littéraire, scientifique et usuel, contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes ; les noms propres de personnes, de pays, de villes, etc.; la grammaire et les idiotismes, et suivi d'un Tableau des verbes irréguliers, par K. Rotteck (de Berlin). 1 fort vol. grand in-32 jésus. . . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français avec *la prononciation* dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. grand in-32, format dit Cazin, d'environ 1,100 p.. . 5 fr.

Dictionnaire italien français et français-italien, contenant tous les mots de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée des mots italiens et des mots français, dans les cas douteux et difficiles, par C. Ferrari. 1 fort volume in-32.. . . . 4. fr. 50

Dictionnaire de poche français-turc, par A. Calfa. 5e édition refondue. 1 vol. gr. in-32, relié. . . . . 6 fr.

Reliure percaline, tr.-jaspée, de chacun de ces quatre dictionnaires.. 0, 60 c.

Les dictionnaires en petit format publiés jusqu'à ce jour sont plutôt des vocabulaires, souvent très-incomplets, qui ne contiennent aucune des indications nécessaires pour aider un commençant à traduire correctement d'une langue dans une autre.

Dans ces dictionnaires que nous recommandons à l'attention du public ami des lettres :

1° Tous les mots, sans exception, sont à leur ordre alphabétique; pas de liste particulière de noms propres, de mots géographiques, etc.

2° Les diverses acceptions de chaque mot sont indiquées par des numéros. Le premier numéro donne le sens le plus conforme à l'étymologie ; les numéros suivants présentent successivement les sens dérivés, détournés ou figurés. Enfin différents signes typographiques et de ponctuation viennent encore guider l'étranger dans le choix des mots.

3° La prononciation a été figurée avec le plus grand soin et à l'aide des moyens les plus simples.

On voit que nous n'avons rien négligé pour rendre cette publication aussi utile et pratique que possible. Si l'on considère encore que nous donnons également la solution des difficultés grammaticales, relatives, par exemple, à la conjugaison des verbes, des prépositions, etc., on sera forcé de convenir que jamais on n'a présenté autant de matières sous un aussi petit volume.

GRAND DICTIONNAIRE

ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de P. Noriéga et Guim. 1 fort vol. gr in-8 jésus, d'environ 1,600 pag., à 3 col. . . . . 18 fr.

GUIDES POLYGLOTTES

Manuels de la conversation et du style épistolaire, à l'usage des voyageurs et des écoles. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné, élégamment cartonnés. Prix du vol.. . . . . 2 fr.

Français - anglais, par M. Clifton, 1 vol.

Français-italien, par M. Vitali. 1 vol.

Français-allemand, par M. Ebeling, 1 vol.

Français - espagnol, par M. Corona Bustamente, 1 vol.

Espanol-francés, por Corona Bustamente.

English-french, by Clifton 1 vol,

Hollandsch - fransch, van A. Dufriche, 1 vol.

Espanol-inglés, por Corona Bustamente y Clifton, 1 vol.

English and italian. 1 vol.

Espanol-aleman, por Corona Bustamente Ebeling, 1 vol.

Deutsch-english, von Carolino Duarte, 1 vol.

Espanol-italiano, por M. Corona Bustamente y Vitali, 1 vol.

Italiano-Tedesco, da Giovani Vitali et Dr Ebeling, 1 vol.

Portuguez-francez, por M. Carolino Duarte y Clifton, 1 vol.

Portuguez inglez, por Duarte y Clifton, 1 vol.

GUIDE EN SIX LANGUES. Français-anglais-allemand-italien-espagnol. portugais. 1 fort in-16 de 550 pages. . . . . 5 fr.

GUIDE EN QUATRE LANGUES, français-anglais-allemand-italien, 1 vol. grand in-32, cartonné.. . . . . 4 fr.

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention sur nos *Guides polyglottes*. Le soin intelligent et scrupuleux qui en a dirigé l'exécution leur assure, parmi les livres de ce genre, une incontestable supériorité. Le texte original a été fait et préparé, avec beaucoup d'adresse et d'habileté, par un maître de conférences à l'École normale supérieure. Les besoins de la conversation usuelle y sont très-heureusement prévus. Les dialogues, au lieu de se traîner dans l'ornière des banalités ennuyeuses, ont un à propos, une vivacité, un sel, qui amusent et réveillent le lecteur. Les traducteurs se sont acquittés de leur tâche avec exactitude et fidélité.

Guide français-anglais, manuel de la conversation et du style épistolaire, avec la *prononciation figurée de tous les mots anglais*, à l'usage des voyageurs. 1 vol. in-16. . . . . 4 fr.

Polyglot guides manual of conversation with models of letters for the use of travellers and students. English and French with the figured pronunciation of the French, by MM. Clifton and Dufriche-Desgenettes. 1 volume in-16. . . . . 4 fr.

CODES ET LOIS USUELLES

Classés par ordre alphabétique, édition sans supplément conforme à la législation la plus récente, collationnée sur les textes officiels, contenant en note sous chaque article des codes ses différentes modifications, la corrélation des articles. entre eux, la concordance avec le droit romain, l'ancienne législation française et les lois nouvelles, précédée de la constitution de l'Empire français et accompagnée d'une table chronologique et d'une table générale des matières, par M. A. Roger, avocat à la Cour impériale de Paris, auteur de la 2e édition du *Traité de la Saisie-Arrêt*, et M. A. Sorel, avocat à la Cour impériale de Paris, suppléant du juge de paix du VIIIe arrondissement de Paris. 1 beau v. gr. in-8 raisin de 1,200 pages. Prix, br. . 15 fr.
La reliure, demi-chagrin.. . . . . 3 fr.

LE MÊME OUVRAGE

Édition portative, format gr. in-32 jésus, en deux parties :

Ire Partie. Les *Codes*. . . . . 4 fr.

IIe Partie. Les *Lois usuelles*. . . . . 4 fr

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

52 vol. grand in-8 de 500 pages à 2 col., contenant la matière de plus de 300 vol. . . . . 208 fr.

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. in-8 de 500 pages, pareilles à celles des 52 vol. publiés de 1833 à 1839. 80 fr.

Le *Supplément*, aujourd'hui TERMINÉ, se compose de *seize volumes* formant les tomes 55 à 68 de cette Encyclopédie si populaire.

Le *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur chercherait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*.

Aujourd'hui les seuls exemplaires qui conservent *leur valeur primitive* sont ceux qui sont accompagnés du *Supplément*, en d'autres termes des tomes 55 à 68.

COURS COMPLET D'AGRICULTURE,

Ou Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique d'économie rurale et de médecine vétérinaire, sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé Rosnier, par MM. le baron de MOROGUES, membre de l'Institut; MIRBEL, professeur de culture au Jardin des Plantes, etc.; le vicomte HÉRICART DE THURY, président de la Société impériale d'agriculture; PAYEN, professeur de chimie agricole; MATHIEU DE DOMBASLE, etc, etc. 4e édition, revue et corrigée. 20 vol. br. en 19 gr. in-8 à 2 col., avec environ 4,000 sujets grav., relat. à la grande et à la petite culture, à l'économie rurale et domestique, à la description des plantes, etc. Complet. . . . 112 fr.

Chaque volume est orné du portrait d'un des hommes les plus notables des sciences agricoles. Le *Supplément* compte des textes tout récents; on y voit figurer les noms de MM. Chevreul, Gaudichaud, Boucherie, Paul Gaubert, Polonceau, Fuster, Morin, etc.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION.

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. CARDINI, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. grand in-8, ornés de 70 figures; 2e édition, considérablement augmentée. . . 20 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE COMPLET DES COMMUNES DE LA FRANCE

De l'Algérie et des autres colonies françaises, contenant la Nomenclature de toutes les communes, leur division administrative, leur population d'après le dernier recensement; les bureaux de poste; leur distance de Paris; les stations de chemins de fer; les bureaux télégraphiques; l'industrie; le commerce; les productions du sol; les châteaux et tous les renseignements relatifs à l'organisation administrative, ecclésiastique, judiciaire, universitaire, financière, militaire et maritime de la France, avant et depuis 1789, par A. GINDRE DE MANCY. 1 fort vol. gr. in-8 d'environ 1,000 p., à deux colonnes avec une carte des chemins de fer, par CHARLE, géographe. 12 fr.

DICTIONNAIRE PORTATIF DES COMMUNES DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE ET DES AUTRES COLONIES FRANÇAISES

Précédé de tableaux synoptiques, et accompagné d'une carte de la France, par M. GINDRE DE MANCY, membre de la Société philotechnique et de plusieurs sociétés savantes. 1 fort vol. in-32 de 750 pages. . . . . 3 fr. 50

DICTIONNNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Comprenant les mathématiques, la physique et la chimie, la mécanique et la technologie, l'histoire naturelle et la médecine, l'économie rurale et l'art vétérinaire, par MM. Privat-Deschanel et Ad. Focillon, professeurs des sciences physiques et des sciences naturelles au lycée de Louis-le-Grand, avec la collaboration d'une réunion de savants ; 4 parties, vol. gr. in-8. Prix. 50 fr.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par Malte-Brun. Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique. 6e édition revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J. J. N. Huot. 6 beaux vol. gr. in-8, ornés de 41 grav. sur acier, ... 60 fr.

Avec un superbe Atlas entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles. . . . . 80 fr.

On peut acheter l'Atlas séparément. . . . . 20 fr.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

21 volumes sont en vente à 7 fr. 50

Cette collection imprimée avec luxe par M. Claye, sur magnifique papier des Voges fabriqué spécialement pour cette édition est ornée de vignettes gravées sur acier, d'après les dessins de Staal.

On tire de chaque volume de la collection 150 *exemplaires numérotés* sur papier de Hollande, avec figures sur chine avant la lettre, au prix de : 15 fr. le vol.

Œuvres complètes de Molière, nouvelle édition très-soigneusement revue sur les textes originaux avec un nouveau travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, examen de chaque pièce, commentaire, biographie, etc., etc., par M. Louis Moland. 7 vol. in-8 cavalier.

Chefs-d'œuvre littéraires de Buffon, avec une introduction par M. Flourens, membre de l'Académie française, secrétaire de l'Académie des sciences, etc. 2 vol in-8 cavalier.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par le Sage, avec les principales remarques des divers annotateurs, précédée d'une notice par Sainte-Beuve, les jugements et témoignages sur le Sage et sur *Gil Blas*. 2 vol in-8 illustrés de 6 belles gravures sur acier d'après les dessins de Staal.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M. l'abbé de Lamennais. 1 vol in-8.

Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs, choisies et complétées par M. J. V. le Clerc, ornée d'un magnifique portrait de Montaigne, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne, par M. Prévost-Paradol, de l'Académie française. 4 vol.

Œuvres complètes de Boileau Despréaux, avec un nouveau travail et un commentaire, par M. Geruzez. 4 v.

Œuvres choisies de Marot, accompagnées de notes philologiques et littéraires et précédées d'une étude sur l'auteur, par M. d'Héricault. 1 vol.

EN PRÉPARATION

Œuvres complètes de Racine, avec un travail nouveau, par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française.

Œuvres complètes de la Fontaine, avec un nouveau travail de critique et d'érudition, par M. Louis Moland.

Nous avons promis, dans le prospectus de *Molière*, de chercher à remettre en honneur les belles éditions de nos auteurs classiques. Les volumes qui ont paru permettent de juger si nous avons tenu parole.

Notre collection contiendra la fleur de la littérature française. Elle se composera d'une soixantaine de volumes environ, imprimés avec le plus grand luxe par Claye, et dignes de tenir une place d'honneur dans les meilleures bibliothèques.

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

Contenant les meilleurs romans du XVIIe et du XVIIIe siècles, et quelques-uns des principaux du XIXe. Le volume, grand in-8 cavalier, 3 grav. sur acier d'après STAAL. . . . . 7 fr. 50

Œuvres de madame de la Fayette. 1 vol.

Œuvres de mesdames de Fontaines et Tencin. 1 vol.

Gil Blas, par LE SAGE. 2 vol.

Diable boiteux, suivi de *Estévanille Gonzalès*, par LE SAGE.

Histoire de Guzman d'Alfarache, par LE SAGE.

Vie de Marianne, suivie du *Paysan parvenu*, par MARIVAUX. 2 vol.

Œuvres de madame Riccoboni. 1 v.

Lettres du marquis de Roselle, par madame ELIE DE BEAUMONT; **Mademoiselle de Clermont**, par madame DE GENLIS, et la **Dot de Suzette**, par FIÉVÉE. 1 vol.

Chefs-d'œuvre de madame de Souza. 1 vol.

Corinne, par madame de STAEL. 1 vol.

HISTOIRE DE FRANCE PAR ANQUETIL

Avec continuation jusqu'en 1852, par BAUDE, l'un des principaux auteurs du *Million de faits* et de *Patria*. 8 demi-vol. gr. in-8, illustrés de 120 gravures, renfermant la collection complète des portraits des rois, imprimés en beaux caractères, à 2 colonnes, sur papier des Vosges. . . . . 50 fr.

HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL

Continuée depuis la Révolution de 1789, par LÉONARD GALLOIS. Edition ornée de 50 gravures en taille-douce. 5 vol. gr. in-8 jésus à 2 colonnes, contenant la matière de 40 vol. in-8 ordinaire, 62 fr. 50; net. . . . . 30 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau portrait de Chateaubriand et de 42 gravures exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. DELANNOY, G. THIBAULT, OUTHWAITE, MASSARD, etc., d'après les dessins originaux de STAAL, de RACINET, etc.

ON VEND SÉPARÉMENT AVEC UN TITRE SPÉCIAL

Le Génie du christianisme. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

Les Martyrs. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem. 1 vol. orné de 6 gravures.

Atala, René, le Dernier Abencérage, les Natchez. Poésies. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Voyage en Amérique, en Italie et en Suisse. 1 vol orné de 4 gravures.

Le Paradis perdu. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Histoire de France. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Études historiques. 1 vol. orné de 3 grav. sur acier.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, est de 6 fr.
Sans gravures. . . . . 5 fr.

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Sous l'Empire, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 2 volumes in-8. . . . . 15 fr.

HISTOIRE DE NAPOLÉON

Par Laurent (de l'Ardèche); illustrée de 500 vignettes, avec les types en noir imprimés dans le texte, par Horace Vernet. 1 vol. gr. in-8. .. 9 fr.
Reliure toile, tranche dorée.. . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU TRAITÉ DE BLASON

Ou science des armoiries, d'après le P. Ménétrier, d'Hozier, Ségoing, Scohier, Palliot, H. de Bara, Favin, par Victor Bouton, peintre héraldique et paléographe. 1 vol. in-8 de 500 pag. 460 blasons, 800 noms de familles. 10 fr.

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE DE LA SCIENCE DES ARMOIRIES

Suivi d'un glossaire des attributs héraldiques, d'un traité élémentaire des ordres modernes de chevalerie, et de notions sur l'origine des noms de familles et des classes nobles, etc., par M. Maigne. 1 vol. gr. in-18 jésus, orné d'environ 300 vignettes dans le texte, grav. par M. Dufrénoy. 6 fr.

LA SCIENCE DU BLASON

Accompagnée d'un armorial général des familles nobles de l'Europe, publiée par le vicomte de Magny, directeur de l'Institut héraldique. 1 vol. gr. in-8, jésus vélin, enrichi de 2,000 blasons gravés dans le texte, 25 fr.; net. 12 fr.

LE HÉRAUT D'ARMES

Revue illustrée de la noblesse. — Directeur : le comte Alfred de Bizemont. — Gérant : Victor Bouton. Tome I (novembre 1861, à janvier 1863), 30 fr. net. . . . . 12 fr.

L'ITALIE CONFÉDÉRÉE

Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, par Amédée de Césena. 4 beaux vol. gr. in-8. . . . . 24 fr.
Illustrée de très-belles gravures sur acier, parmi lesquelles un magnifique portrait de l'Empereur et de l'Impératrice, de vingt types militaires coloriés, d'une excellente carte du nord de l'Italie, par Vuillemin; des plans de bataille de Magenta et de Solferino, des plans coloriés de Venise, de Mantoue et de Vérone.

CAMPAGNE DE PIÉMONT ET DE LOMBARDIE

Par Amédée de Césena. 1 vol. gr, in-8 jésus.. . . . . 20 fr.
L'ouvrage est orné des portraits de l'*Empereur*, de l'*Impératrice*, et de *Victor-Emmanuel*, admirablement gravés sur acier par Delannoy, d'après Winterhalter, de plans et de cartes, de types militaires des trois armées et de planches sur acier représentant les batailles; il renferme aussi la liste complète et nominale des décorés et des médaillés de l'armée d'Italie.

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGN

Par M. de Barante, membre de l'Académie française; 7e édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de 104 gravures et d'un grand nombre de cartes. Prix du volume.. . 5 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le comte de Ségur, de l'Académie française; contenant l'histoire de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9e édition, ornée de 30 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française. 3 vol. gr in-8.. . . . . 37 fr. 50
On peut acheter séparément chaque volume, qui forme un tout complet.

LAMARTINE

Histoire de la Révolution de 1848. Nouvelle édition, complétement revue par l'auteur. 2 vol. in-8, papier cavalier vélin, 12 fr.; net. . . . 10 fr.

Raphaël. Pages de la vingtième année. Deuxième édition. 1 v. in-8 cavalier vélin . . . . . 5 fr.

Histoire de Russie. Paris, Perrotin, 1856. 2 vol. in-8, 10 fr.; net. . 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

(OUVRAGE TERMINÉ)

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier ; édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impériale ; annotée par M. FLOURENS, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 165 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de M. VICTOR ADAM ; imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. . . . . 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit pour les bibliothèques à cette magnifique publication (aujourd'hui complètement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière et lui donnent un cachet spécial.

ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE

Précédées de la Vie de P. Corneille, par FONTENELLE, et des Discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. 1 beau vol. gr. in-8, même format que le Racine et le Molière. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES DE J. RACINE

Avec un essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par LOUIS RACINE; ornées de 13 vignettes, d'après GÉRARD, GIRODET, DESENNE, etc. 1 beau vol. gr. in-8 jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU

Avec une notice par M. SAINTE-BEUVE, et les notes de tous les commentateurs; illustrées de gravures sur acier. Nouv. édit. 1 vol. gr. in-8. . . 12 fr. 50

MOLIÈRE

1 beau vol. gr. in-8, pareil au *Corneille*, au *Racine* et au *Boileau*, orné de charmantes gravures sur acier, par F. DELANNOY, d'après les dessins de STAAL, et accompagné de notes explicatives, philologiques et littéraires. . . . . 12 fr. 50

MOLIÈRE

Œuvres complètes, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de Molière, par M. SAINTE-BEUVE, illustrées de 800 dessins, par TONY JOHANNOT. Nouvelle édit. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus, impr. par Plon frères. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

Comprenant le *Théâtre*, les *Messéniennes* et les *Chants sur l'Italie*. Nouvelle édition. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, illustré de 12 belles vignettes de A. JOHANNOT. . . . . 12 fr. 50

—— **LE MÊME OUVRAGE**. 6 vol. in-8 cavalier. . . . . 42 fr.

ENCYCLOPÉDIE THÉORIQUE ET PRATIQUE DES CONNAISSANCES UTILES

Composée de traités sur les connaissances les plus indispensables, ouvrage entièrement neuf, avec environ 1,500 gravures intercalées dans le texte, par MM. ALCAN, L. BAUDE, BELLANGER, BERTHELET, DELAFOND, DEYEUX, DUBREUIL, FOUCAULT, H. FOURNIER, GÉNIN, GIGUET, GIRARDIN, LÉON LALANNE, ELIZÉE LEFÈVRE, HENRI MARTIN, MARTINS, MATHIEU, MOLL, MOREAU DE JONNÈS, LUDOVIC LALANNE, PÉCLET, PERSOZ, LOUIS REYBAUD, L. DE WAILLY, WOLOWSKI, etc. 2 vol grand in-8. . . . . 25 fr.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE

Ou précis de l'histoire générale, technologique et littéraire de la médecine; suivi de la bibliographie médicale du dix-neuvième siècle, et d'un répertoire bibliographique par ordre de matières, par Dezeimeris, docteur en médecine, bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris. 4 tomes en 7 vol. in-8 de 400 pag. chacun, 42 fr.; net. . . . . 10 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MATIÈRES MÉDICALES ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE

Contenant l'indication, la description et l'emploi de tous les médicaments connus dans les diverses parties du globe, ouvrage complet, par Merat F. et Delens. Paris 1829-1846. 7 forts vol. in-8 de 7 à 800 pag. chacun. 56 fr.; net.. . . . . 20 fr.

HISTOIRE DES HOTELLERIES

Cabarets, Courtilles, Hôtels garnis, Restaurants et Cafés, et des anciennes Communautés et Confréries d'hôteliers, de taverniers, de marchands de vins, de restaurateurs, de limonadiers, etc., par Michel Francisque et Fournier Edouard. Paris, Librairie archéologique de Séré, 1854. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 31 grandes vignettes sur bois tirées à part. 30 fr. net. . . . . 12 fr.

RUBENS ET L'ÉCOLE D'ANVERS

Par Michiels. 1 beau vol. in-8, suivi du Catalogue des tableaux de Rubens. 6 fr.; net. . . . . 4 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Biographie portative universelle, contenant 29,000 noms, suivie d'une table chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquante-quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, E. Janin, A. Delloye, etc. 1 vol. de 2,000 col., format du *Million de faits*, contenant la matière de 17 vol. 12 fr.; net. . . . . 7 fr. 50

LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Avec une magnifique galerie de portraits sur acier, représentant les personnages principaux qui figurent dans la correspondance. 1 très-beau vol. gr. in-8. . . . . 20 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis la fondation de la monarchie, par Mennechet, illustrée de 20 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française, gravées par F. Delannoy, Massard, Outhwaite, etc, 1 vol. gr. in-8 jesus.. . . . 20 fr.

LES FEMMES D'APRÈS LES AUTEURS FRANÇAIS

Par E. Muller. Ouvrage illustré de portraits des femmes les plus illustres, gravés au burin, d'après les dessins de Staal, par Massard, Delannoy, Regnault et Geoffroy. 1 vol. gr in-8 jésus. . . . . 20 fr,

Ce livre, imprimé avec luxe et orné de très-belles gravures sur acier, contient la fleur de tout ce que les prosateurs et les poëtes français ont écrit de plus original et de plus piquant sur un sujet qui excite éternellement la curiosité.

L'ESPACE CÉLESTE ET LA NATURE TROPICALE

Description physique de la terre et des divers corps que renferme l'espace céleste, d'après des observations personnelles faites dans les deux Hémisphères, par M. Emm. Liais illustré de nombreuses gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 magnifique volume gr. in-8 jésus. . . 20 fr.

GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, orné de 12 magnifiques portraits dessinés par Staal, et gravés sur acier par Massard, Thibault, Gouttière, Geoffroy, Gervais, Outhwaite, etc. . . . . 20 fr.

De magnifiques gravures, une très-belle impression se joignent à un texte charmant pour faire de cet ouvrage, à tous les points de vue, une œuvre d'art très-remarquable.

NOUVELLE GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, des *Portraits littéraires*, des *Portraits de femmes*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, 1 vol. gr. in-8 jésus, semblable au volume que nous avons publié il y a quatre ans, et illustré de portraits inédits.. . . . . 20 fr.

Ces volumes se complètent l'un par l'autre et se vendent séparément. Ils contiennent la fleur des *Causeries du Lundi*, des *Portraits littéraires* et des *Portraits de femmes*. Nous ne pouvions offrir à la gravure un cadre meilleur.

CORINNE

Par madame la baronne de Staël. Nouvelle édition, richement illustrée de 250 bois dans le texte, et de 8 grandes gravures sur bois, par Karl Girardet, Barrias, Staal, tirées à part. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé. . . . . 10 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS

Contes arabes, traduits par Galland, illustrés par MM. Francis, Baron, Wattier, etc., etc., revus et corrigés sur l'édition princeps de 1794, augmentés d'une dissertation sur les Mille et une Nuits, par le baron Silv. de Sacy. 1 vol. gr. in-8 de 1,100 pag.. . . . . 15 fr.

LES MILLE ET UN JOURS

Contes persans, turcs et chinois, traduits par Pétis de la Croix, Cardanne, Caylus, etc. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin. Edition illustrée de 400 dessins par nos premiers artistes. 15 fr.; net. . . . . 10 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI

Revues, corrigées et classées par l'auteur ; notices par MM. de Balzac, Th. Gautier, Léon Gozlan, Jules Janin, Alph. Karr. etc. 2 vol. gr. in-8, renfermant chacun 80 grandes vignettes. Prix de chaque vol. . . . 10 fr.

Le Carnaval à Paris. — Paris le matin. — Les Étudiants. 1 vol.
La Vie de jeune homme. — Les Débardeurs.. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE 16 BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS

Grand in-8 raisin, à 10 fr.

Cette charmante collection se distingue par un grand nombre de gravures sur bois dans le texte et hors texte, exécutées par les premiers artistes. *Jamais livres* édités à ce prix n'ont offert autant de belles illustrations.

Prix de la reliure des seize volumes ci-dessous :
Demi-reliure, maroquin, plats toile, doré sur tranche, le vol. 4 fr.

L'Homme depuis 5,000 ans, par S. Henry Berthoud, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les premiers artistes, d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol.

Le Monde des Insectes, par S. Henry Berthoud, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les premiers artistes, d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol.

Contes du docteur Sam, par S. Henry Berthoud, illustrés de gravures sur bois dans le texte et de grandes vignettes hors texte, par Staal. 1 vol.

Le Magasin des Enfants, ou Dialogues d'une sage Gouvernante avec ses élèves, par Mme Leprince de Beaumont, augmenté d'un Conte du même auteur. Edition revue et corrigée, d'après les plus anciennes et meilleures éditions, précédée d'une notice par Mme S. L. Belloc, illustré d'un grand nombre de gravures d'après les dessins de Staal. 1 beau vol.

Contes des Fées, par Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont et Hamilton, illustrés par Staal et Bertall, contenant tous les contes devenus classiques et reconnus les modèles du genre; 1 très-beau vol.

L'Ami des Enfants, de Berquin, nouvelle édition, illustrée de dessins par Staal et Gérard Séguin. 1 vol.

Œuvres de Berquin. Sandford et Merton. — Le petit Grandisson. — Le Retour de Croisière. — Les Sœurs de Lait. — Les Joueurs. — Le Page. — L'Honnête Fermier. Nouvelle édition illustrée de nombreuses vignettes dessinées par Staal. 1 vol.

Robinson Suisse, par M. Wyss, avec la suite donnée par l'auteur, traduit de l'allemand par Mme Élise Voiart; précédé d'une Notice de Ch. Nodier. 1 vol. illustré de 200 vign.

Contes de Schmid, traduction de l'abbé Macker, la seule approuvée par l'auteur. 2 beaux vol. avec de nombreuses vignettes, d'après les dessins de G. Staal.

Les Animaux Historiques, par Ortaire Fournier, suivis des Lettres sur l'intelligence et la perfectibilité des Animaux, par C. G. Leroy, et de *particularités curieuses extraites de Buffon*. 1 vol. illustré par Victor Adam.

Les Veillées du Château, ou Cours de morale à l'usage des enfants, par Mme la comtesse de Genlis. Nouvelle édition, illustrée de dessins par Staal. 1 volume.

Aventures de Robinson Crusoé, par D. de Foe, ill. par Grandville. 1 beau volume.

Voyages illustrés de Gulliver. 400 dessins par Grandville. 1 beau vol., papier glacé.

Le Don Quichotte de la Jeunesse, par Florian, illustré d'un grand nombre de vignettes, etc., d'après les dessins de Staal. 1 vol.

Fables de Florian, 1 vol. illustré par Grandville de 80 grandes gravures, 25 vignettes dans le texte.

L'illustration de Florian appartenait de droit au crayon qui venait de peindre avec tant de bonheur les bêtes de la Fontaine.

Découverte de l'Amérique, par J. H. Campe, précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Ch. Saint-Maurice. 1 vol. ill. de 120 bois dans le texte et à part.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre. Nouvelle édition. Expédition nocturne: le Lépreux de la Cité d'Aoste; Voyage autour de ma chambre; les Prisonniers du Caucase; la Jeune Sibérienne, avec une préface par M. Sainte-Beuve, illustrées avec le plus grand soin par Staal. 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE.

Illustrations de Grandville. 1 splendide vol. grand in-8 jésus, sur papier glacé, satiné, avec encadrement des pages et un sujet pour chaque fable. Edition unique par les soins qui y ont été apportés. . . . . 18 fr.

GRANDVILLE.

ALBUM de 120 sujets tirés des Fables de la Fontaine. 1 vol. gr. in-8. 6 fr.

ALBUM DES RÉBUS.

1 vol. petit in-4 illustré, relié en toile, tranche dorée. . . . . 5 fr. 50

ŒUVRES DE TOPFFER

Albums formant chacun un grand volume jésus oblong à. . . . . 7 fr. 50

Monsieur Jabot. . . . . 1 vol.
Monsieur Vieux-Bois. . . . . 1 vol.
Monsieur Crépin. . . . . 1 vol.
Monsieur Pencil. . . . . 1 vol.
Docteur Festus. . . . . 1 vol.
Albert . . . . . 1 vol.

Histoire de Cryptogame. . . 1 vol.

On sait la vogue si méritée des albums de Topffer. Ces œuvres spirituelles et charmantes ont le privilége d'être admises dans tous les salons, d'y figurer sans choquer personne, d'amuser tous les âges, et de pouvoir être offertes aux dames, demoiselles, aux aux adolescents et même aux enfants.

Pitt	Buff	Denver	Giants
Cinc	Miami	KC	Phil
Hous	Indy	LA Rmdes	Tampa
Clev	New England	Rams	Bay
	Jets	Chargers	Minn

SF	Chico
WASH	Seattle
Phenp	New Orl
Atlanta	Detroit
Dallas	

MAR 21 1962

PQ
2366
M42P3

Monnier, Henri Bonaventure
Paris et la province.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY